

LE CHAPELET

DE

FLEURS AMOUREUSES

LE CHAPELET
DE
FLEURS AMOUREUSES

DU MÊME AUTEUR



Pierre Gringore, 2 vol. in-8° (ouvrage couronné par l'Académie Française). H. Champion, éditeur.

Les Débats d'amour du Clerc et du Chevalier (au Moyen Age), 1 vol. in-8°. H. Champion, éditeur.

J.-E. Heinsius, peintre de Mesdames de France, avec 90 reproductions. Hachette, éditeur.

Le Verger, le Temple et la Cellule, avec Préface de M. Boutroux, de l'Académie Française, in-18. Hachette, éditeur.

La Poésie française du Moyen Age, XIe-XVe siècles, anthologie, accompagnée de traductions, de notices, et précédée d'une Étude littéraire. Mercure de France, éditeur.





LE CHAPELET
DE
FLEURS AMOUREUSES

Contes Français du Moyen Age

ADAPTÉS PAR

CHARLES OULMONT



FONTEMOING & Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF, PARIS

1914

Il a été tiré de cet ouvrage 100 exemplaires sur Hollande, mis dans le commerce, et 3 exemplaires sur Japon Impérial, non mis dans le commerce.

DÉDICACE

C'est à vous, dames, qu'il convient d'offrir dès l'abord ce chapelet de fleurs amoureuses ; il fut fait pour vous par mes soins, et je souhaite que son parfum vous soit agréable à respirer. De tous temps, et surtout au moyen âge, l'on a accoutumé de tresser des couronnes élégantes ou rustiques afin de poser sur vos cheveux le petit chapeau fait par les mains de vos amoureux. Le chapelet que voici, vous le mettrez sur votre table, tout près de vous, et fleur à fleur vous le regarderez...

Il est très ancien et nouveau cependant ; il est naïf et profond tour à tour, il vous fera sourire ou frissonner un peu, et puis il vous enchantera parce qu'il témoigne de la toute-

puissance de la femme, de son charme subtil, de sa perversité délicieuse...

Oui, vous vous reconnaîtrez dans le portrait de vos sœurs d'autrefois, des « dames du temps jadis »... oh! de celles seulement qui sont victorieuses dans la lutte contre le sexe masculin, et restent, même dans leurs égarements, de vertueuses et loyales créatures de Dieu.

Vous aimiez déjà la blonde Yseut, et la douce Nicolete, vous aimiez Aude la fiancée de Roland, et deux ou trois de ces nobles dames qu'il vous a été donné de comprendre, malgré leur langage mystérieux et difficile : il me plairait de penser que vous aimerez désormais Béatrice, et Doette, et la Châtelaine de Saint-Gilles, et Florence et Blanchefleur, Hueline et Eglantine, et tant d'autres dont je vous rapprocherai.

Vous les aimerez, j'en suis certain; et c'est justice, car elles sont aimables... même dans le péché. Toutes ces femmes se ressemblent par plus d'un point, dont le moins négligeable, je

pense, est qu'elles sont capables de se défendre et d'affirmer leur supériorité. Ces femmes ne sont point timides ni irrésolues : il ne fait pas bon les priver d'un droit, ou les menacer d'un injuste châtiment... Il en est d'ailleurs qui mériteraient d'être tancées et punies, mais elles savent échapper à une destinée cruelle : femmes, elles invoquent tantôt les anges et tantôt Marie pour les soutenir et les sauver.

Afin que vous ne vous mépreniez pas sur le sens de certains poèmes ou de certains contes, il faut d'abord que je vous renseigne sur un sujet capital : le moyen âge, qui avait pour la sainte institution du mariage tout le respect et toute la tendresse à quoi elle a droit, considérait que l'union était valable seulement par le libre consentement des deux époux ; le mariage, selon la doctrine chrétienne affirmée par les théologiens, était d'abord un accord moral et sentimental avant de devenir un enlacement physique. La femme (car c'est toujours la femme qui est la victime avant d'être à son

tour la maîtresse et la redoutable adversaire de l'homme), si elle est mariée contre son gré, par la tyrannique volonté d'un père égoïste, ou par telle volonté autre que la sienne, est désormais la « mal mariée », et ce mot dit tout ; ce mot excuse, non pas les fautes qu'elle pourrait commettre, mais la seule faute qu'elle ait le droit de commettre sans être une coupable, j'entends le choix d'un amoureux digne d'elle ; il possédera son cœur et son corps, il sera son véritable époux, envers et contre son détestable mari lui-même.

La femme ne mériterait de reproches que si elle trahissait ensuite cet époux, et lui donnait un successeur : alors l'épouse deviendrait une folle femme, et cesserait de faire partie de la noble et vertueuse théorie des dames respectables et loyales.

Je ne puis, en vérité, insister sur ce fait, et vous entendez de reste ma raison. Le mariage et l'adultère furent en lutte continuelle au moyen âge, les généreux principes amenèrent des

désordres qu'encourageait la faiblesse humaine, et la poésie courtoise d'autre part nous montra où devait aboutir la folle utopie des trouvères : l'on proclama l'impossibilité d'aimer réellement un mari, l'on magnifia l'amour adultère au détriment du bon et bourgeois amour conjugal ; et la subtilité précieuse et abstraite des artistes inventa mille chimères dangereuses et séduisantes...

Mais les chimères ont toujours plu à l'imagination des dames et je ne veux pas vous en dire trop de mal, d'autant plus que la comtesse Marie de Champagne les aima d'une tendresse particulière, et pria les poètes du XIIe siècle de leur donner une forme poétique et durable.

Aussi bien, cette doctrine courtoise, cet exposé du « fin amour », ils les ont développés dans de longs romans d'aventures ou chantés dans de courts poèmes : je ne vous les ferai donc pas connaître dans ce livret, car les romans sont trop étendus pour être narrés ici, et les chansons courtoises ne sont pas des contes...

Mais, comprenez comme il convient l'héroïne du Vair Palefroi, *ou la* Châtelaine de Saint-Gilles, *ou telle autre de ces malheureuses fiancées ou femmes, condamnées à vivre avec un homme qu'elles détestent et qui le sait ; ce ne sont pas des criminelles lorsqu'elles cèdent ensuite à leur amour, ce sont des êtres raisonnables, qui proclament la loi de nature et de sagesse ; oui, comme est raisonnable, de manière différente sans doute, la gentille et malicieuse amie d'Alexandre dans le* Lai d'Aristote, *donnant au vieux philosophe chenu, jaloux de son élève et de sa belle maîtresse, une spirituelle leçon de bon sens : moqué par Alexandre, Aristote promènera sur son dos la demoiselle, et il ne se mêlera plus d'empêcher le jeune homme d'être l'ami des dames !*

Quelle leçon plus cruelle infligera au mari sot et méfiant, geôlier cruel et arrogant, la Femme enfermée dans une tour ! *Il apprendra, et à ses dépens, que rien ne sert d'emprisonner un trésor... lorsque ce trésor est une femme.*

*Mais, dames lectrices, il m'en coûte de reconnaître que vos aïeules, à en croire les méchants conteurs, furent plus souvent que l'homme méprisables et coquines : je sais bien que les conteurs ont inventé ces histoires à plaisir pour divertir surtout le sexe masculin ! N'importe, je suis obligé de vous montrer innombrable et souple la ruse féminine, féconde en bons tours, habile autant qu'un joueur de passe-passe. Vous lirez donc l'*Enfant de Neige, *et vous ne vous étonnerez pas de la gaillarde parlant d'une grossesse causée par la caresse trop voluptueuse d'un flocon de neige, ni de la dame du fableau dans* Guillaume au Faucon, *bernant son benêt de mari pour appartenir à son page ; vous hocherez la tête en apprenant la mésaventure de l'oiseau dans le* Chevalier et la Pie, *pauvre pie qui importunait l'épouse adultère, et rapportait trop fidèlement à son maître les méfaits de la vilaine ; et puis vous aurez le courage de rire et de moquer le* Mari confesseur, *instruit d'abord des tromperies de son*

épouse, puis bafoué par elle, et partant l'oreille basse, ne voyant goutte et ne perçant pas le stratagème de la pendarde lorsqu'elle se veut disculper à ses yeux, et ose prendre l'offensive.

Rirez-vous encore quand vous apercevrez jusqu'où peut mener la colère d'une femme amoureuse trompée par les siens, en butte à la cruauté et à la bassesse masculines ?... Rirez-vous de la femme qui tua son sénéchal ?... *Vous aurez pour elle autant de pitié peut-être que de haine contre la dame d'*Equitan *dans le lai de Marie de France : mais celle-ci paya chèrement son audace criminelle ; le mari qu'elle souhaitait de faire mourir échappa au piège, et l'amant moins heureux périt, brûlé vif dans le bain préparé pour un autre par les soins de sa maîtresse.*

Le fableau de la Bourse pleine de sens *vous enchantera, car il s'agit cette fois, non pas d'une méchante femme, mais d'un mauvais mari : si les femmes souvent sont infidèles, n'est-ce point par la faute de leur seigneur et maître ?...*

Je pense néanmoins que la curiosité féminine n'est point imputable tout à fait aux hommes, et que la dame du Bisclavret *(c'est-à-dire du loup-garou) n'avait pas besoin qu'on encourageât son indiscret désir de tout savoir. D'ailleurs, pour celles d'entre vous qui croiraient avec trop de prompte complaisance à la supériorité morale de votre sexe, j'ai joint le conte de* Folle Largesse... *mais vous savez peu ou prou que la femme ne déteste ni les dépenses, ni l'oisiveté ; elle aime mieux dire à son mari cent fois le jour : « Travaille, mais travaille donc ! afin que j'aie de belles robes et de beaux bijoux, et que je me puisse reposer à ma guise, sans remords. »*

Et voyez comme la femme est ingrate, même lorsqu'elle est en face de son sauveur, d'un chevalier qui ne recula devant aucun danger pour la délivrer et lui donner le bonheur ; vous détesterez l'héroïne du Chevalier à l'Épée, *et ce sera justice ; de même vous querellerez la* Châtelaine cruelle, *si impitoyable à l'égard de son*

amoureux, et vous lui conseillerez d'être moins revêche et moins immobile, si elle ne veut pas être métamorphosée en statue de marbre.

Combien plus touchante et plus humaine est la comparse du Moine sacristain ! *elle est habile, elle sait mentir, mais n'est-ce point pour garantir sa fidélité conjugale ?*

Le moine sacristain n'est pas le seul religieux qui vous déplaira. Les cordeliers dans Frère Denise, *jeune fille déguisée en moine, ne vous plairont pas davantage, et il faudra pour oublier leurs vilains tours lire l'histoire d'un* Moine qui contrefit l'image du diable. *Vous comprendrez alors que les religieux ne sont indignes que lorsqu'un démon les possède, lorsqu'un invisible diablotin rôde autour d'eux et les entraîne sur le chemin glissant des vices.*

En face du diable, se dressera la figure céleste, si bonne et si souriante, de la Vierge Marie, reine des anges, rose mystique, arche d'alliance. Vous l'apercevrez dans sa triomphante majesté, parmi la Cour de Paradis ;

vous la verrez, radieuse apparition, détourner du monde matériel et grossier le Chevalier qui aimait une dame, *pour l'attirer vers le ciel, et surtout vous serez émus de son aide généreuse dans le conte de* Celui qui épousa l'image de pierre.

Auprès de ces histoires merveilleuses, que l'on dirait tissées par le génie des poètes, comme les fils de la Vierge par la rosée nocturne, paraissent plus bourgeois et plus ternes, Le Dit du vrai anneau, *ou* Deux amis loyaux, *ou* Saint Pierre et le Jongleur : *la morale de ces récits et leur simplicité en font quasi le prix et l'intérêt. Par contre, le méchant* Papegai *ne vous offrira que des leçons pernicieuses ; ce champion de l'adultère est au rossignol joli ce qu'est au gai printemps une froide matinée d'hiver éclairée de soleil.*

Et aussi, vous entendrez deux damoiselles — deux fées, tant elles sont avenantes et belles — disputer sur « celui qui vaut mieux à aimer du clerc ou du chevalier », de l'homme d'étude ou

de l'homme d'armes, du poète ou du conquérant... Mais vous trancherez le débat chacune suivant votre cœur, et de Florence et Blanchefleur *vous approuverez l'une et condamnerez l'autre : je n'aurais garde de mettre ici le doigt entre l'arbre et l'écorce. N'est-ce pas ?*

... La gerbe de fleurs est abondante et variée, le chapelet vous plaira, j'en suis sûr, et quand vous serez lasse des contes et des fableaux, vous vous reposerez à lire les courtes chansons dont je vous offre les plus anciennes et les plus parfumées : respirez-les, car elles ont le goût suave et original des bonnes choses du pays de France. Quatre vers, un refrain même suffit à évoquer une scène émouvante, et à nous faire pénétrer dans l'âme du passé.

Vous rêverez désormais de cette abbaye construite par les soins d'une amante, à la mort de son ami, et où tous ceux qui souffrent par amour se devaient retirer afin d'être moins malheureux et de se pouvoir blottir à l'ombre du cloître ; et vous songerez à la jeune fille triste et dolente

qui s'en revint seule au logis, cependant qu'un amoureux emmenait la sœur heureuse et l'épousait dans son pays. Et vous saurez une fois de plus que l'humanité n'est point au fond très différente aujourd'hui de ce qu'elle était hier, puisque les larmes et le rire, et l'amour et la haine mènent la danse des vivants, comme la mort conduit la farandole funèbre...

Qu'est-il donc besoin de savoir l'origine de ces contes et de ces poèmes?... M. Bédier l'a montré en étudiant les fableaux, ils sont orientaux, mais ils sont tout de même français ; ils servent de bréviaire profane à tous les hommes de tous les temps : la malice et le sentiment les leur ont dictés pour leur divertissement et leur instruction. Je ne m'arrêterai donc pas à vous dire les hypothèses des savants sur le berceau de ces œuvres ; celles-ci se rattachent plus directement au cycle breton, et celles-là à la littérature orientale ; celles-ci ont une allure populaire et celles-là sont des bijoux ciselés par des mains d'artistes...Mais toutes elles constituent

un héritage, précieux témoins d'une époque disparue depuis des siècles.

N'est-il pas naturel que je vous dédie ces poèmes, puisque la femme en occupe la première, la meilleure place ? la femme et l'amour humain quand il ne s'agit pas d'amour divin, tels sont les héros de ce livre. Deux dames les accompagnent parfois, Dame Religion, et Dame Morale, mais elles les complètent utilement et tâchent à les guider.

Si vous vous étonnez de trouver parmi ce volume d'historiettes, des romances et des pastourelles, vous remarquerez bientôt qu'au XIIe siècle les pastourelles et les romances sont pour la plupart de petits drames d'amour, très intenses dans leur expressive brièveté. Gaston Paris les désignait sous le nom de lyrico-épiques : par ce qu'elles ont d'épique et de narratif, elles méritaient naturellement de prendre place dans ce recueil. Ces chansons ne sont pas comme celles de poètes courtois, de Gace Brulé ou de Thibaut de Champagne, de lentes mélopées

pareilles à de longs soupirs ou à de lamentables sanglots. Si la plupart d'entre elles néanmoins se terminent par une plainte sur le mode mineur, c'est qu'elles sont très humaines et douloureuses comme la vie même...

Enfin, il est utile de vous expliquer quelles furent, pour mener à bien mon désir de vous faire aimer ce trésor français, mon dessein et ma méthode. Je vous ai parlé des œuvres déjà ; mais comment devais-je vous les présenter ? Il fallait respecter leur parure archaïque et, malgré tout, la langue ancienne ne vous étant pas familière, j'avais à traduire le texte, à le transcrire même, afin de vous permettre de vous y référer, ou bien je pouvais prendre du conte l'idée, le thème et le développer à ma guise, l'adapter (le métamorphoser, convenez-en, et j'eusse été coupable), enfin, il m'était loisible de concilier ces deux manières extrêmes, de suivre l'auteur très fidèlement, et de ne l'abréger ou le résumer que lorsqu'il abuse de chevilles et de développements oiseux, mais de ne jamais l'amplifier,

ni le surcharger d'ornements inutiles. Je me suis arrêté à ce troisième parti. Qui de vous me blâmera, en outre, d'avoir négligé la morale des contes, vous laissant le plaisir subtil de la deviner ? qui de vous me blâmera, enfin, de ne m'être point servi à l'excès de termes morts ou vieillis ? N'est-ce pas une façon un peu bien simple d'habiller sa prose et de lui donner une parure ?...

Et maintenant, lisez toutes ces aventures et toutes ces chansons, trouvez-y le divertissement qui plaise à votre charmante et complexe curiosité. Egrenez ce chapelet de roses rouges et blanches ; en l'aimant vous le ferez plus bel et plus vivace.

Le messager vous apporte cette relique, très humble et très respectueux, fier d'elle, mais plus fier encore de vous...

Charles OULMONT.

Octobre 1913.

L'ENFANT DE NEIGE

Un bourgeois avait une jeune épouse dont la beauté simple et modeste enluminait son hôtel. Mais l'appât du gain était plus puissant sur son cœur que l'amour, et le bonhomme abandonnait durant des mois son aimable compagne...

Il avait tort ; non pas que son honneur fût en danger, car la dame n'était pas moins sage que belle ; mais n'est-ce pas tenter Dieu que d'enfouir un trésor pour aller quérir bien loin la fortune ?

Un jour, le marchand conversa avec son épouse plus tendrement qu'à l'ordinaire, et lui annonça qu'il partait pour un long temps. La jeune femme pleura, se consola enfin,

et promit au bourgeois de garder fidèlement sa maison.

... L'absence dura deux ans; la bourgeoise vivait en recluse, essayant de charmer par l'espoir d'un prompt retour les journées monotones. A vrai dire, elle s'ennuyait sans répit, et c'était pitié de voir se morfondre une aussi belle créature. On pouvait craindre qu'elle ne mourût de langueur, mais la Providence, qui corrige à propos la méchanceté et la sottise des hommes, prit soin de consoler par un fait merveilleux l'épouse abandonnée...

Quand le marchand revint, riche des produits précieux de l'Orient, sa femme lui fit un accueil fort aimable; elle l'accabla de caresses et de questions. Puis elle fit servir à son époux un somptueux festin, cependant qu'il examinait un enfant qu'il ne connaissait pas.

« Qui donc, s'écria le bourgeois, nous a envoyé ce beau poupon?

— C'est Dieu même, répondit la dame; il a prouvé par un miracle authentique l'estime qu'il veut bien avoir pour nous.

— Contez-moi donc la chose, ma mie, car il me tarde d'ouïr la merveille et d'en remercier la Providence.

— Or voici : j'étais un jour appuyée à notre balustrade ; un pâle soleil de décembre semblait mourir de langueur, et toute la campagne frissonnait... Soudain, je sens sur mes lèvres un flocon de neige, dont la saveur était ineffable, et qui m'émut très profondément... Jamais peut-être, sauf aux jours très rares où vous êtes près de moi, je n'éprouvai une telle joie. Je sentis qu'un prodige nouveau et mystérieux venait de transfigurer ma vie... Quelques mois après, ce bel enfant vint au monde. Je l'appelai Dieudonné, car la présence de Dieu en ce miracle était évidente. »

Le mari dissimula du mieux qu'il put son mécontentement.

« Remercions le Seigneur, ma chère femme, dit-il. La maison était solitaire, la Providence a pris soin de l'égayer. Que mille grâces lui en soient rendues ! »

... L'enfant prouva de toutes manières sa miraculeuse origine. Il était beau comme le jour, et promettait d'être plus savant qu'Aristote, à en juger par ses débuts dans les lettres.

Un jour, le marchand prit sa femme à part et lui confia qu'il allait retourner en lointain pays.

« J'emmènerai notre garçon, dit-il, il verra le monde, et, si Dieu lui prête vie, il amassera dans le commerce de considérables richesses.

— Il est bien jeune encore, objecta la mère ; il est à peine âgé de quinze ans.

— Il faut bien qu'il apprenne la vie, reprit le bourgeois ; d'ailleurs, ne serai-je point là pour le défendre ? »

La dame pleura longtemps ; elle pres-

sentait un malheur. Mais elle dut consentir au projet de son époux.

Longuement la mère embrassa le fils; et dès qu'elle l'eut quitté, elle implora Dieu afin que son enfant la rejoignît promptement. L'homme et le jouvenceau débarquèrent à Gênes. Celui-là, décidé à se défaire de l'enfant, l'échangea contre les marchandises que lui offrit un Maure. L'enfant de neige fut revendu à Alexandrie.

« Qu'est devenu mon fils? dit la mère lorsque revint son époux. Son absence m'a fait verser tant de larmes...

— Hé, ma mie, j'ai reconnu par expérience la vérité du miracle dont j'avais douté quelque temps... Votre fils était né en effet d'un flocon de neige qui avait frôlé vos lèvres.

— Eh quoi donc? demanda la dame émue.

— Or voilà : Par un chaud jour d'été, le soleil était brûlant, et lorsqu'arriva l'heure

de midi, notre enfant tout à coup s'amenuisa tant qu'il disparut à mes yeux : l'enfant de neige avait fondu au soleil !... »

La bourgeoise, à ce récit, contint sa peine et sa colère. Et désormais il ne fut plus question de l'enfant entre les deux époux. Dans ce siècle où il convenait qu'un bourgeois fût trahi par sa femme, la femme était, pour un coup, par son mari cruellement trompée...

Elle pleura en cachette ; mais il convient de remarquer que la dame ne laissa pas de traiter par la suite son époux avec honneur, ayant une preuve certaine qu'il n'était pas un sot...

LA BOURSE PLEINE DE SENS

En ce temps-là, un riche bourgeois de Nevers prouva par son exemple qu'on peut être le mari d'une belle dame et l'aimer, sans laisser pour autant de lui être infidèle; il ne se privait pas, en effet, de donner à une autre femme de la ville des robes précieuses : mais celle-ci, à son tour, le payait en tromperies, et le ruinait sans vergogne...

La femme du bourgeois, qui n'était point sotte, ne fut pas un long temps sans connaître les égarements de son époux; au lieu de se consoler en pleurs inutiles, elle entreprit vaillamment de ramener à soi le volage.

« La manière dont vous me traitez, dit la dame à son mari, mérite bien peu d'estime !

— Et pourquoi donc ? madame, demanda-t-il !

— Pourquoi ? répliqua-t-elle ; prenez-y garde, mon ami, vous faites des dépenses pour une ribaude, qui vous méprise et vous met hors de sens : tout le monde en parle dans la ville, et l'on s'accorde à vous blâmer !

— Taisez-vous, madame, reprit le bourgeois sans s'émouvoir, ce sont là des fables : les gens ont coutume de médire ! »

Finalement, exaspéré, il quitte sa femme et médite un long voyage ; malgré le sermon qu'elle lui fait, la malheureuse ne réussit pas à le convertir, si bien qu'au lendemain matin, il fait seller son cheval, atteler les charrettes pleines de marchandises et se dispose à partir.

Avant de chevaucher, il salue sa femme :

« Que désirez-vous que je vous apporte de la foire de Troyes ? Voulez-vous une guimpe, des ceintures, des tissus d'or, des

anneaux ou des agrafes ? Aucune dépense ne sera exagérée si je la fais pour vous !...

— Par saint Pierre et saint Paul, je ne veux, dit la dame, qu'une bourse pleine de sens; mais s'il vous plaît, apportez-m'en la valeur d'une bourse pleine de deniers !

— Vous l'aurez donc, dit-il, quoi qu'il m'en coûte ! »

Ce fut à la foire d'août que Renier se sépara de dame Felise et vint à la foire de Troyes. Arrivé dans la ville, le bourgeois vend sa marchandise et achète en échange les plus beaux draps de Flandre. Puis, il songe à son amie, et choisit pour elle une robe d'Ypres qu'il roule et met derrière sa selle. Avant que de partir, il lui souvient du cadeau promis à sa femme, et prie son hôte de lui indiquer où il pourra se procurer une bourse pleine de sens. L'hôte lui donne l'adresse d'un mercier qui demeurait au loin. Celui-ci le renvoie à un vieil épicier de la Savoie... Croyant qu'on le veut moquer, il

congédie le bourgeois courroucé. De dépit, Renier s'est assis auprès d'une colonne de bois. Enfin, il voit venir par le chemin un marchand de Galice :

« Que désires-tu de ce Savoyard ? demande-t-il ; de la réglisse, des clous de girofle, de la cannelle ?

— Non, ni réglisse, ni clous de girofle, ni cannelle. Je cherche une bourse pleine de sens !

— Réponds d'abord à ma question, dit le Galicien au mari ; as-tu une femme ?

— Certes, dit le bourgeois, une fille de chevalier, la plus belle qui soit au monde ! C'est à elle que je dois rapporter ce cadeau.

— Mais, néanmoins, tu as une amie et ta femme en est désolée... et c'est pour cela que tu pleures...

— C'est vrai, confesse le bourgeois, j'ai une amie. »

Et le Galicien de sourire. « Dis-moi,

reprend-il, n'apportes-tu rien à ton amie?

— Par Dieu si, répond le bourgeois, une superbe robe tissée à Ypres.

— Eh bien, dit le marchand, écoute le conseil que je te vais donner! Avant d'arriver à ton hôtel, quitte ta robe et fais garder ton cheval, revêts la souquenille d'un gueux, qui soit déchirée et en pièces tant que les coudes passent au travers. Tu entreras pendant la nuit chez ton amie et lui diras qu'il ne te reste plus un sou de ta fortune; et puis tu la prieras de t'héberger jusqu'au matin. Si elle t'accueille honnêtement et te fait bonne mine, elle aura mérité sa robe; mais ne demeure pas dans sa maison, si elle est orgueilleuse et méchante avec toi, car tu auras la preuve que c'est une folle femme et que tu as mal employé ton temps et ta dépense. Reprends alors le chemin de ton hôtel, raconte à ton épouse la même histoire qu'à ton amie, celle-là sera pour toi meilleure que celle-ci. En tous

cas, c'est ta femme. Garde donc ton corps et sauve ton âme. Que Dieu te protège! »

Le bourgeois obéit au Galicien. Affublé d'une souquenille qui ne vaut pas six deniers, il frappe à la porte de celle qu'il aime.

« Pourquoi donc êtes-vous ainsi accoutré? demande-t-elle aussitôt.

— J'ai perdu tous mes biens, dit le bonhomme en pleurant, hébergez-moi jusqu'à demain!

— Allez chercher plus loin un logement, vous n'avez que faire ici!

— O vous qui m'avez tant aimé, reprend-il, suppliant, ne soyez point dure pour moi!

— Je n'ai cure de vos paroles! dit l'amie sans pitié. »

Le marchand quitte l'hôtel où il trouvait naguère si bon accueil, et va trouver sa femme. Joyeuse, elle le fait entrer dans la demeure aussitôt.

« J'ai perdu, fait-il, tout ce que je menais à la foire, comme si mon chargement était

tombé dans la Loire. Hélas ! comment paierai-je mes créanciers?...

— Soyez sans crainte, répond l'épouse modèle, vendez tout mon héritage, les vignes, les maisons, les prés et les terres, mes robes et mes joyaux... Quittez ce méchant habit, prenez cet autre en fourrure de petit gris. Et surtout, ne vous désolez plus. »

Soucieuse de distraire le mari de sa peine, la bourgeoise le fait habiller comme un roi et lui prépare un souper délicat.

Le lendemain dès l'aube, l'amie du bourgeois s'en va partout conter qu'il est ruiné. Les créanciers accourent chez le malheureux... qui les rassure vite. « Reprenez confiance, leur dit-il devant son épouse, et écoutez toute la vérité : J'étais allé à la foire de Troyes ; avant de quitter la ville, il me souvint de Mabile, une folle femme de Nevers, dont j'étais amoureux ; je lui achetai donc une robe de grand prix. Puis, pour

satisfaire à une promesse faite à ma femme, je me mis en quête d'une bourse pleine de sens... L'ayant trouvée, je l'apporte et la garde. Vous me comprenez... J'usai d'un stratagème envers mon amie : habillé en gueux, je lui assurai que j'étais ruiné : elle me chassa. N'est-il pas juste que la robe achetée pour mon amie soit donc pour ma femme ?... Vous voyez, je possède la bourse pleine de sens !

... Comme la feuille de lierre, fraîche et verte, semble toujours nouvelle, ainsi le cœur de la femme est toujours jeune et épanoui lorsqu'il s'agit de tromper les hommes. Combien fou donc est le mari d'une femme vertueuse, lorsqu'il ne se contente pas de son bonheur et va au devant de la ruse des femmes folles et des vilotières !...

LE VAIR[1] PALEFROI

Un jeune chevalier champenois était beau, courtois et vaillant, mais la nature lui avait refusé les biens de fortune.

Par goût et par nécessité, le noble seigneur prenait part à tous les tournois et presque toujours il était vainqueur. Aussi les champions le redoutaient, et les dames vantaient ses prouesses.

Le pauvre chevalier devint amoureux d'une demoiselle dont le père était fort riche. Comme la jeune fille était belle, il se passait peu de jours qu'on ne la demandât en mariage ; mais avec persévérance elle opposait un refus à toutes les requêtes, parce qu'elle avait un noble caractère et

[1] Pommelé.

prisait moins les richesses que les qualités du cœur et de l'esprit. Aussi répondit-elle avec gentillesse à l'amour du pauvre chevalier, et lui promit-elle de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

Telle n'était pas la volonté du père. Ce prince orgueilleux souhaitait d'avoir un gendre qui lui fît honneur, et bien qu'il eût pour son unique enfant une tendresse jalouse, il la contrariait dans ses vœux ; souvent la demoiselle pleurait en pensant à Guillaume, le beau chevalier.

Une forêt séparait le manoir du pauvre gentilhomme et le château superbe où demeurait son amie. La distance était de deux lieues, mais la pensée rapprochait les amoureux. Le donjon du prince était inaccessible, et il fallait trouver mille ruses pour échanger les moindres propos. Le père gardait sa fille étroitement, et comme il était vieux et perclus, il la faisait asseoir près de lui pendant des heures.

Le chevalier et son amie se morfondaient sans qu'une âme prît pitié de leur misère.

Guillaume, pour tout avoir, possédait un vair palefroi, le plus beau et le plus intelligent du pays ; plus d'une fois, le cheval conduisit son maître par un sentier étroit de la forêt solitaire et belle jusqu'aux portes du château, et quand les deux amis éludaient la surveillance du père, ils se faisaient maintes caresses. Mais ces rencontres étaient trop rares et trop courtes ; la jeune fille craignait son père.

Un jour, après y avoir longtemps réfléchi, Guillaume se décida à demander au vieillard la main de la demoiselle. Le prince le reçut noblement, car on appréciait ses qualités.

Ainsi parla Guillaume : « Vous connaissez mes parents et vous savez qui je suis. En récompense, donnez-moi votre fille ; je ne fus jamais son ami, car je serais trop fier d'avoir conversé avec elle ; mais je sais par la renommée toutes les vertus et toutes les

grâces dont elle est parée. Si vous accédez à mon désir, je serai le plus joyeux des hommes. »

Le vieillard lui répondit : « Ma fille est belle et jeune et sage, elle est de haute lignée, et ma terre vaut bien mille livres de revenu ; pensez-vous que je veuille la donner à un homme qui vit d'aventures ? Je lui trouverai un mari puissant et fortuné ; un comte, ou même un roi, n'est point pour elle un trop haut parti. »

Guillaume se retira tout honteux. La jeune fille fut informée du refus de son père et en demeura dolente.

« Demoiselle, lui dit le chevalier, je quitterai ce pays, car je n'y peux vivre sans vous ; je vous aimerais mieux pauvre, puisque seule votre richesse nous sépare.

— Sans doute, répond la jeune fille, mon père a tort et fait un méchant calcul ; et puis, il ne veut pas ce que je veux, il n'a pas la même peine que moi. Un cœur

de vieillard ne pense pas aux jeunes gens ni à leurs désirs... Cependant, si vous voulez m'en croire, je vous proposerai un stratagème qui fera votre bonheur et le mien.

— Parlez, dit le jeune homme.

— Vous avez, dit la demoiselle, un vieil oncle fort riche, dont vous êtes le seul héritier. Allez le voir et priez-le de vous garantir 300 livres de sa terre. Mon père est son ami : ce sont deux vieillards ; votre oncle, en intervenant près de lui, le décidera sans peine à nous marier. Et quand je serai votre femme, vous rendrez la terre à votre parent.

— Ma belle, répond Guillaume, je m'empresse de vous obéir. »

Le chevalier retourne à son manoir, attristé par le refus qu'il a subi, mais tout illuminé par l'espérance. Sans tarder il se rend chez son oncle qui lui promet de l'aider. Guillaume, le cœur joyeux, s'en va tournoyer. Le lendemain, l'oncle va trouver

le père de la jeune fille. Il est reçu en vieil ami. Après le dîner, l'oncle fait au vieillard cette confidence : « Je veux prendre pour femme votre fille qui est fort sage ; elle aura un beau douaire, car je suis riche. Je n'ai pas d'autre héritier, nous mettrons nos biens en commun.

— Vous ne pourriez me causer plus de joie, s'écrie le père, je vous donnerai ma fille. »

Quand la demoiselle apprend la vérité, elle pense mourir de chagrin et de colère tout ensemble : « Quelle trahison, dit-elle, Dieu maudisse le vieillard qui trompe son neveu. Jamais je n'épouserai cet homme. Fi de vieillesse, fi d'avoir ! Nul ne pourra jamais épouser une femme riche, s'il n'est riche lui-même ! Je dois donc détester l'argent puisqu'il me sépare de mon ami. »

L'oncle était laid et répugnant, autant qu'il était riche, et la jeune fille était la plus belle héritière de France.

Cependant on apprête la noce ; tous les

vieux se rassemblent pour faire honneur au mari. On loue par tout le pays des chevaux pour les invités. Enfin on demande à Guillaume son vair palefroi pour mener la demoiselle à l'église. Amour s'épanouissait comme une fleur dans le cœur du jeune homme. Rentré vainqueur du tournoi, il attendait avec une joyeuse impatience le jour des noces, confiant dans la parole de son oncle.

« Qui donc l'épousera? dit Guillaume stupéfait.

— Votre oncle, par Dieu. Ne me retenez pas. Il faut que demain, de bonne heure, le palefroi conduise là-haut l'épousée, jusqu'à la vieille chapelle. »

Guillaume dissimule sa rage et malgré sa douleur ne refuse pas de prêter son cheval; il a promis le palefroi, parce qu'il servira de monture à son amie. Ainsi, pense-t-il, elle aura souvenir de moi. Il fait seller l'animal et le confie à l'écuyer qui doit le

conduire chez la demoiselle. Après cela, vaincu par le chagrin et le dépit, il se couche, pour oublier son malheur. Il mènera dorénavant une vie obscure, car il ne peut d'aucune manière arracher le poids qui pèse sur son cœur...

La nuit était claire, et la lune éclairait le château tout illuminé pour la fête. Tout le monde devait partir de grand matin à cause de la cérémonie nuptiale. Un lourd sommeil s'empara des invités qui avaient bu copieusement. Mais l'épousée veillait...

La sentinelle était ivre ; elle prit la clarté de la lune pour l'aube matinale, sonna le réveil, et chacun se leva tout engourdi. On sella les chevaux et la demoiselle monta sur le palefroi de son ami avec grande tristesse. Ceux qui la voyaient pleurer pensaient qu'elle quittait à regret la maison paternelle. Certes, ils ne connaissaient pas la vraie cause de son chagrin...

Alourdis par le vin et la fatigue, les gens

du cortège chevauchent pesamment. La tête penchée sur le col des chevaux, la plupart somnolent, et leurs montures les entraînent par monts et par vaux. Le sentier est très étroit ; le chevalier qui escorte la mariée s'efface pour la laisser passer. Elle devance ses hôtes et les laisse égarés au milieu des bois.

Le vair palefroi connaît la maison de son maître ; il reconnaît la sente que bien souvent il a prise... la jeune fille ne le dirige pas. Le cheval traverse un ruisseau et arrive devant la demeure de Guillaume.

« Qui chevauche si vite à cette heure, sur ce pont ? » demande la sentinelle.

Et la demoiselle répond :

« Certes, la femme la plus malheureuse que jamais une mère engendra. Pour Dieu, laissez-moi entrer !

— Je ne le puis sans la permission de mon seigneur : or, jamais homme n'eut plus de peine qu'il n'en a en ce moment. »

La sentinelle va auprès du chevalier qui était dolent :

« Seigneur, une femme qui semble très découragée est sortie du bois. Elle est bien vêtue, porte un riche manteau fourré, et chevauche votre palefroi. Elle est avenante et noble. Je crois, sans mentir, qu'il n'y a pas dans le pays femme plus belle qu'elle. C'est une fée, je pense, que Dieu vous a envoyée pour apaiser votre souci. »

A la clarté de la lune, le chevalier reconnaît son amie, sous les riches vêtements dont elle est parée. Il s'empresse vers elle, la prend dans ses bras, l'emmène chez lui, et peu après un chapelain unissait par de légitimes épousailles les deux amants.

Le père apprend avec stupeur les noces de sa fille. Suivi du prétendant malheureux, il s'en va chez Guillaume. Et les deux vieux, accueillis avec une joie malicieuse, se résignent, ne pouvant mieux faire, au bonheur des jeunes gens.

LE MARI QUI ENFERMA SA FEMME EN UNE TOUR

Un jeune homme avait résolu de connaître par tous moyens la nature et les tromperies des femmes. Lorsque son expérience lui parut complète, il songea au mariage : S'étant fait indiquer les hommes les plus sages du pays, il alla trouver l'un d'eux et lui demanda des conseils pour surveiller une femme et déjouer ses ruses. « Faites bâtir une maison si haute que nul homme n'y puisse monter, répondit le philosophe ; qu'il n'y ait qu'une porte et une fenêtre assez étroite ; dans cette demeure enfermez votre épouse, et ayez soin de prendre la clef du logis. Faites en sorte que la prisonnière n'ait ni faim ni soif; ne

manquez pas de lui rendre souvent visite et de prendre avec elle vos ébats. »

Le jeune homme prit femme et avec rigueur observa les ordres du sage. Dans la maison haute et solide, il enferma son épouse. Quand il était couché, il donnait un tour de clef et cachait l'instrument sous le chevet de son lit. Lorsqu'il partait le matin, il prenait garde que l'huis fût bien clos.

Vaines précautions ! Le mari parti, la dame se mettait à la fenêtre et regardait les passants. Elle aperçut un jour un damoiseau aimable et bien fait. Elle le contempla, en devint amoureuse, et lui laissa entendre par des signes qu'il lui plaisait. Bientôt les deux amis étaient d'accord et cherchaient le moyen de converser ensemble.

Quand le mari revint auprès de sa femme, elle lui parut morose et triste ; il pensa qu'elle était malade et s'en affligea. Tout le jour la dame fut plaintive et dolente ;

le soir il semblait qu'elle allât mieux. Le bonhomme s'efforçait de faire manger son épouse, et soupait à ses côtés afin de l'encourager. Il se donna tant de peine qu'il se grisa et ne tarda pas à s'endormir lourdement.

Sans retard la dame s'empara des clefs de son mari et trouva son amoureux au rendez-vous qu'elle lui avait fixé; ils eurent tout loisir de se prouver leur amour. La femme comprit que l'artifice était précieux : elle en usa plus d'une fois. Voulait-elle passer quelques heures avec son ami, elle enivrait son époux et le couchait doucement dans son lit.

Le bonhomme finit par se demander pourquoi sa femme prenait tant de plaisir à le griser : une nuit il simula l'ivresse et feignit de sommeiller.

Sans bruit la dame se leva et se rendit près de son amant. Le mari ferma la porte en dedans, de sorte que la femme, lorsqu'elle

revint, ne put l'ouvrir. Elle pria son époux de ne pas la laisser au dehors. L'homme eut l'air de s'éveiller et demanda qui voulait entrer dans la chambre. La dame demanda pardon et promit de ne jamais plus manquer à son époux. Elle pria, pleura tendrement, mais prières et larmes furent vaines.

Le mari assura qu'il ferait connaître à ses beaux-parents l'inconduite de leur fille. Celle-ci ne cessait de le supplier et de gémir : elle déclara enfin que si l'on continuait de lui résister, elle s'irait jeter dans le puits auprès de la maison. De cette manière le tyran serait responsable de sa mort. Les menaces n'eurent pas plus d'effet que les plaintes.

Mais la femme était rusée : elle souleva une grosse pierre et la lança dans le puits, comme si elle-même y était tombée. Le mari, ému du bruit que fit la pierre, crut de bonne foi son épouse morte. Affolé, il prit les clefs, ouvrit la porte, se précipita

vers le puits pour voir s'il pourrait sauver sa femme.

La rouée ne perdit pas de temps : elle entra dans la chambre et ferma la porte à son tour. Puis elle s'appuya à la fenêtre et attendit son époux. Le bonhomme dit à sa femme de ne pas lui tenir rigueur : il lui pardonnerait tous ses torts. Elle prit un air offensé : « Demain, répondit-elle, je ferai venir mes parents et leur montrerai comme vous me traitez. »

Elle tint parole, se plaignit des méfaits de son mari, et jura qu'elle ne vivrait plus avec lui si on ne lui rendait justice. Le bonhomme fut sévèrement tancé.

Le malheureux qui avait prétendu garder sa femme ! Il fut bafoué, et paya cher son audace...

LE BISCLAVRET [1]

Un chevalier breton, estimé de tous pour sa bravoure et sa bonté, avait épousé une femme gracieuse et belle. Il l'aimait tout comme elle l'aimait. La dame eût connu le parfait bonheur, si son mari n'avait pris l'habitude de se séparer d'elle trois jours par semaine. Ces absences régulières l'inquiétaient et la désolaient. Elle résolut donc d'éclaircir le mystère.

« Doux ami, dit-elle un jour à son époux, je vous poserais une question bien volontiers si j'en avais le courage.

— Faites, madame, répond le chevalier.

— Quand vous me quittez, je suis en grand effroi, et ne tarderai pas à en mourir.

[1] Loup-garou.

Dites-moi donc où vous allez et quelle est votre existence lorsque vous vous éloignez d'ici.

— Madame, s'écrie le chevalier, ce sera pour nous un grand malheur si je vous le dis ; car je perdrai votre amour et me perdrai moi-même. »

La curieuse épouse ne se tint pas pour battue ; elle interrogea si souvent le chevalier qu'il finit par la satisfaire.

« Je vais dans la forêt où je vis à la manière des bêtes. »

Il dut ajouter qu'il se dépouillait alors de ses habits.

« Au nom de Dieu, lui demanda la dame, où les cachez-vous ?

— Je ne puis vous le dire, répliqua le chevalier ; si je les perdais, je serais loup-garou jusqu'à la fin de mes jours.

— Ne me dissimulez rien, supplie la jeune femme, je vous aime plus que toute chose au monde.

— Il y a, dit le mari, près du sentier où

je passe, une vieille chapelle. On y trouve sous un buisson une pierre large et creuse. C'est là que je cache mes vêtements. »

Après cet entretien, la dame était décidée à ne plus vivre avec son époux. Dans la contrée habitait un seigneur qui longtemps avait aimé et courtisé la jeune femme, sans que jamais elle lui eût donné la moindre espérance.

Elle lui envoya un message pour le prier de venir auprès d'elle. Aussitôt elle lui fit part de son dessein : « Je vous accorde enfin, dit-elle, ce que vous avez tant désiré ; je vous donne mon amour ; faites de moi votre amie. »

Puis elle révéla au seigneur les habitudes étranges de son mari et le pria d'aller prendre les vêtements du vagabond.

A partir de ce jour on ne revit plus le chevalier, et le seigneur épousa la dame.

Une année entière se passa. Un jour, le roi du pays s'en fut chasser dans la forêt

où vivait le loup-garou. Les chiens et les veneurs le rencontrent et se disposent à le mettre en pièces. Mais la bête, apercevant le roi, se hâte vers lui, le prend par son étrier et lui baise la jambe et le pied. Cependant, elle regarde le prince avec des yeux suppliants et très doux. Effrayé et surpris, le roi appelle ses compagnons et leur ordonne d'épargner l'animal.

Le monarque regagne bientôt son palais, suivi par la bête mystérieuse qui pas un instant ne le quitte. Il la loge dans le château, la traite avec bonté, et défend à tous de lui faire le moindre mal.

Peu de temps après cette aventure, le roi mande à la cour tous ses barons. Ils viennent en grand nombre à l'appel ; parmi eux, voici le seigneur qui avait épousé la femme du loup-garou. Quand cette bête aperçut le félon, elle se jeta sur lui, le mordit et l'eût mis en piteux état si le souverain ne fût intervenu.

Cette violence d'une bête, à l'ordinaire si sage et si douce, surprit tout le monde. Plusieurs courtisans pensèrent que l'animal n'avait pas agi sans raison. Le blessé quitta furieux le palais royal, plein de rancune contre le loup-garou.

Un autre jour, le roi s'en alla chasser près du lieu où la châtelaine visita le roi et lui offrit de riches présents. Lorsqu'il vit la femme perfide, le loup-garou devenu enragé se précipita sur elle et lui arracha le nez. Il l'aurait tuée, si de toute part on ne l'avait menacé.

La surprise augmenta parmi les courtisans. On n'ignorait point que cette femme fût l'épouse du chevalier disparu.

« Mettez-la en prison, disent au roi ses conseillers, et demandez-lui pourquoi cette bête la hait. »

Apeurée, la malheureuse raconte comment elle a trahi son seigneur, en lui dérobant ses habits.

« Ces habits, il faut qu'on les retrouve, » dit le roi.

La dame les fait quérir, les place devant le loup-garou qui ne semble pas y prendre garde.

« Sire, disent au roi ses conseillers, il ne s'habillera pas, avant d'avoir dépouillé sa figure de bête. Il a trop grand honte. Faites-le monter dans votre chambre et laissez-le seul avec ses vêtements. »

Le roi conduit lui-même le loup-garou et l'enferme à clef. Quelques minutes après il revient avec deux seigneurs et trouve cette fois le chevalier endormi. Il l'embrasse avec tendresse, lui rend sa terre, exile l'épouse coupable.

Le second mari n'abandonna point sa femme. Ils mirent au monde de nombreux enfants... Mais plusieurs de leurs filles naquirent privées de nez...

FLORENCE
ET BLANCHEFLEUR

Deux jeunes filles belles comme le printemps s'étaient réunies pour converser dans un verger fleuri.

C'était par un matin de mai; la nature s'éveillait en souriant, et les deux demoiselles, Florence et Blanchefleur, ajoutaient par leur charme à la grâce du paysage. Leurs manteaux étaient l'œuvre des fées. La chaîne du tissu était en fleurs de glaïeul et la trame en roses de mai. Les agrafes étaient des baisers d'amour.

« Comme il serait agréable, disait l'une, d'avoir ici son ami, quels tendres propos et quels baisers savoureux on pourrait échanger ! nous resterions sages néanmoins,

car une jeune fille qui oublie d'être chaste est comme un arbre dépouillé de sa parure.

« Mon ami, dit Florence, est le plus charmant des hommes ; il est beau, généreux, courtois et savant ; il est plein de délicatesse à mon égard. Pour tout dire, c'est un clerc, et je tiens que l'amour des clercs surpasse toutes les amours.

— Votre erreur est grossière, répond Blanchefleur émue et courroucée ; en aimant un clerc, vous ignorez l'amour véritable. Croyez-en mon expérience ; j'ai pour ami un chevalier ; il est beau, généreux, courtois et brave. Ne lui comparez pas, de grâce, votre clerc tondu ras, affublé tristement d'une robe noire et qui passe son temps à tourner et retourner les feuillets d'un psautier. Combien plus belle est l'existence d'un chevalier ! Quand il va dans un tournoi, il pense à son amie ; c'est pour elle qu'il se bat et triomphe, et il lui rapporte un souvenir dont elle est fière !

— Vous faites de votre ami un portrait flatteur, reprend Florence avec ironie, mais la réalité est moins brillante. Le chevalier va dans les tournois, je l'accorde, mais il est des mois entiers loin de vous. Il se ruine d'avance en préparatifs, et lorsqu'il revient, blessé, mal en point, vous n'avez d'autre plaisir que de l'entendre geindre et de le soigner. Mon ami est moins brave, mais il demeure près de moi ; il me comble d'attentions et de cadeaux, et il garde pour m'aimer une santé florissante. »

Les deux demoiselles s'animent et se querellent, mais leur fureur même est aimable, et n'altère pas leur beauté.

« Puisque vous êtes aussi opiniâtre, dit Blanchefleur, je renonce à discuter avec vous ; le dieu d'Amours nous départagera ; dans huit jours, si ce terme vous plaît, nous nous présenterons devant lui. »

Sur ce point, les héroïnes se séparent et quittent le verger.

Huit jours après, Florence et Blanchefleur vont rendre visite au dieu d'Amours. Belles comme des déesses, elles chevauchent des montures gracieuses et fières, précieusement hanarchées. L'étranger qui eût rencontré les deux demoiselles n'aurait su à qui décerner le prix de l'élégance et de la beauté.

Avant d'arriver au sanctuaire où réside le dieu, Florence et Blanchefleur traversent un jardin, suave comme un paradis ; de clairs ruisseaux l'arrosent, des oiseaux l'enchantent d'un concert assez doux pour guérir un malade. Elles arrivent enfin au palais du Dieu ; le portier, d'abord maussade, les introduit : les belles ont donné un baiser pour le péage.

Le Dieu reçoit les demoiselles avec tout l'honneur que méritent leur naissance et leurs sentiments courtois. Il sera l'arbitre du combat singulier qui tranchera leur querelle. Le rossignol combattra pour Florence, le papegai sera le champion de Blanchefleur.

Le combat est digne des héroïnes, et de

la noble cause d'Amour. Les deux champions s'interpellent et puis se battent. Ils sont armés en vrais chevaliers. Leurs hauberts sont de passe-roses, leurs heaumes de primevères ; leurs casques sont lacés avec des clous de girofle, et ornés de fleurs de genièvre. Des roses leur servent d'épées. Les coups fendent les heaumes, froissent les hauberts, cependant que Florence et Blanchefleur en prières invoquent le Dieu des Armées.

Le rossignol prend l'avantage. Le papegai, champion de Florence et du chevalier son maître, succombe malgré sa bravoure. C'est pitié de voir Florence pleurer, se tordre les poings, s'arracher les cheveux : « Dieu ! s'écrie-t-elle, la mort... la mort ! » Trois fois elle se pâme, et puis elle meurt. Les oiseaux lui font des funérailles solennelles.

Un tombeau de marbre recouvre son beau corps et rappelle la dispute dont elle fut la victime.

GUILLAUME AU FAUCON

Il était une fois un damoiseau bel et élégant qui avait nom Guillaume. Pendant sept années il avait été le serviteur d'un châtelain sans obtenir d'être armé chevalier. Guillaume, en vérité, n'avait d'autre maître que l'Amour : avec la candeur de son âge, il aimait la femme du châtelain. Si la dame avait connu la passion du jeune homme, elle l'eût désespéré par son silence, car la femme se fait un méchant plaisir de mépriser ceux qui l'adorent, et c'est sans doute un grand péché.

Par malheur, la beauté de la châtelaine méritait tous les hommages que lui rendait en secret le jouvenceau, et c'était pitié de le voir se consumer d'amour, sans espérance.

La dame portait un manteau étoilé d'or, et fourré d'hermine. Ses cheveux dénoués luisaient au soleil comme des fils d'or. Son front était blanc et poli. Elle avait des yeux clairs et riants. Sa bouche était plus vermeille qu'une rose et sa gorge avait l'éclat du cristal.

Le châtelain s'en alla tournoyer en lointain pays ; comme il devait emmener avec lui toute sa suite, Guillaume fut en grand émoi ; il n'avait cure de jouter, et ne demandait qu'à rester près de sa dame.

Après avoir longtemps réfléchi, il résolut de révéler à la châtelaine le secret de son cœur. Il s'enhardit donc jusqu'à entrer dans la chambre de celle qu'il aimait et redoutait tout ensemble.

La dame, par aventure, était seule, les demoiselles de compagnie s'étant réunies dans une chambre pour broder sur une étoffe de soie un lion ou un léopard. Cette étoffe devait être l'enseigne du chevalier.

Guillaume trouva la châtelaine assise sur un lit. Elle l'accueillit d'un doux regard et d'un sourire, cependant qu'il la saluait et rougissait.

« Asseyez-vous, bel ami, » lui dit-elle. Puis la dame et le jeune homme de converser ensemble et de plaisanter. Guillaume pourtant est soucieux. Tout à coup, avec un profond soupir, il fait à sa maîtresse une confidence : « Madame, si vous le permettez, je voudrais avoir de vous un conseil.

— Parlez donc, répond la dame.

— Imaginez un jeune homme, reprit Guillaume, clerc, bourgeois ou chevalier, comme il vous plaira ; il aime pendant sept ans une dame, reine, comtesse ou bourgeoise, et n'ose lui dire son secret. Doit-on le blâmer ou l'absoudre ?

— Pour moi, répond la dame, ce jeune homme est un sot, si toutefois il peut voir celle qu'il aime et s'adresser à elle. Je lui conseillerais de parler sans honte, car l'amour

méprise les couards. Moi-même, si je me sentais inclinée vers un homme, je ne serais pas longtemps sans lui dire ma pensée. Qu'il se déclare donc, cet amoureux timide !

— L'amoureux, c'est moi, reprend d'un air dolent le jeune homme, et vous êtes la dame pour qui j'ai souffert si longtemps sans me plaindre. Ma douce dame, je me rends à vous ; je suis votre serviteur, votre esclave : par pitié, donnez-moi votre amour !

— Guillaume, dit la châtelaine, est-ce une plaisanterie? Vous me moquez, je pense; fuyez d'ici, beau sire, et prenez garde de ne vous trouver jamais où je serai. En vérité, mon mari sera content quand il saura votre aventure, car je ne manquerai pas de l'en avertir dès son retour ici. Vous me semblez un musard : bel ami, quittez cette chambre. »

Le damoiseau ne trouva rien à répondre, tant sa surprise et son chagrin étaient grands.

« Je suis trahi, songeait-il, et mon malheur est sans espoir. »

Dans cet excès d'infortune, Amour conseille à Guillaume une tentative suprême. Il retourne auprès de la dame et lui dit : « Madame, puisqu'après m'avoir emprisonné dans vos liens, vous me refusez la grâce, faites-moi mourir. Je ne prendrai aucune nourriture avant que vous n'ayez agréé mon amour.

— S'il en est ainsi, répond la châtelaine, vous jeûnerez longtemps, bien au delà de la moisson prochaine. »

Guillaume se met au lit ; durant trois jours il ne boit ni ne mange, et la dame inflexible ne daigne pas le regarder. Le jeune homme pâlit ; dans ses rêves il voit la châtelaine ; il lui semble qu'elle est près de lui ; mais la vision disparue, il retombe dans l'abattement et la douleur. Il se frappe la poitrine et la face ; Amour le tient et l'enlace, Amour lui cause un grand tourment.

Cependant le châtelain revient du tournoi, d'où il ramène quinze prisonniers et un riche butin. On prépare au triomphateur un banquet solennel. La dame, prise de scrupule et embarrassée par la maladie de Guillaume, le visite pour le décider à manger. Elle l'appelle par son nom, le pousse du doigt.

Il tressaille quand il l'entend; quand il sent son contact, son corps est brûlant.

« Dame, dit-il, soyez la bienvenue, vous êtes ma santé et mon réconfort; ayez pitié de moi.

— Guillaume, répond la dame, vous n'aurez jamais de moi la pitié que vous demandez. Vous récompensez bien mal la bonté de votre maître; vous êtes un fou de dépérir de la sorte. Levez-vous, mon seigneur revient du tournoi.

— Madame, répond Guillaume, on peut me trancher tous les membres, mais je ne mangerai pas. C'est à vous de décider si je dois vivre ou mourir. »

On apprête le banquet. Une foule nombreuse et brillante y assiste ; mais le châtelain s'étonne de l'absence de Guillaume :

« Il est malade, répond la dame, et sa maladie est étrange et incurable. »

Après le festin, la châtelaine conduit son mari dans la chambre où repose le moribond.

Agenouillé devant le lit, le seigneur parle doucement à son page : « Bel ami Guillaume, quel mal vous a surpris ?

— Sire, répond le jeune homme, je souffre d'une goutte qui paralyse mon corps : je ne guérirai point. »

La dame ne peut plus se contenir et s'écrie : « Je sais bien la cause de ce qui brûle et fait trembler ceux qui en sont atteints. » Puis s'adressant à Guillaume : « Si vous ne mangez, c'en est fait de vous.

— Madame, répond le jeune homme,

ma vie vous appartient, je vous l'ai dit, je ne mangerai pas, quand vous me feriez trancher la tête et tous les membres. »

Le châtelain s'impatiente et dit rudement à sa femme : « Vous me moquez. »

La dame presse Guillaume de se lever, mais l'amoureux réplique : « Je ne mangerai pas, si vous n'apaisez d'abord le mal dont je meurs. »

La dame dit alors au châtelain : « Guillaume m'a demandé votre faucon, il a juré de mourir s'il ne l'obtenait ; je n'ai pu le lui donner sans votre consentement.

— Je ne croyais pas laisser jamais à un autre cette chose à quoi je tiens tant. Mais périssent tous mes oiseaux, les faucons, les autours et les éperviers, répond le seigneur, et que Guillaume soit guéri !

— Puisque mon époux le veut, reprend la dame, vous aurez, Guillaume, le faucon

désiré ; je serais une vilaine de ne vous l'accorder pas. »

A ces mots, le page se lève tout joyeux.

Le châtelain lui fait apporter l'oiseau, et la dame tint la promesse qu'elle avait faite à l'amoureux.

LE CHEVALIER QUI CONFESSA SA FEMME

Près de Vire, en Vexin, habitait un chevalier, époux d'une femme charmante et de tous estimée. Comme le mari avait en elle une confiance aveugle, ils vécurent ensemble un long temps sans dispute.

Un jour, par malheur, la dame tomba malade, et fut alitée trois semaines; on désespérait de la sauver. Un prêtre fut mandé, confessa la malade, qui fit une aumône généreuse et ne tarda pas à se sentir mieux à l'aise.

Elle demanda à son mari la permission de se confesser à un moine demeurant non loin de chez eux : « Ce serait, dit-elle, grand profit pour mon âme. »

Le chevalier monta aussitôt à cheval et s'en fut chez le moine. En route, une idée lui vint.

« Je veux savoir si ma femme est aussi parfaite qu'on le dit. Je prendrai la place du moine; mon épouse n'aura pas d'autre confesseur que moi. »

Tout occupé de cette pensée, le chevalier se rendit chez le prieur qui le reçut avec allégresse et lui offrit l'hospitalité.

« Beau sire, dit l'hôte, je ne puis faire chez vous un long séjour; je viens seulement vous demander un conseil. » A voix basse, il lui confia son dessein : « J'ai grand besoin de vos services. Prêtez-moi vos habits noirs, avant minuit ils vous seront rendus; je chausserai vos grandes bottes et vous laisserai ma robe; mon palefroi ne quittera pas votre écurie, et j'emmènerai le vôtre. »

Le moine consentit à toutes les exigences du chevalier. A la nuit, celui-ci s'affubla du vêtement religieux, et monta sur le cheval

du prieur. De retour à la maison, il enfonça le chaperon sur sa tête, pour se mieux déguiser. Au reste, la maison était obscure et tout favorisait le projet du faux moine. Un garçon s'empressa de l'aider à mettre pied à terre, une servante le mena auprès de sa maîtresse.

« Madame, dit la jeune fille, voici le moine que vous avez mandé.

— Asseyez-vous, dit la malade au confesseur, car mon état s'aggrave, et je crains de mourir. Je ne veux pas quitter cette vie avant de m'être confessée à vous.

— Vous ferez bien d'assurer le salut de votre âme, dit le moine en changeant sa voix ; un seul péché que l'on cache, vous perd à jamais. »

La dame, tout entière à la pensée de l'autre monde et terrassée par la maladie, ne reconnut pas son mari transformé en prédicateur : « Sire, dit la dame en soupirant, j'ai été très estimée, et pourtant je suis

fausse et traîtresse. J'ai vécu en folle femme : je me donnais à mes garçons et les faisais coucher avec moi. Telle est ma faute, je m'en repens. »

A ces mots, le chevalier fronça violemment le sourcil ; il aurait voulu que son épouse infidèle disparût de mort subite.

« Dame, dit-il, continuez vos aveux, mais vous avez commis un grave méfait en trompant votre mari, qui vaut mieux mille fois que vos garçons.

— Sire, reprend la dame, je vous dirai toute la vérité. L'on trouverait avec peine une seule femme qui ne trahisse pas l'amour d'un époux même très beau et très noble. Tel est le caractère féminin. Quant aux maris, ils sont vilains et pleins de félonie; nous n'osons pas leur confier nos désirs, car ils nous tiendraient pour des femmes débauchées.

— Je vous crois volontiers, dit le confesseur, continuez vos aveux.

— Il est une aventure, reprend la malade, dont le souvenir m'épouvante. J'ai si fort aimé le neveu de mon mari que je serais morte s'il n'avait répondu à mes sentiments. Je l'ai ensorcelé, et nous avons été l'un à l'autre pendant cinq années. Je m'en repens devant Dieu. Hélas !

— C'était une folie d'aimer le neveu de votre seigneur, madame, la parenté rend le péché plus grave.

— C'est la coutume des grandes dames qui ne sont pas surveillées. Le neveu de mon mari venait librement dans ma chambre, à la vue de tout le monde. Ainsi, j'ai abusé mon époux et l'ai rendu ridicule ; il est si simple qu'il croit en moi plus qu'en Dieu. Quand un seigneur vient ici, il demande : « Où est la dame, » sans s'occuper du châtelain ; car celui-ci ne compte plus. Or, une maison est perdue si la femme en est la maîtresse. »

Le chevalier voulut en demeurer là. Il

ordonna à la malade de battre sa coulpe et lui imposa une pénitence. Elle promit de ne jamais aimer personne que son mari.

Le confesseur quitta la malade, monta à cheval et partit frémissant de colère. Toutefois, l'idée de la vengeance le consolait un peu. Il reprit ses vêtements et revint chez lui. Sa femme fut surprise qu'il ne daignât lui parler, alors qu'il avait accoutumé de l'embrasser à chaque instant. Elle reprit l'habitude de diriger tout avec hauteur, de commander à ses gens. Le mari ne pouvait plus se contenir.

... Un jour, se promenant avec rage parmi la maison, il dit à son épouse : « Dame, votre fierté est grande, j'abattrai votre orgueil ; je vous tuerai de mes mains. S'il vous souvenait du passé, vous devriez mourir de honte. »

La dame aussitôt devina que le mari avait été son confesseur, et lui dit avec fureur : « Traître, j'aurais dû ajouter à mes aveux

que je me donnais nuit et jour à tous les chiens du pays. Tu as pris l'habit d'ermite pour me surprendre. Je ne te crains pas ! je ne baisserai la tête devant personne. Si tu avais su la vérité, tout le monde connaîtrait ma honte maintenant. Je ne suis pas tombée dans le piège ; quand tu étais près de moi, j'avais envie de saisir ton chaperon et de le mettre en pièces. Je ne t'aimerai plus après cette infamie. »

Et le chevalier, confus et désespéré, devint plus que jamais la risée du pays.

LE LAI D'ARISTOTE

Alexandre avait conquis les Indes. Comme à cette conquête glorieuse il voulait en ajouter une plus douce, il se fit aimer d'une demoiselle, et se montra aussi fin amant qu'il avait été guerrier redoutable. Le prince passait ses journées auprès de son amie, et, soumis à la volonté de la belle, oubliait le soin de gouverner.

Bientôt les courtisans s'aperçurent de la passion de leur roi et le blâmèrent.

Alexandre ne se soucia pas des méchantes langues ; mais les envieux glosèrent tant et si bien qu'Aristote lui-même, si absorbé dans le travail, fut averti du scandale.

Aristote, n'estimant pas que la sagesse

dût être au-dessous des rois, alla trouver son maître et le tança vertement.

« C'est grand dommage, dit-il, et grand péché d'abandonner les gens de votre royaume pour l'amour d'une femme étrangère.

« Je crois que vous ne voyez goutte ; on pourrait vous mener paître en un pré comme on fait les bêtes ; cette demoiselle vous a troublé le cerveau ; je vous prie de renoncer à de telles sottises. »

Le prince répondit avec douceur au philosophe :

« Maître, ceux-là n'ont jamais aimé de leur vie qui ont le courage de médire de moi. »

Mais Aristote n'entendait point plaisanterie.

Alexandre, disciple respectueux, promit de s'amender.

Il fut plusieurs jours en effet sans voir son amie, mais à tous moments il pensait à

elle; il se rappelait son clair visage, son front poli plus clair que le cristal, et sa belle bouche, et sa chevelure blonde, et sa gracieuse allure.

« Ha! s'écriait-il en pleurant, quelle vie misérable veut-on m'imposer! Mon maître prétend me faire combattre mon propre cœur. Je suis vraiment bien sot de souffrir pour plaire aux gens. »

Pour conclure ces réflexions douloureuses, Alexandre retourne chez son amie. Elle l'accueille avec autant de surprise que de joie, car le découragement l'avait saisie :

« Comment, dit-elle au roi, votre cœur a-t-il pu se priver de ce qu'il aime? »

A ces mots, Alexandre pleure et se tait. Il répond à la demoiselle :

« Ne me faites pas de reproches, douce amie, mes chevaliers se plaignaient de mon insouciance pour toute autre personne que vous, et mon Maître m'a fait une dure

semonce. Je n'ai rien trouvé à lui dire pour me justifier.

— Il n'est pas difficile pourtant, réplique la jeune fille, de mettre à la raison ce vieillard chenu et pâle, et si vous le permettez, j'aurai tôt fait de me venger. Dès demain matin, je donnerai une leçon à Aristote, en dépit de sa dialectique et de sa grammaire. Vous verrez, sire, la nature triompher de la sagesse. Jamais le bonhomme n'a reçu d'aussi cuisants coups de fouet que ceux que je lui prépare. Il paiera cher la remarque qu'il vous a faite. Soyez dès l'aube à une fenêtre de cette tour et vous verrez un plaisant spectacle. »

Alexandre ne se tient pas de joie : il embrasse son amie et lui dit :

« Vous êtes vaillante, mon doux cœur, je n'aimerai jamais que vous seule. »

Le lendemain, au petit jour, Alexandre est aux aguets : un vent délicieux embaume le verger plein de fleurs et de verdure.

Le prince aperçoit dans le jardin la demoiselle en vêtements courts et légers, sans ceinture, ni guimpe, ni bandeau : elle est comme une fleur printanière dans la nature...

Elle marche nu-pieds, retroussant son bliaut, et chante d'une voix douce :

Or la voi, la voi, la voi,
La fontaine i sort serie (pure),
Or la voi, la voi, m'amie
. . . .
La bele blonde, a li m'otroi.

Le roi entend la chansonnette, jamais il ne fut plus aise qu'à ce moment.

Aristote, qui habite au rez-de-chaussée, se lève et s'asseoit près de ses livres. Mais il voit la dame aller et venir; cette vision le hante bientôt à tel point qu'il ferme son volume et interrompt sa lecture.

« Ah ! Dieu, fait-il, je voudrais ce miroir plus près de moi; je me ferais l'esclave de cette femme. Mais quoi, ce spectacle va-t-il

distraire de mon cœur toute la sagesse et toute la science? Hélas! mon cœur, qu'est-il devenu? Je suis déjà tout vieux et tout chenu, laid et pâle, noir et maigre, et je sais plus de philosophie que personne au monde. J'ai bien mal employé mon temps et mon étude, puisque Amour est maître de moi! J'ai en apprenant désappris... »

Cependant la jeune fille cueille des fleurs et s'en fait un chapeau, tandis qu'elle chante un refrain d'amour :

Ci me retient amorete,
Douce, trop vous aim,
Ci me tiennent amoretes,
Ou je tieng ma main.

Aristote voudrait la contempler de plus près, et l'attirer près de soi. La demoiselle a mis sur sa tête le chapeau de fleurs, sans paraître voir le philosophe. Pour le mieux agacer, elle frôle la fenêtre où rêve Aristote, et lui chante une chanson de toile :

« En un verger, près d'une petite fontaine
Dont l'eau est claire et le gravier blanc,
La fille du roi est assise,
Elle soupire et appelle son doux ami.
Hé ! beau comte Guy,
Votre amour m'enlève plaisir et ris. »

Le vieux maître, affolé, saisit la belle par son bliaut; et aussitôt la chandelle tombe toute et écrase le pauvre chat.

« Qu'est-ce donc, seigneur Dieu ? s'écrie la demoiselle, qui donc ose me prendre ainsi ?

— Dame, dit le vieillard, soyez la bienvenue !

— Maître, dit la jeune fille, est-ce vous ? Ne me trompé-je pas ?

— Oui, répond-il, ma douce dame; pour vous je mettrai en aventure mon corps, mon âme, mon honneur et ma vie ; l'amour a tant fait que je ne peux me séparer de vous !

— Maître, répond la dame, je ne vous blâme pas de m'aimer, mais qui donc m'a

calomniée auprès du roi ? qui l'a blâmé de se promener si volontiers avec moi ?...

— Taisez-vous, ma dame, dit le philosophe, je saurai bien apaiser mon disciple, car il m'aime, et me respecte, et me craint plus que toute sa maisonnée. Mais pour Dieu, entrez ici...

— Volontiers, dit-elle, mais je veux auparavant que vous cherchiez une selle, afin que je puisse, assise sur votre dos, faire le tour de ce verger.

— J'y consens, dit le vieillard tout joyeux. »

Voilà donc Aristote sellé comme un roussin et marchant à quatre pattes, tandis que la jeune fille chante à pleine voix :

Ainsi va qui amors maine,
Pucelle plus blanche que laine,
Maistre Musars me soustient,
Ainsi va qui amors maine,
Et ainsi qui les maintient.

Alexandre est à sa fenêtre ; pour un tel

spectacle il aurait donné tout son empire. Il rit de bon cœur et interpelle son maître :

« Maître, dit-il, qu'est-ce donc ! je vois bien qui vous chevauche ; avez-vous perdu le sens pour aller en cet équipage ? »

Aristote alors lève la tête et la demoiselle descend :

« Sire, dit le vieillard, vous avez raison, mais avais-je tort moi-même de vous prévenir contre les dangers de l'amour? Tout vieux que je suis, je n'ai pu éviter le piège. En sortirez-vous sans dommage ? »

Le philosophe se tira de ce mauvais pas avec élégance, mais plus jamais il ne songea à troubler les amours de son élève.

Car Amour vainc tout et tout vaincra, tant que le monde sera monde...

LA FOLLE LARGESSE

Un brave homme vivait à quatre lieues de la mer. Il était saunier et rapportait au soir en son logis sa charge de sel. Comme il vendait bien sa marchandise, il suffisait sans peine à ses besoins, jusqu'au jour où il se maria. Bien nourri, bien chaussé, bien vêtu, au lieu d'apprécier son bonheur, il eut l'imprudence de prendre femme.

Après la noce, il se remit au travail et confia aux soins de son épouse le sel qu'il retirait tous les jours : elle devait le vendre et mettre l'argent en lieu sûr. La dame avoua qu'elle ne doutait pas de l'intelligence de son mari, mais il pouvait être tranquille : elle vendrait le sel avec plus de profit qu'il ne faisait. Le bonhomme fut tout joyeux

de ces paroles et besogna plus que jamais.

Plein de courage, il n'a plus de repos. Le soir, il doit veiller jusqu'à minuit pour complaire à son épouse ; elle l'éveille dès l'aube, se plaint qu'il dort en paresseux, et le presse de partir à la mer.

— « Or, levez-vous, bel ami, vous êtes trop dormeur. Par Dieu, vous devriez être déjà à deux lieues d'ici. Pour revenir aujourd'hui encore, vous serez obligé de courir. »

Tandis que le mari peine du matin à la nuit, la dame demeure chez soi à se reposer. Sans cesse elle rit et chante. Quoi qu'elle en ait dit, elle n'entend rien à la vente du sel.

Bientôt ses voisines ont reconnu chez elle le goût de folle largesse, et pour autant lui font de fréquentes visites.

Un jour, une vieille s'en va chez la jeune femme : « Que Dieu vous garde, ma voisine ! Où est le maître de céans ?

— Il chemine vers la mer, répond la jeune femme.

— Certes, nous le devons aimer, continue l'enjôleuse, il ne fut jamais dur à mon égard ; souvent à son retour il me donnait du sel. Dame bonne et jolie, vous ne laisserez pas de m'en donner aussi ; remplissez ma petite écuelle ; elle en contient fort peu, même pleine jusqu'aux bords.

— Volontiers, reprend la dame, tant que vous en aurez besoin. Dites aux voisins et voisines, aux veuves et aux servantes d'en venir chercher ici. »

La vieille s'en retourne tout heureuse et raconte parmi le village le bon accueil de la saunière.

« Ne tardons pas à en profiter, s'écrient les commères, Mahaut, Richeut, Hersent ; mais il convient d'être habiles. N'allons pas chez la marchande toutes à la fois. Demain, l'une de nous fera le premier essai, et après elle chacune aura son tour. »

Aussitôt dit, aussitôt fait, tant et si bien en vérité, que le sel diminue à vue d'œil

dans la boutique du saunier. Notre homme s'aperçoit que sa marchandise disparaît, sans profit pour lui, mais il ne se doute pas du manège.

Un jour, il voit Berte sortir de chez lui, et lui demande ce qu'elle emporte.

« J'ai visité Hermesent, votre femme que j'aime avec tendresse, dit la bourgeoise; elle m'a donné un peu de son levain. » Persuadé qu'elle ment, le saunier défait le manteau de la dame et voit, au lieu de levain, une « platelée » de sel.

Berte s'en va toute honteuse, et le saunier songe au moyen de corriger son épouse dépensière. Il ne laisse point paraître son dépit, mais il emmènera sa femme à la mer, et lui donnera une fine leçon : pour lui apprendre à ménager le bien qu'elle gaspille, et lui fera porter une charge de sel.

« Nous n'avons plus de sel, s'écrie la femme au retour du saunier, vous en avez

trop peu amassé avant-hier ; il faudra demain me dédommager.

— Volontiers, ma dame, répond le mari, mais il convient que vous veniez avec moi ; à deux nous ferons une meilleure provision. Ce n'est pas un travail, mais un simple divertissement. Vous verrez verdoyer les champs, vous entendrez la voix de l'alouette, et cela vous mettra en joie.

— J'y consens avec plaisir, dit la saunière, ma vie dans cette maison est monotone ; nous partirons donc demain dès qu'il fera jour. »

Ils furent bientôt couchés, et le lendemain, dès l'aube, ils partaient, ayant chacun à la main un panier vide. La femme était ravie d'aise ; la falaise retentissait de son chant. L'homme ne disait rien, assuré qu'au retour il aurait sa revanche. Arrivés à la mer, ils remplirent leurs paniers jusqu'aux bords et se mirent en route.

Hermesent ne tarda pas à sentir le poids

de sa charge; elle soulevait le panier avec effort et traînait la jambe. Son mari lui recommanda alors de hâter le pas.

« Sire, s'écrie la dame, il n'est pas encore midi, reposons-nous un tantinet.

— Allons, allons, dit le saunier, vous êtes bien pressée de faire une halte ; nous ne sommes pas encore au quart du chemin. »

La femme, maussade et lassée, reprend sa route ; sans la présence de son mari, elle eût bientôt jeté loin d'elle son panier ; mais à cause de lui, elle se tait. Il lui souvient qu'elle le grondait naguère, quand il se plaignait de sa pensée. Elle endure donc son mal du mieux qu'il lui est loisible. Mais elle ne tarde pas à faiblir ; elle s'arrête près d'un fossé et se décharge.

Le saunier la voit, interrompt sa marche et se défait lui aussi de son fardeau. « Dame, dit-il, que vous en semble? Vous m'avez souvent fait des reproches : aurai-je désormais la permission de me charger à ma guise?

— Sire, répond la dame, je fais le vœu de ne vous blâmer jamais, car de tels faix sont trop pesants. »

Alors le saunier allège un peu sa femme du poids qui l'accable.

Ils n'ont point parcouru une demi-lieue que la dame chancelle à nouveau : « Certes, dit-elle, il faut rabattre de mon orgueil ; j'étais bien sotte d'écouter mes voisines ; je souhaite que leur dos soit aussi douloureux que le mien l'est aujourd'hui. Qu'elles ne me prient plus d'être assez folle pour leur donner mon sel. Ce serait peine perdue ! Hélas, combien j'étais sotte ! je n'avais cure que mon mari se surmenait. Il s'est mieux vengé de moi que s'il m'avait battue. On ne m'enjôlera plus, et personne dorénavant, s'il ne paye, n'emportera du sel de chez moi. »

La femme dut se reposer si souvent en route, qu'ils n'arrivèrent pas chez eux avant la mi-nuit. Elle se coucha aussitôt, harassée.

Le lendemain, le saunier dit à son épouse : « Levez-vous, le jour luit, il faut travailler. » La pauvre s'excuse et dit : « Je n'y puis aller à mon grand regret. Souffrez que je reste à la maison, je vendrai mieux votre sel désormais, car je sais maintenant avec quelle peine on l'apporte jusqu'ici. Si vous me permettez de n'aller plus à la mer, je serai si économe que cet été nous pourrons acheter un cheval.

— Votre promesse me suffit, dit le mari. »

Quand la dame fut levée, les voisines vinrent chez elle faire leur provision quotidienne : « Vous n'aurez plus de sel sans argent, leur dit-elle, je sais pour expérience le prix qu'il vaut. »

Au bout de deux jours, folle largesse était bannie. Deux ans ne s'étaient pas écoulés que le ménage possédait deux chevaux : avec la richesse, il gagna l'estime des voisins.

LE CHEVALIER A L'ÉPÉE

Un été, le roi Artus était à Cardeuil avec la reine, Gauvain, le sénéchal Keu Ivain et une vingtaine de chevaliers.

Un jour, Gauvain vêtu de chausses de soie habilement coupées, de braies blanches faites de fin tissu, et d'une chemise de lin délicatement plissée, va faire une promenade dans la forêt. Il écoute le chant des oiseaux, et éprouve tant de plaisir à l'entendre qu'il s'attarde jusqu'à la nuit et ne retrouve plus son chemin.

Il aperçoit un grand feu allumé dans une clairière, se dirige de ce côté, espérant voir un bûcheron ou un charbonnier. Mais il distingue au contraire un cheval attaché à un arbre et un chevalier assis

près du feu. Les deux hommes se saluent avec courtoisie :

— « Que Dieu qui créa le monde, et plaça l'âme dans le corps, vous ait en sa garde, beau seigneur.

— Ami, que Dieu vous garde aussi. Mais d'où venez-vous donc, vous qui errez solitaire à cette heure? »

Et Gauvain raconte comment il s'est égaré.

« Restez avec moi, dit le chevalier, demain je vous montrerai la route. »

Gauvain attache son cheval à un arbrisseau et se place près du feu. Les deux chevaliers devisent pendant la nuit, mais le compagnon de Gauvain ne dit pas un mot de vérité. Vous saurez bien pourquoi tout à l'heure! — Gauvain, dès l'aube, éveille le chevalier qui lui propose de l'emmener dans sa maison. Ils montent sur leurs destriers, prennent leurs écus, leurs lances et leurs épées, et ne tardent pas à sortir de la forêt.

Le chevalier dit à Gauvain : « Il est

d'usage lorsqu'on a un hôte de faire préparer son logement le mieux du monde, afin qu'il trouve tout installé à sa convenance. Je n'ai aucun messager qui puisse prendre les devants. Excusez-moi donc si je vous précède ; dans la prochaine vallée, vous apercevrez ma maison. » Gauvain ralentit sa marche. Il rencontre quatre bergers arrêtés près du chemin. Il les salue avec gentillesse et continue sa route : « C'est grand malheur, beau chevalier, noble et adroit, dit l'un d'eux, si vous êtes blessé ou malmené. »

Gauvain revient sur ses pas et demande aux bergers ce que signifient leurs paroles : « Ce chevalier qui vous précède, disent les pastoureaux, nous l'avons vu souvent emmener un compagnon ; mais pas un seul que nous sachions n'est revenu.

— Sais-tu donc s'il leur fait du mal ? demande Gauvain.

— On dit, en tous cas, qu'il les fait mourir chez lui ; c'est du moins ce que tout

le monde raconte. Croyez-nous. Abandonnez le chevalier !

— Adieu, pastoureaux, dit Gauvain, je ne laisserai pas pour une fable de poursuivre ma route. Sinon, l'on me blâmerait fort ! »

Il aperçoit bientôt sur un monticule un beau château nouvellement fortifié. Il entre par la porte et la referme derrière soi. Le chevalier vient à sa rencontre et paraît joyeux de le recevoir. On le désarme, on emmène son cheval ; il est conduit dans une grande salle, près d'un bon feu.

« Beau sire, lui dit son hôte, on apprête le dîner ; reposez-vous en attendant et dites s'il vous manque quoi que ce soit. »

Le seigneur revient ensuite accompagné de sa fille qui est d'une beauté merveilleuse. Gauvain est surpris. Le chevalier présente à son hôte la demoiselle et l'assure qu'elle lui tiendra bonne compagnie. « C'est le plus agréable plaisir que je vous puisse donner. D'ailleurs, vous êtes si valeureux,

ajouta-t-il, que si ma fille vous aime, je m'honorerai de vous la donner pour femme. »

Gauvain remercie le chevalier ; il redoute sa perfidie, mais ne veut lui contredire en rien.

Il parle à la jeune fille d'une manière si courtoise, qu'elle est enchantée. Elle lui avouerait qu'elle l'aime, si elle osait.

Malgré sa prudence, elle dit à Gauvain : « Sire, mon père veut que je ne vous contrarie en rien. Mais si j'obéissais à mon père, il m'arriverait malheur, et vous-même vous perdriez la vie. »

L'hôte revient, et les serviteurs posent sur la table la nappe, les salières, les couteaux, et le pain, et le vin versé dans des coupes d'argent et d'or fin. L'on présente aux convives force viande et force poisson, des oiseaux rôtis et du gibier. Le repas est abondant et délicat. Le chevalier engage Gauvain à boire et à aimer la jeune fille.

Après le dîner, l'hôte déclare qu'il veut

aller voir ses bois et laisse Gauvain en compagnie de sa fille. Il lui recommande de ne point sortir avant son retour et ordonne à ses serviteurs de le surveiller.

Sûr de Gauvain, le chevalier part en quête d'une nouvelle aventure. La demoiselle prend Gauvain par la main et ils s'assoient pour deviser. Elle lui dit de douces et consolantes paroles ; si elle savait le dessein de son père, elle ferait connaître à Gauvain le moyen de s'échapper.

Au bout de quelque temps, le chevalier paraît de nouveau.

Gauvain et la jeune fille, la main dans la main, vont à sa rencontre et le saluent. A l'heure du souper, on apporte du vin et des fruits. « Faites bonne chère, dit le chevalier à son hôte, je n'aime pas qu'on ait de l'ennui chez moi. »

Puis il parle à ses serviteurs : « Je coucherai par terre dans cette salle, et ce chevalier prendra mon lit qu'il partagera avec ma fille. »

Tous deux remercient le seigneur et feignent la joie. Gauvain est dans un grand embarras. Il craint, s'il couche avec la demoiselle, qu'on ne le fasse mourir. Mais s'il contredit à son hôte, il redoute le même sort.

Le père emmène sa fille dans la chambre ornée de riches tentures et éclairée brillamment par douze cierges. Le lit richement paré est digne de servir de couche à un preux chevalier et à une belle dame. L'hôte se retire et recommande à sa fille d'obéir en tout à Gauvain.

« Mais surtout, dit-il à sa fille, n'éteignez pas les cierges ! vous me désobligeriez fort ; je veux que Gauvain puisse contempler votre beauté, quand vous serez entre ses bras. Son bonheur sera plus complet ainsi. »

Alors il quitte la chambre, la demoiselle ferme la porte et va s'étendre toute nue près de Gauvain bien volontiers ; elle passe toute la nuit très doucement entre ses bras. Il lui donne maints baisers, mais la jeune

fille s'aperçoit que son compagnon est trop ardent, et lui dit : « La chose est impossible, de toutes parts je suis surveillée. »

Gauvain regarde et ne voit rien parmi la chambre : « Dites-moi, demande-t-il à la demoiselle, ce qui vous empêche de combler mes vœux ?

— Voyez-vous, suspendue, répond-elle, cette épée au pommeau d'or fin ? Avec cette arme, mon père a déjà tué une foule de chevaliers. Aucun n'est sorti vivant de ce lieu. Mon père fait beau semblant à ceux qu'il amène ici, mais pour la moindre imprudence, il les tue. Cette épée est douée d'un pouvoir merveilleux ; elle me garde toujours et partout ; elle sortirait elle-même du fourreau pour punir l'homme assez hardi pour m'aimer. Vous êtes courtois et sage : ce serait bien grand dommage, et je m'en désolerais toute ma vie, si pour moi vous étiez tué. »

Gauvain ne sait que faire ; jamais pareille

menace n'a pesé sur lui. Sans doute, la jeune fille lui dit ces paroles pour empêcher qu'il ne la possède. D'autre part, ce sera une honte pour lui d'avoir passé la nuit au lit près d'une belle femme, sans lui prouver son amour. Mieux vaut, pense-t-il, mourir avec honneur que vivre un long temps dans la honte. « Belle, dit-il, il n'est plus temps de reculer ! je ne laisserai pas d'être votre ami jusqu'au bout. »

La demoiselle jette un cri : l'épée sort du fourreau et égratigne les flancs de Gauvain, sans lui faire trop de mal. Le héros demeure tout éperdu : « Vous pensiez, dit la belle, que je voulais seulement me défendre de vous ; je suis surprise que vous ne soyez pas mort du premier coup. Restez donc en paix et ne me touchez en aucune manière. »

Gauvain reste morne et pensif. Quand il reviendra dans son pays, on n'ignorera pas qu'il a passé la nuit aux côtés d'une

jeune fille charmante, et que la peur d'une épée le retint de jouir de son amour !

La clarté des cierges rend plus éblouissante la beauté de la demoiselle et aiguillonne les désirs de Gauvain. Elle avait les cheveux blonds, le front uni, les sourcils déliés, les yeux changeants, le visage frais et coloré, la bouche petite et rieuse, le col long et élégant, les mains fines et frêles. Au moment qu'il veut prendre son amie dans ses bras, l'épée sort du fourreau et le blesse cruellement à l'épaule droite. Il sent une vive douleur, s'attriste et se désespère : « Sire, êtes-vous mort ? demande la demoiselle.

— Non, répond Gauvain, mais puisse ce jour vous donner le présent que je vous ai promis. »

Tous deux ils ne peuvent dormir. L'hôte, dès l'aube, appelle rudement sa fille, elle lui ouvre la porte, et il voit Gauvain couché tranquillement près de la demoiselle. Sa

surprise est grande : « Comment se fait-il que vous soyez vivant ?

— Je me porte le mieux du monde, répond Gauvain, je n'ai rien commis qui dût causer ma mort. Si dans votre maison vous me faisiez du mal, vous auriez grand tort.

— Comment, reprend l'hôte, vous vivez encore ? j'en suis chagrin. »

Puis il découvre les draps tachés de sang. « D'où vient ce sang ? demande le chevalier à Gauvain.

— L'épée, dit celui-ci, m'a blessé en deux endroits.

— Vous êtes heureux, dit l'hôte, de n'avoir pas été mortellement frappé par l'épée merveilleuse. Mais apprenez-moi votre nom et votre qualité.

— Je suis Gauvain, neveu du bon roi Artus.

— Vous savez, dit l'hôte, quelle épreuve j'ai imposée aux chevaliers en quête d'aventures : il leur fallait coucher dans ce lit, et

puis mourir, jusqu'au jour où viendrait ici le meilleur des chevaliers. L'épée qui a fait tant de victimes devait ne pas le blesser à mort. Cette épreuve est à votre honneur, et je suis heureux de vous donner ma fille et la propriété de ce château.

— La jeune fille suffit à ma récompense, répond Gauvain tout joyeux, je ne me soucie ni d'or, ni d'argent, ni de palais. »

La nouvelle de l'exploit de Gauvain se répand à travers le pays. Une foule de seigneurs et de nobles dames viennent complimenter le vainqueur. Le père de la demoiselle donne des fêtes magnifiques ; on entend résonner la flûte et le chalumeau, la rote et la harpe. Celui-ci lit des romans, et celui-là récite des fables. Des chevaliers jouent aux jeux d'échecs ou de dés.

Le soir, après les festins, on emmène Gauvain et son amie dans la chambre où la veille ils ont couché. Le père les accompagne et les marie l'un à l'autre. La nuit est

pleine de délices : aucune épée ne trouble les amours de Gauvain.

Après un assez long séjour au château, Gauvain songe à repartir afin de rassurer sur son sort parents et amis. Il prend congé de son hôte et emmène sa compagne. Il la fait monter sur un palefroi richement orné. Mais la jeune femme ne veut point partir sans emmener avec elle ses lévriers blancs qu'elle a élevés.

Ils font route à travers la forêt et rencontrent un chevalier monté sur un cheval bai. Gauvain salue doucement l'inconnu, mais celui-ci saisit par le frein le palefroi de la dame et l'emmène à la hâte. Gauvain est désolé. Il n'a qu'un écu, une lance et une épée, tandis que le chevalier possède une armure solide.

Cependant il s'élance à la poursuite du ravisseur et le rattrape : « Vous avez fait vilenie, lui dit-il, en me prenant mon amie : Désarmez-vous, et nous allons combattre,

ou bien attendez-moi jusqu'à ce que j'aie emprunté une armure.

— Je n'ai pas besoin de lutter pour prendre ce qui m'appartient ; cette femme est à moi, répond le chevalier. D'ailleurs proposez-lui de choisir entre nous deux ; si elle veut aller avec vous, je vous l'abandonne. »

La demoiselle regarde attentivement les deux hommes. Gauvain ne doute pas qu'elle se donne à lui. Mais la femme, qui connaît déjà la vaillance et les qualités de Gauvain, désire éprouver celles du chevalier.

Grands et petits, vous entendez bien les qualités dont je parle !... Elle reste avec le nouveau venu.

Gauvain s'en va plein de mépris et de fureur contre elle. Les lévriers le suivent. La dame demande au chevalier de les réclamer à Gauvain. Elle ne sera point sa mie sans cela. Celui-ci est décidé à ne pas les rendre, et se battra, s'il le faut, pour les garder.

« Je vous ai laissé la femme, dit-il, puisqu'elle veut demeurer avec vous ; d'ailleurs, sachez-le, vous aurez d'elle courte joie : voyez comme elle m'a récompensé ; mais les chiens, plus fidèles en amitié que la femme en amour, se sont attachés à moi, vous ne les aurez pas. »

Les deux chevaliers se battent ; Gauvain tue son rival et abandonne dans la forêt la femme qui maintenant serait heureuse de l'accompagner...

« Seigneur, dit-elle, vous n'allez pas me laisser seule ici : ce serait mal de votre part ! Si j'étais prête à suivre ce chevalier, c'est qu'il était mieux armé que vous... »

Mais Gauvain ne l'écoute pas. Il sait désormais comment l'on peut compter sur la constance féminine.

LE CONTE D'ÉQUITAN

Il y avait une fois un sénéchal qui avait épousé la plus belle femme du royaume. Ils vivaient paisibles et heureux, jusqu'à tant que le roi Equitan vint visiter son vassal : la dame ne fut pas indifférente au prince, qui prit un singulier plaisir à converser avec elle ; mais il était inquiété par de nobles scrupules de conscience, et dissimulait son amour coupable et odieux. Il passait la nuit à se lamenter, à regretter d'avoir fait ce voyage. Ainsi, sa vie était un vrai martyre...

« Par cette dame, disait Équitan, mon cœur a été frappé d'une angoisse telle, que tout mon corps en tremble, mais je ne puis aimer, hélas, sans méfaire, la femme du

sénéchal... » Et le roi pensait néanmoins que ce serait une chose monstrueuse si une pareille beauté n'avait point de fin ami...

Dès l'aube, pour se distraire et tromper son mal, le roi s'en veut aller chasser, mais il revient bientôt au logis du sénéchal ; il est plus triste qu'à l'ordinaire, il souffre, et son malaise l'oblige à s'aliter. « De quel mal souffre donc mon roi ? se demande avec inquiétude le sénéchal, de quel mal souffre-t-il, qui le rende si dolent ?... »

La dame vient visiter le roi, qui lui avoue enfin sa passion ; elle répond sans faiblir qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre, et que trop de distance les sépare. L'amour ainsi ne serait pas un noble sentiment : « Mieux vaut en amour un homme pauvre mais loyal, dit la dame avec fermeté, qu'un roi qui serait vite infidèle à sa mie.

— Ma dame, observe le roi, vous faites là un raisonnement de bourgeois, car pour eux la richesse est supérieure à tout, et est

le suprême élément... Une dame courtoise, n'aurait-elle pas son manteau, mériterait d'inspirer de l'amour à un prince, tout autant que la plus fortunée des demoiselles. Du reste, il me plaît que vous ne me considériez point comme votre roi ; j'abdique devant vous mon rang souverain. De grâce, ne voyez plus en moi que votre ami... Je suis un homme, qui vous aime ; je suis donc votre vassal ! Soyez la maîtresse et je serai le serviteur, soyez orgueilleuse et je serai suppliant... Ainsi les rôles seront invertis et votre domination me sera douce. »

Et les paroles du roi furent si persuasives, sa voix était si émue, qu'Équitan réussit à convertir la dame, et à lui inspirer de l'amour.

Le mystère plana par bonheur sur les deux amants... Le roi s'abîmait dans la volupté, et ne songeait pas qu'il pût jamais s'attacher à une autre femme. Mais les courtisans avaient grand désir que leur prince

se mariât, et comme ils entendaient le refus obstiné d'Equitan, ils ne tardèrent pas à s'en étonner, et à murmurer contre lui de désobligeantes paroles...

Quand la femme du sénéchal apprit que l'on se permettait de médire de son ami, elle en conçut un vif chagrin. « Seigneur, dit-elle au roi, je pleure à cause de notre bel amour, qui me broie et m'oppresse désormais. Epousez donc la fille d'un roi, et séparons-nous, puisqu'aussi bien c'est le souhait de tous !

— Belle amie, n'ayez aucune crainte. Je n'aurai jamais d'autre femme que vous, répond le roi, et si vous êtes veuve un jour, je n'hésiterai pas à vous épouser, ô ma reine !... »

Dès qu'elle eut entendu cette remarque, la dame imprudente, amoureuse, assura au prince qu'elle saurait hâter la mort de son mari : le roi chasserait dans le domaine du sénéchal; afin que son mari et son roi pussent se délasser après leur course, elle

apprêterait deux bains; celui du sénéchal serait si bouillant que le malheureux en mourrait sans tarder; il serait simple de faire constater le décès, sur-le-champ, par toute la maison du sénéchal.

Le drame ne devait pas se terminer comme l'avait prédit la coupable. Elle prépara en effet les deux bains, dont l'un était bouillant. Mais ce bain qui était réservé au sénéchal servit à punir la trahison du roi et de la femme, car tandis que le roi, surpris par la venue soudaine de l'époux, tâchait à s'enfuir, il sauta par mégarde à pieds joints dans la cuve bouillante : il était sans vêtements, et sa chair fut aussitôt brûlée vive...

Mais le sénéchal, qui avait compris la perfidie de sa femme, ne se contenta point de la mort du roi : il la prit brusquement, et la jeta dans la cuve, la tête la première... Et ainsi tous deux moururent dans le bain bouillant préparé pour le sénéchal, le roi d'abord, et la dame après lui...



LE DIT DES DEUX AMANTS

Les trouvères de France et les harpeurs de Bretagne chantaient à l'envi la beauté d'une jeune princesse : c'était la reine de tous les tournois, et plus d'un noble seigneur aurait donné ses terres pour mériter son amour. Le père était résolu à donner sa fille au chevalier qui se montrerait digne d'elle. Il fallait pour cela porter la princesse sur une haute montagne, par un sentier roide et pierreux : c'était la condition imposée aux jeunes hommes par le prince. De nobles et robustes chevaliers avaient prétendu tenir l'impossible gageure ; tous étaient morts à la tâche, et la belle princesse contemplait avec indifférence les victimes de son amour. Aucun des prétendants

n'avait su l'émouvoir et le père même commençait à prendre en pitié tant de jouvenceaux sacrifiés vainement : il songeait avec une inquiète sollicitude à ceux qui mourraient encore dans l'ascension fatale...

Mais le fils d'un comte de Bretagne amoureux de la jeune fille, souhaita de l'épouser. La jeune fille, lorsqu'elle le vit, sentit pour la première fois son cœur s'attendrir... Elle représenta à l'amoureux que d'autres avant lui avaient payé de leur vie leur courage inutile, et la pensée qu'il allait comme eux mourir donnait le frisson à cette femme jusqu'alors impassible.

Cependant elle refuse de fuir avec son ami, et se désole, car elle aime l'audacieux et le voudrait sauver. Elle est agitée de soucis divers, puisque pour épouser le chevalier elle n'ignore pas que celui-ci doit obéir à l'ordre du prince, mais l'expérience tant de fois renouvelée lui laisse bien peu d'espoir... Que le jeune homme s'en aille à

Salerne : une tante de la jeune fille habite cette ville, et connaît de merveilleux sortilèges : elle sait l'art de fabriquer un breuvage qui donne aux hommes, si l'on s'en sert à propos, une vigueur surnaturelle et invincible. La jeune fille prendra donc un flacon de la précieuse liqueur, et pendant la route elle fera boire à son amant quelques gouttes du philtre.

Le jeune homme obéit à sa douce amie. Il revient avec la fiole bienfaisante. Afin d'être plus légère, la demoiselle jeûne la veille de l'ascension : elle ne porte d'autre vêtement que sa chemisette.

Le chevalier prend la jeune fille dans ses bras et l'emporte avec une si surprenante audace, que tous les spectateurs applaudissent et souhaitent victoire à l'amoureux.

Quand il eut fait la moitié du chemin, la princesse tendit au jeune homme la fiole qui doit le réconforter : « Je ne sens pas la

moindre fatigue, dit-il ; le plaisir de vous porter me soutiendra jusqu'au bout. Si nous nous arrêtions, je serais troublé et étourdi par les bruits de la foule qui nous regarde. »

Le sommet longtemps inaccessible approche enfin : « Par pitié, mon ami, s'écrie souvent la jeune fille, respirez un instant et buvez !

— Tout à l'heure, réplique le comte. »

Et tandis que dans un suprême effort il atteint le but, le jeune homme chancelle, tombe et expire dans les bras de sa bien-aimée. Vainement celle-ci essaye par ses baisers de ranimer une vie qui lui est si chère... N'y pouvant réussir, elle se pâme, s'étend à côté de lui, baise ses yeux et ses lèvres, et meurt elle-même, la sage et belle demoiselle, près du sublime imprudent qui est mort pour elle.

Et le père, se reprochant à bon droit la fin tragique de sa fille, s'abîma dans la douleur. Ne voulant pas séparer deux êtres

que l'amour et la mort avaient enlacés, il fit construire un seul cercueil de marbre qui réunit à jamais les deux amants.

Leurs corps restèrent trois jours sur la montagne, et puis là-haut on les enterra.

LE LAI DE L'OISELET

Un riche vilain possédait un château merveilleux, qui faisait songer au paradis terrestre. Il l'avait acheté à prix d'or à un seigneur ruiné. Une rivière limpide serpentait autour de ce domaine qu'un verger plein de fleurs ombrageait. Les arbres étaient si touffus que le soleil d'été ne les pénétrait point. Les oiseaux gazouillaient de si beaux chants que ni les harpes ni les vielles ne les eussent égalés. Un oiselet surtout avait une voix si merveilleuse qu'il guérissait toutes les douleurs, rendait la jeunesse aux vieillards, et inspirait de l'amour. Chaque jour, le vilain allait s'asseoir sous un pin, auprès d'une fontaine, pour écouter les concerts d'oiseaux.

L'oiselet fit une fois entendre le lai que voici :

« Chevaliers, clercs et laïcs, et vous, jeunes filles gracieuses et belles, vous tous qui aimez et souffrez par amour, servez Dieu et allez volontiers à l'église. Dieu hait orgueil et fausseté. Il aime Loyauté, Courtoisie et Largesse, sur toutes choses. Les avares sont des envieux, les félons sont des punais. »

Quand il aperçoit le vilain, l'oiselet s'écrie : « Donjons, manoirs et tours, écroulez-vous, que les fleurs se fanent et les herbes se flétrissent !... Jadis je chantais pour de gentilles dames et de joyeux chevaliers, que ravissait le paysage animé par ma voix !... En quittant ce verger, ils devenaient tous plus fins amants. Par leurs dons et leur maintien, ils soutenaient la chevalerie. Aujourd'hui, hélas, je suis le sujet de ce vilain cupide dont la plus grande joie est d'amasser des trésors. Ceux-là

venaient m'entendre pour se déduire et mieux aimer ; celui-ci, lorsqu'il s'éloigne de moi, ce n'est que pour manger et boire plus gloutonnement. Voilà le seul service que je lui rends. »

Ces plaintes formulées, l'oiseau s'envole : « Si je pouvais le prendre, pense le vilain courroucé, je le vendrais cher, sinon je châtierais son audace, en l'enfermant dans une cage. »

Le bel oiselet tombe dans le piège, et le vilain méchant s'empare de lui. « Tu auras de moi pauvre rançon, dit l'oiseau qui espère ainsi fléchir son bourreau.

— Je ne demande pas d'autre rançon que tes romances chantées pour moi seul : tu me les réserveras désormais, tandis que jusqu'alors tu gazouillais à ta guise, au gré de ton caprice.

— Ma nouvelle demeure ne suffit plus à m'inspirer, répond l'oiselet. J'avais autrefois pour m'ébattre, la rivière, le bain, les

prairies, les ombrages... et je suis en prison. Je vivais libre autrefois, et l'on va me donner une nourriture comme à un captif... En prison, je ne chanterai pas !

— Je te mangerai donc, dit le vilain avec férocité.

— Quelle maigre chère pour ton appétit ! Vois ma taille et ma minceur... Laisse-moi m'envoler, car si tu me tues, tu seras un grand criminel. Crois-moi, et je t'enseignerai trois leçons précieuses !

— Tu le promets? demande avec méfiance le vilain.

— Je le promets ! répond l'oiselet qui sort de la cage, les ailes froissées, tout meurtri par les barreaux...

— Je te conseille d'abord de ne pas croire tout ce qu'on te pourra dire.

— Je le savais déjà, grommelle le vilain, je ne t'ai point donné la liberté pour obtenir un conseil si banal.

— De plus, si tu m'en crois, ne regrette

pas un bien qui ne t'appartint jamais. » Le vilain s'irrite, et se déclare trahi. « Tu me tiens pour un sot et tu me moques. — Enfin, continue l'oiseau, si l'on savait ce que tu vas entendre, l'on ne serait jamais pauvre. » Le vilain presse l'oiselet de parler. « Je te conseille, méchant vilain, de ne laisser pas échapper ce que tu as dans la main.

— Est-ce donc tout ce que tu avais à me dire ? s'écrie le vilain ; ce sont là des enfantillages.

— Dans ce cas, répond l'oiseau, tu n'avais qu'à me garder, car tu ignores ce que tu as perdu en ne me tuant pas : il y a dans mon corps une pierre précieuse pesant trois onces ; elle a un pouvoir magique... »

Alors le cupide vilain s'arrache les cheveux et égratigne son visage ; il met en pièces ses vêtements, cependant que l'oiselet l'examine, le nargue et lui confesse enfin que la pierre dont il parlait n'est pas enfouie en lui !...

Après avoir redit les trois conseils, l'oiseau s'envola et ne visita plus le verger... A partir de ce jour, les feuilles tombèrent du pin, le verger se flétrit, la fontaine commença de tarir, et le vilain ne goûta plus aucune joie... Il apprit à ses dépens qu'à tout convoiter, l'on perd tout !...

LA CHATELAINE DE SAINT-GILLES

Comme le châtelain de Saint-Gilles était pauvre, il voulut marier sa fille qui était d'une beauté égale à sa noblesse, à un riche vilain ; mais la demoiselle n'était point de l'avis de son père :

« Otez-moi ce vilain-là, disait-elle, si je le vois encore, j'en mourrai ! J'ai pour ami le fils d'un comte, c'est un homme digne de moi : une châtelaine ne doit pas appartenir à un vilain.

— Vous lui appartiendrez cependant, dit le père, car il a force monnaie ; il vous donnera une ceinture d'or et des robes de soie.

— Qu'il garde ses trésors, j'aime mieux un chapelet de fleurs qu'un mauvais mari. L'ava-

rice sèche le cœur du vilain ; et tous les biens de ce monde ne valent pas le plaisir d'aimer.

— Je vous adresse un blâme, ma fille ; sachez d'ailleurs que lorsque l'enfant agit contre la volonté paternelle, il arrive maintes fois qu'il s'en repente, riposte le châtelain.

— J'obéirai donc, répond la belle, mais je souffrirai dans mon cœur. J'aime mieux mourir dans l'état où je suis que d'avoir un mauvais mari. »

... Voilà que le vilain paraît. Il s'écrie : « La richesse procure au vilain la fille du châtelain ; le châtelain est pauvre, et je suis riche. Je prendrai l'oiselet au vol... Quand je contemple sa beauté, je pense avoir le paradis. Son père me l'a donnée, et je l'aime ! Ses yeux brûlent mon cœur, et mon cœur ne peut s'éloigner d'elle. Dieu ! comme elle est douce la pensée qui vient de ma dame... Je prendrai l'oiselet au vol. »

Et le vilain demande au gentil prêtre

Nicolas de l'unir au plus vite à la belle. « Je veux bien, dit le prêtre, mais où donc est l'épousée ?

— La voici, répond le vilain, demandez-lui si mon amour lui agrée.

— Vous plaît-il, ma demoiselle, d'épouser ce riche vilain ?

— C'est la volonté de mon père, je n'ose m'en dédire, réplique d'un air dolent la jeune fille, et elle ajoute en soupirant : aurai-je donc, hélas, un mari malgré moi ? malgré moi je l'aurai, mais il n'aura point ma foi, monsieur le prêtre, sachez-le bien ! »

Le prêtre ne se laisse pas émouvoir par les plaintes de la jeune fille :

« Qu'il vous plaise ou non, qu'importe ! Je vous unis tous deux.

— Hélas, dit la belle, jamais je ne serai joyeuse. Mon ami m'a perdue ! Que ne vient-il me sauver, avant que le vilain m'emmène ?... »

Et voici venir, comme par enchantement,

l'ami qui a entendu l'appel de sa dame ; il descend de son palefroi et court vers elle.

« Pour que le vilain en crève d'envie, s'écrie-t-elle aussitôt, je vous chanterai de cœur joyeux : Embrassez-moi doucement, car l'amour me remplit d'allégresse. Comme la gelée sèche la fleur, le vilain a séché mon âme. Mais je suis désormais radieuse comme la nature au printemps, quand je vous sens près de moi et vous embrasse. Mon cœur est si ravi d'aise qu'il est prêt à s'envoler. Vole, mon cœur, joyeusement !... Ami, prenez-moi sans tarder, avec vous. Quand nous aurons franchi ce vallon, nous serons presque en votre pays. »

Le chevalier lestement la fait monter en selle avec lui et chante : « Il ne convient pas d'aller au bois sans sa compagne... »

... Mais le vilain aperçoit le chevalier tenant près de lui la jeune fille. Il redit sa plainte et adresse au jeune homme cette prière :

« Pour Dieu, prenez-moi tout ce que je possède, mais rendez-moi ma mie ! je l'ai payée cher avant de l'épouser !...

— La jalousie vous fait plus de mal que votre perte, méchant vilain, réplique la jeune fille... D'ailleurs, vous étiez enragé, je pense, quand vous donnâtes de l'argent à mon père, pour m'acheter comme une bête... Je voudrais, oui, je voudrais qu'un chancre vous mangeât les deux yeux et vous dévorât le cœur ! Votre jalousie vous torture plus qu'une rage de dents... »

Et le jeune comte, ravi par ces paroles, dit à la demoiselle :

« Dansez, belle, je vous prie, et je vous ferai un virelai ! »

A ces mots, le vilain se met à crier, mais rien n'y vaut... La jeune fille est perdue pour lui. Les amis du chevalier viennent à sa rencontre et tous chantent gaiement : « Frappez du pied et dansez avec joie, vous qui aimez de loyal amour ! »

... Et le vilain s'enfuit alors tout éperdu; la mine basse, il va trouver le châtelain, et puis, affolé, il se réfugie auprès de ses parents, qui lui disent sévèrement :

« Vilain, il n'est pas question de pleurer ; puisque vous n'avez plus d'argent, mettez-vous au travail !

— Je m'y mettrai, dit-il, sans plus attarder, afin d'amasser une nouvelle fortune. J'ai eu tort, oui, je l'avoue, de prétendre à si haut parage... mais ne m'en blâmez pas, car si j'ai fait une folie, je serai le premier à en souffrir. Je puis bien redire ce que je chantais en m'accompagnant de la viole : « J'ai trouvé le nid de pie... », mais je dois ajouter, hélas, que les petits n'y sont plus, ils se sont tous envolés... Je n'ai pas pris l'oiselet au vol !... »

... Et cependant que le vilain gémit et se désole, la jeune fille chante auprès de son ami :

« Je m'en vais joyeusement ; car joyeu-

sement l'amour m'emmène, qui m'a sauvée du vilain.

Et le chevalier, auprès de sa fiancée si courtoise et si jolie, chante à son tour :

« J'ai bien placé mon cœur. Mon amie est agréable et belle comme je le souhaitais!... »

FRÈRE DENISE

Denise, fille unique d'un chevalier et d'une vertueuse dame, avait promis à Dieu de rester vierge et de se consacrer à lui.

Les Cordeliers fréquentaient volontiers chez les parents de la jeune fille, et recevaient d'eux d'abondantes aumônes. Le plus assidu visiteur était Frère Symon, gardien du monastère. Comme il était pieux et comme il célébrait avec éloquence les charmes de la vie monastique!

Les leçons du moine fortifiaient dans l'âme de Denise le goût des choses religieuses; elle rêvait du bonheur silencieux dans le cloître et se sentait prête à devenir nonne, si Dieu l'appelait.

Un jour qu'elle conversait avec le Corde-

lier, elle lui demanda si elle pourrait entrer dans l'ordre de Saint-François.

« Rien n'est plus facile, répondit Frère Symon. Coupez vos tresses blondes, présentez-vous à notre couvent en habits d'homme; vous serez accueillie parmi nos frères et sauverez votre âme. »

La jeune fille veut se soustraire à l'orgueil du monde; le frère, au contraire, est embrasé du feu de la luxure. Il songe à un bain où il se plongerait en compagnie de la demoiselle. « A quoi pensez-vous, Frère Symon? », demande-t-elle. Et il répond : « Je pense à un beau sermon. Jamais je n'en conçus de meilleur. — Pensez-y donc, » conclut-elle, confiante.

Denise sacrifie avec joie sa belle chevelure, se déguise, abandonne ses parents désolés, et part sans verser une larme. Elle va frapper à la porte du monastère où Frère Symon a tout préparé pour recevoir la novice.

Nul ne songe à la reconnaître sous son travestissement. On lui fait une large tonsure, on l'affuble d'un froc et l'on ceint sa taille d'une corde à nœuds.

Sous ce vêtement grossier, Denise ne laissait pas d'être gentille et élégante. Sa voix flûtée se mêlait à la voix grave des religieux : c'était plaisir de l'entendre chanter Matines. Tous les frères l'aimaient pour la grâce de son visage et la douceur de son caractère.

Mais Frère Symon, qui avait conçu pour la jeune fille une passion coupable, ne sortit plus désormais sans la prendre pour compagne et ne tarda pas à lui faire partager les sentiments qu'il avait pour elle. Personne dans le monastère ne soupçonnait la vertu de Frère Symon. Au reste, sa dignité de gardien lui permettait d'agir sans contrôle. Il aurait pu vivre longtemps dans le péché, si Dieu n'avait pris soin de punir le misérable.

Les deux frères se rendirent un jour chez d'honnêtes bourgeois où ils étaient sûrs de trouver bonne table et vin généreux. Pendant le repas qu'assaisonnaient les pieux propos de Frère Symon, l'hôtesse, avec attention, examina Frère Denise : elle eut bientôt la certitude que le jeune Cordelier était une femme. Pour faire la preuve de la supercherie et déjouer la méfiance de Frère Symon, il fallait s'y prendre avec adresse.

A la fin du dîner, la dame dit au Cordelier : « Frère Symon, je vous propose de faire une promenade dans le jardin avec mon mari ; je vais retenir près de moi Frère Denise, que j'ai choisi pour mon confesseur. » Ces paroles mirent Frère Symon dans le plus cruel embarras : « Madame, dit-il avec gêne, vous demandez une chose impossible. Frère Denise est trop jeune pour entendre une confession ; notre règle le lui interdit.

— Que m'importe, répond la bourgeoise,

c'est à Frère Denise que j'ai décidé de faire l'aveu de mes péchés ; je désire qu'il reste avec moi. »

Vaincu par la résistance de la dame, le Cordelier suivit à regret son hôte au jardin. Aussitôt la bourgeoise regarde Frère Denise d'un air sévère et lui dit : « Quelle folie est la vôtre, ma chère enfant, d'accompagner ce méchant moine, au lieu de vivre en honnête fille dans la maison de vos parents ! Quittez-moi ce froc et ce cordon qui devrait servir à pendre tous les Cordeliers. »

Le faux moine rougit, essaya de protester, puis se mit à pleurer. Denise avoua sa faute et promit à la dame de quitter le couvent. Lorsque Frère Symon fut rentré, la dame l'interpella d'une voix indignée : « Papelard, hypocrite, vous prêchez la vertu à tout venant, vous défendez aux jeunes gens les danses, les caroles, les violes, les tambours et les citoles, et les jeux des ménestrels, et vous n'hésitez pas à débau-

cher une jeune fille. Saint François menait-il la vie que vous menez? Vous mériteriez la mort la plus honteuse. »

Le Cordelier se met à genoux, les bras en croix, suppliant son hôtesse de l'épargner. Le mari, homme paisible et volontiers indulgent, intercède en faveur de Frère Symon : « Je consens, dit la dame, à vous laisser la vie sauve, et même à ne pas révéler votre infamie, mais à une condition : J'exige que vous m'apportiez dans le plus bref délai cent livres qui serviront de dot à la demoiselle que vous avez séduite. »

Le moine accepta, heureux d'en être quitte à si peu de frais. Au bout de deux jours il remettait à la dame la somme convenue.

Cependant, la bourgeoise débarrassa Denise du froc et de la corde, et lui donna une robe neuve. Elle lui promit que personne au monde ne saurait son aventure et qu'il lui serait loisible de choisir un époux dans la contrée. Par ses soins et ses paroles

aimables, elle réussit à consoler la jeune fille.

Puis elle fit venir en secret la mère de Denise, dont la joie fut grande de retrouver son enfant. La bourgeoise fit accroire à la mère que Denise était entrée chez les Filles Dieu : elle l'avait non sans peine enlevée à une femme qui l'y avait conduite... Chacun se réjouit de l'heureuse issue d'une affaire qui aurait pu tourner fort mal. Grâce aux cent livres du Cordelier, Denise épousa un chevalier qui autrefois l'avait demandée en mariage.

Frère Denise devint Madame Denise et vécut en cet état de manière plus honorable que dans le costume de Frère Mineur.

LA PIE ET LE MARI TROMPÉ

Un chevalier marié à une noble demoiselle avait une réputation méritée de prouesse et de courtoisie. Ces qualités, qui lui valurent l'estime de tout le monde, ne suffirent pas à rendre sa femme fidèle. Elle ne l'aimait point, parce qu'il dormait trop volontiers lorsqu'elle attendait ses caresses... Elle s'acoquina avec un chevalier couard et méchant, qui était bien loin de valoir son mari.

Celui-ci n'avait qu'une salle pour tout logement. Dans cette salle, il y avait en cage une pie qui parlait aussi bien qu'une femme. La cage était en fer, mais si bien construite que l'oiseau ne pouvait se heurter ni se faire du mal. Le chevalier avait pour

la pie les soins les plus tendres, et non sans raison, car la bête lui faisait connaître fidèlement tous les faits et gestes de sa femme.

La dame ne quittait pas la maison sans la compagnie de deux ou trois valets ; il lui était donc impossible de voir son ami autant qu'elle l'eût souhaité. Il advint un jour que le seigneur fit un voyage, emmenant avec soi tous ses domestiques. Son épouse demeura seule au logis avec l'oiseau bavard et des serviteurs qui avaient toute sa confiance.

La dame dit à l'un d'eux : « Tu sais l'existence que je mène avec mon mari, grâce à notre méchante pie ; je ne puis à cause d'elle et de ses propos aller chez mon ami, et ce m'est une grande peine. Tu vas exécuter ma volonté : Après avoir détruit au-dessus de la cage le toit de la maison, tu perceras le plafond de telle manière qu'il sera criblé de trous. La nuit venue, tu prendras de l'eau et du gravier et jetteras ce mélange dans la cage, jusqu'à

ce que la pie mouillée et blessée finisse par mourir. En même temps, tu rouleras un maillet le long de la couverture du toit, en imitant le bruit du tonnerre ; de l'autre main, tu tiendras une poignée de chandelles dont la lumière à travers les fentes laissera croire à des éclairs. »

Tel fut le moyen imaginé par la dame pour abréger les jours de la pie. Le serviteur accepta la besogne qui lui était confiée et obéit de point en point. La dame avait prié son ami de venir chez elle ; ils firent bonne chère et se couchèrent ensuite dans un lit installé près de la cage. Afin que la pie fût témoin de leurs ébats, la méchante épouse avait allumé une lampe.

L'oiseau n'assista pas indifférent au spectacle, et se mit à sermonner sa maîtresse : « Ha, ma dame, vous travaillez comme une folle. Ne vois-je pas ce drap remuer à chaque instant. Par ma foi, je dirai la chose à mon maître. »

Cependant, le valet monté sur la couverture du toit inondait la pauvre bête et jetait dans sa cage du gravier qui la meurtrissait ; la pie, trompée par le bruit et la lumière, croyait de bonne foi que cette avalanche était due à un orage.

Ce manège dura toute la nuit ; quand le jour parut, le valet recouvrit le toit endommagé, et l'ami de la dame partit. La pie alors s'écria : « Ah ! sire Girard, vous avez machiné une méchante ruse contre mon maître ; que ne l'attendez-vous au lieu de vous en aller si tôt ? »

Le chevalier ne tarda guère à rentrer chez lui. La dame, experte en matière de tromperies, sauta au cou de son mari et l'assura qu'en son absence elle n'avait pu dormir de la nuit.

Le seigneur, surpris que la pie ne lui parlât point, suivant son habitude, s'approcha d'elle et lui dit : « Que faites-vous, ma douce amie, vous aviez coutume de

babiller et de vous réjouir à mon arrivée ?

— Hélas, dit la pie, j'ai bien raison d'être silencieuse et morfondue. J'ai tant souffert de la tempête, de la pluie, de la grêle, des éclairs, du tonnerre, que j'ai cru mourir la nuit passée ; il me semblait que la maison elle-même allait s'effondrer... Cependant, ma dame n'a point laissé de coucher avec Girard, le fils de Thierry. »

La dame, qui écoutait ces paroles, dit à son époux en riant : « C'est le diable qui parle par la bouche de cette bête. La devez-vous croire ? Vous savez qu'il n'a pas fait de nuit plus belle ni plus sereine que la nuit dernière. »

En vérité, la lune avait brillé de tout son éclat. Persuadé que la pie ne lui rapporte que bourdes et mensonges, et trouble ainsi la paix du ménage, le chevalier ouvre la cage et assomme la bête. Puis, saisi de regret, il s'asseoit sur un banc. Il aperçoit que la couverture du toit a été rompue au-

dessus de la cage et nouvellement refaite. Il se fait apporter une échelle, pressent qu'on l'a induit en erreur, trouve le maillet, aperçoit les trous et la cire qui a dégoutté des chandelles. Enfin, il constate que la cage est toute mouillée à l'intérieur.

Certain de la fourberie de son épouse, le mari, furieux, tire son épée et tue la traîtresse rusée.

LA CHATELAINE CRUELLE

Au temps où les chevaliers étaient preux, où les amants ne trahissaient pas leur foi, un jeune seigneur vivait en Limousin. Il n'était pas très riche, mais on admirait sa bravoure et chacun s'empressait de l'inviter chez soi. Non loin du bon chevalier habitait une dame gracieuse et belle, femme d'un riche et puissant seigneur. La châtelaine connut le vaillant jouvenceau et, sans considérer son rang ni sa fortune, l'aima de toute son âme dès le jour qu'elle le vit.

Pour répondre comme il convenait à un si bel amour, le chevalier se montra plus courtois et plus vaillant que par le passé. Ce sont de tels amis que doivent désirer les nobles dames, parce qu'ils leur font honneur.

L'amoureux ne cessait de parcourir le pays, de provoquer les adversaires les plus redoutés ; il attaquait même des châteaux imprenables. Un jour de Pâques, il alla visiter son amie. L'accueil fut tendre et charmant ; le chevalier osa dire à la châtelaine combien il avait souffert pour elle et lui demander sa récompense.

Alors la dame, loin de réconforter son ami, lui répondit cruellement : « J'ai bien mal disposé de mon cœur. Après la honte que vous venez de me faire, ne songez pas à me posséder jamais. Mon amour ne vous suffisait-il pas ? N'était-ce pas assez pour vous d'être mon chevalier ? Je le regrette maintenant, car j'ai laissé pour vous des hommes riches. Vous êtes pour moi désormais un inconnu ; puisque vous voulez faire de moi votre maîtresse, allez ailleurs chercher aventure ; je vous souhaite de trouver une dame qui vous permette de faire l'amour avec elle. »

Ce disant la châtelaine se leva, et son ami demeura pensif, irrité, abattu. Telle était donc sa récompense d'avoir fait des prouesses pour sa dame pendant sept ans.

Dans la salle où le jeune homme exhalait sa douleur, se trouvait une jeune demoiselle, courtoise et jolie, nièce du châtelain. Elle avait assisté à la scène entre les amoureux et compris que le chevalier était congédié. Elle se dirigea vers lui ; le jeune homme lui fit l'accueil dû à une demoiselle de haute naissance et de grande beauté. La jeune fille interrogea doucement le chevalier, afin de connaître l'entretien qu'il venait d'avoir.

« Mon amie, lui répond le jeune homme, je ne vous dissimulerai point ma pensée ; vous me paraissez bonne et sans méchanceté. Je vous dirai comment j'ai aimé votre maîtresse ; je n'ignorais pas la supériorité de sa naissance et ne prétendais pas l'égaler. L'amour, qui ne raisonne point, me rendit

esclave de sa beauté et j'osai lui dire ma passion. Je me donnai tout entier à son service ; nuit et jour je tâchai à me distinguer et à mériter sa tendresse. L'amour m'a donc trompé, et j'ai soupiré en vain pendant sept ans. Au moment où je pensais recevoir le prix de ma fidélité, j'ai été éconduit comme vous savez. »

La demoiselle réconforte l'amoureux par de douces paroles.

« Bel ami, ne soyez pas si prompt à vous désespérer. Celui qui connaît l'amour ne doit pas se décourager pour un méchant propos. Souvent une dame courtoise cache ses vrais sentiments pour mettre son ami à l'épreuve. Voulez-vous suivre mon conseil ?

— Volontiers, ma demoiselle, répond le chevalier.

— Donnez-moi votre confiance et promettez de m'obéir. Demeurez ici jusqu'à demain matin, ne partez point avant le lever du soleil. Les vrais amants doivent

apprendre à souffrir pour leur dame. L'endurance est le gage du succès. Après une si longue attente, vous seriez fou de tout perdre en un jour. »

Le chevalier se conforme à l'avis de la demoiselle. Celle-ci, fidèle à sa promesse, s'en va plaider auprès de sa dame la cause de l'amoureux. La châtelaine, irritée, frappe la jeune fille au visage. « Va-t'en, maudite sotte, oses-tu me tenir un pareil langage? »

La malheureuse se retire désolée. Le jour venu, le chevalier, espérant recevoir de son amie un meilleur accueil, va s'asseoir près d'elle et lui renouvelle sa prière. Mais la dame, pour toute réponse, lui dit : « Courtoisie est simplement tact et mesure; vous ignorez le premier mot de l'amour ; je serai plus courtoise que vous; je ne ferai point paraître mon ressentiment. Je ne vous demande qu'une chose : ne vous présentez plus devant moi. »

LE CONSEIL DU PAPEGAI[1]

Un papegai s'étant présenté à une dame dans un verger, lui dit : « Dame, Antiphanor le fils du roi, le meilleur chevalier qui fut jamais, a décidé en votre honneur un tournoi ; il vous adresse mille saluts et implore par ma voix votre pitié, car sans vous il ne peut guérir du mal d'amour dont il languit ; la mort causée par vous lui semble plus douce que la vie joyeuse avec une autre femme. »

La dame est dédaigneuse : « Vous ne me persuaderez point, mais, puisque vous êtes auprès de moi, parlez sans crainte, et dites tout ce qu'il vous plaira. Nul ne vous fera prisonnier. Il me fâche pour

[1] Perroquet.

l'amour de vous, qui êtes si vaillant et si preux, que vous osiez me donner tel conseil.

— Ma dame, je suis surpris que vous n'aimiez le prince de bon cœur.

— Papegai, sachez-le bien, j'aime l'homme le plus parfait du monde.

— Et qui donc, ma dame ?

— Mon mari.

— Laissons de côté votre mari : qu'il garde tout son pouvoir et ses privilèges conjugaux ; vous pouvez à présent l'aimer, mais vous devez garder une part d'amour à celui qui se meurt pour vous.

— Papegai, vous êtes trop beau parleur ; vous êtes plus habile qu'un chevalier ; mais je ne veux pas laisser de vous demander pourquoi je dois trahir celui à qui j'ai promis ma foi.

— L'amour, dit le papegai, ne respecte pas le serment, la volonté est l'esclave du désir.

— Vous dites bien, c'est donc moi qui

ai raison, puisqu'aimant mon mari pardessus tout, je ne veux pas d'autre amant que lui.

— Écoutez, dit le papegai, il est vrai que vous devez aimer d'abord votre mari ; mais ensuite, prenez en pitié votre dolent ami. Ne vous souvient-il pas de Blanchefleur qui aima Floire, de la blonde Iseut qui aima Tristan, et de Tisbé qui s'en fut parler avec Pyrame par un pertuis ? Au reste, quel profit aurez-vous si Antiphanor languit et meurt pour votre amour ? Le dieu d'Amour et de Sagesse vous désapprouvera.

— Papegai, répond la dame, point n'est besoin d'invoquer en faveur d'Antiphanor le dieu d'Amour. Allez, je vous donne congé et vous prie de lui dire que bientôt, à cause de vos prières, je consentirai à l'aimer et ne le quitterai plus. Portez-lui cet anneau, il n'en est pas de plus beau, je crois ; portez-lui ce collier en or ouvré ; qu'il les prenne en amitié pour moi... Ne

tardez pas à revenir, vous me trouverez dans ce verger.

— Dame, dit le papegai, j'accepte votre présent que je donnerai au prince puisque vous êtes si bonne ; de votre part, je le saluerai. »

Le papegai retourne vers son seigneur : « Seigneur, lui dit-il, nul oiseau ne parla jamais aussi bien que j'ai fait pour votre amour... J'ai rencontré votre dame parmi le verger ; elle m'a chargé de vous remettre cet anneau et ce collier. Pourquoi n'irions-nous pas tous deux dans le verger ? Je mettrais le feu à la tour et au château, afin que ce pendant vous puissiez courtiser votre dame, la tenir entre vos bras et la baiser. »

Le papegai précède le prince ; il va jusqu'au verger à tire d'ailes, trouve la dame sous un pin et la salue en son latin :

« Dame, que Dieu vous donne ce que vous désirez, qu'il vous garde de mal et de

souci, pourvu que vous aimiez votre chevalier loyalement, comme il vous aime.

— Papegai, répond la dame, si le monde entier m'appartenait, je le donnerais de bon cœur pour l'amitié d'Antiphanor ; mais ce verger est trop clos, et les gardes veillent jusqu'au matin. »

Le papegai conseille à la dame ce stratagème : « Je retournerai vers mon seigneur que j'ai laissé transi d'amour ; la nuit, je l'amènerai au pied de la muraille ; j'apporterai du feu grégeois avec lequel je mettrai le feu au clocher, à la tour et au château... Quand l'incendie éclatera, tout le monde accourra... Alors, sans tarder, faites entrer mon maître... Si le conseil vous semble bon, quelque douleur qu'en ait le jaloux, vous pourrez avoir du plaisir avec mon seigneur et reposer auprès de lui.

— Cela me plaît, dit la dame, allez donc quérir votre maître. »

Le papegai s'empresse et dit au sei-

gneur : « Vous verrez cette nuit la chose que vous aimez le plus : votre Dame vous prie d'aller tout droit vers elle. »

Tous deux ils vont jusqu'au mur du château. Les sentinelles veillent dans la tour. Le papegai vole dans le verger, se va poser devant la dame qui lui livre les clefs afin qu'il incendie le palais. Le feu prend aux quatre coins de la demeure, et aussitôt des cris s'élèvent. A la faveur du désordre, Antiphanor rejoint la dame. Sous un laurier il se va coucher auprès d'elle ; et nul homme ne saurait conter la joie qu'ensemble ils éprouvèrent; ils croyaient être en paradis.

Mais le feu fut tôt éteint et le papegai trembla pour les amants : « Levez-vous, leur cria-t-il, et séparez-vous, car le feu est éteint. »

Antiphanor se lève à regret et dit : « Dame, quel ordre me donnez-vous?

— Seigneur, soyez preux, autant que vous le pourrez, pendant toute votre vie. »

Sa dame le baise trois fois, et ils se séparent.

Arnaud de Carcassonne a fait cette nouvelle pour donner une leçon aux maris qui ont l'espérance de garder leurs femmes, afin qu'ils les laissent aller à leur guise. Ainsi le devoir aura plus de prix, et nulle désormais n'y manquera.

ESTULA

Il y avait jadis deux frères orphelins. Pauvreté était leur compagne, et les tourmentait fort. Une nuit, pressés par la soif, la faim et le froid, ils cherchèrent le moyen de se défendre contre la misère.

Leur voisin était riche. Dans son jardin les choux poussaient en abondance et son étable était pleine de brebis. L'un des pauvres diables prit donc un sac et l'autre un couteau. Le premier s'en alla couper des choux ; le second parvint sans trop de peine à ouvrir la porte de la bergerie et choisit les moutons les plus gras. Cependant, les gens de la maison n'étant pas couchés entendirent le bruit. Le père dit à son fils : « Va voir si personne n'erre parmi le jardin, et appelle le chien. »

La bête avait nom Estula. Le jeune homme appela donc dans la cour par deux fois : « Estula, Estula. » Et l'homme qui était dans la bergerie de répondre : « C'est bien moi, je suis ici. »

L'obscurité était si complète qu'il était impossible de rien distinguer. Le fils ne douta pas que le chien avait répondu à son cri. Transi de peur, il revint à la maison.

« Qu'as-tu, beau fils? lui dit le père.

— Sire, par ma mère, Estula vient de me parler.

— Notre chien?

— Sans aucun doute, faites vous-même l'essai, vous entendrez sa voix. »

Le bonhomme se précipite, émerveillé, et crie à son tour : « Estula? » Le voleur, qui ne se doute de rien, répond à nouveau :

« Oui, c'est bien moi, je suis ici.

— Par tous les saints et toutes les saintes, dit le père stupéfait, j'ai ouï des choses extraordinaires; va vite raconter au prêtre

ces merveilles. Qu'il apporte l'étole et l'eau bénite. »

Le jeune homme presse le pas; bientôt il est au presbytère. Tout haletant de sa course, il s'écrie : « Seigneur, hâtez-vous, il se passe chez nous des choses miraculeuses ; jamais vous ne fûtes témoin d'un fait pareil. Mettez l'étole à votre cou.

— Tu es fou, dit le prêtre, de vouloir m'emmener à cette heure, je ne saurais te suivre nu-pieds.

— Qu'à cela ne tienne, réplique le jeune homme, je vous porterai. »

Le prêtre se laisse faire. Pour aller plus vite, le fils prend le sentier qu'avaient suivi les deux frères. Celui qui cueillait des choux aperçut la forme blanche du prêtre. Il s'imagine voir son camarade chargé de brebis : « Ramènes-tu du butin? dit-il joyeusement.

— Ma foi, oui, répond le jeune homme, croyant entendre son père.

— Jette-le à terre au plus vite, mon cou-

teau est bien aiguisé ; j'aurai tôt fait de lui couper la gorge. »

A ces mots, le prêtre, persuadé qu'il est trahi, saute à terre, et s'enfuit à travers champs tout éperdu. Il accroche son surplis à un pieu et ne se retourne pas pour le retirer.

L'homme qui coupait les choux n'est pas moins ébahi que le prêtre. Il saisit l'objet blanc suspendu au pieu, et sent qu'il tient un surplis.

...Cependant son frère sort de la bergerie avec un mouton, et tous deux s'en retournent à leur logis chargés de la bête et d'un sac de choux.

Après Pauvreté, ce fut la Joie qui les visitait enfin.

LES DEUX AMIS

Il y avait autrefois deux marchands qui s'aimaient d'une égale tendresse. Jamais ils ne s'étaient vus, mais ils n'avaient cessé de s'écrire et de s'envoyer des messages. L'un d'eux habitait l'Egypte et l'autre demeurait à Baudas.

Le premier avait-il un désir, le second s'empressait d'y répondre. Ils vécurent longtemps ainsi, loin l'un de l'autre.

Cependant, celui qui était à Baudas voulut un jour se rendre en Egypte. Il était décidé à voir son ami.

A la nouvelle que le marchand était arrivé, l'Egyptien s'en fut à sa rencontre, suivi d'un nombreux cortège. Il lui manifesta sa joie, l'emmena dans son hôtel, lui montra

ses trésors, ses chevaux, ses oiseaux, ses domaines : « Tout ce que j'ai, lui dit-il, vous appartient. »

Pour faire honneur à son hôte, il invita ses amis. Les fêtes ne durèrent pas moins de huit jours, après quoi le marchand de Baudas tomba malade, frappé d'amour pour une femme très belle qu'il avait seulement entrevue. Aussitôt l'Egyptien manda tous les médecins de la contrée. Ceux-ci, inquiets de la santé du malade, lui tâtaient le pouls, examinaient son urine, et n'osaient donner leur avis. Ne trouvant pas la cause du mal, ils pensèrent que c'était une blessure d'amour.

L'Egyptien pria son hôte de lui dire la vérité.

« Vous ne vous trompez pas, répond le marchand, c'est bien l'amour qui cause ma souffrance. Je mourrai à bref délai, si je ne possède celle que je désire. Je ne sais, à dire le vrai, quelle est cette femme, j'ignore

d'où elle vient; je l'ai aperçue un instant, mais ce qui est sûr, c'est que nuit et jour je la vois. Mes yeux ne l'aperçoivent pas, mais c'est pour elle que bat mon cœur. Il me semble qu'elle est loin de moi, et c'est ce qui m'afflige. Est-elle dame ou demoiselle, je ne le saurais dire. Cependant, je souffre à cause d'elle. Pour mon malheur je l'ai connue. Par elle, sans aucun doute, je mourrai. Je ne puis échapper à mon sort. »

Après cet aveu, le marchand s'évanouit. Son ami, ému, tombe sur lui pâmé. Tous ceux qui les entourent s'alarment et s'attendrissent. Quand il revient à lui, le malade se tourne de tous côtés, espérant voir sa bien-aimée. Il se désole de ne la trouver point et s'écrie, plein d'angoisse : « Dieu tout-puissant, ne verrai-je jamais celle que j'aime tant? Non, car je ne sais rien qui la concerne, je ne puis même lui donner un nom. Mais si je l'apercevais, aussitôt je la reconnaîtrais. »

Lorsqu'il entend ces paroles, l'ami fait

introduire dans la chambre du malade les jeunes filles les plus belles et les plus séduisantes qu'il avait pu admirer depuis son arrivée : le malheureux ne distingue point parmi elles la mystérieuse dame. Il y avait dans la maison une demoiselle de noble origine ; le marchand l'avait fait instruire le mieux du monde, car il désirait l'épouser. Il la présente enfin à son ami.

A sa vue, le malade soupire de la manière la plus tendre et dit avec force : « De cette femme dépend ma vie ou ma mort. Nulle ne saurait me guérir ; si je la possède, je ne souffrirai plus désormais. »

L'Egyptien n'hésite pas ; il laisse à son ami ce qu'il a de plus précieux au monde, et accorde à la jeune fille les mêmes avantages que s'il l'avait épousée lui-même.

On prépare des noces somptueuses ; la fête est brillante, et des ménestrels l'égayent par des chansons de geste. Après les réjouissances, l'époux va trouver son ami

et lui annonce son départ prochain. Il emmène la femme qu'il a si longtemps désirée.

Revenu dans son pays, le marchand célébra son mariage par de nouvelles solennités. Le bonheur des deux époux fut parfait.

Quelque temps après, l'Egyptien fut visité par la pauvreté. L'idée lui vint de mettre à l'épreuve la fidélité de son ami. Il partit pour Baudas. Brisé par la fatigue, il arriva au terme de son voyage pendant la nuit. Il pria le Seigneur de ne pas l'abandonner dans sa détresse, et comme il craignait de n'être pas reconnu de son ami dans l'obscurité, il pénétra dans un temple.

A ce moment, les citoyens de Baudas poursuivaient un meurtrier qui lui aussi s'était réfugié dans l'enceinte sacrée. Le marchand, qui désire la mort, se déclare le criminel ; il est enchaîné et enfermé dans un cachot. On le juge avec hâte : il sera pendu.

L'ami du pauvre diable se trouve parmi la foule qui assiste à l'exécution et reconnaît l'Egyptien son bienfaiteur. Son parti est pris : s'il ne peut délivrer son compagnon, il se fera pendre à sa place. — « Ne faites pas mourir cet homme, s'écrie-t-il donc à haute voix, le meurtrier, c'est moi. »

On délivre le condamné, et son sauveur est lié au gibet.

Parmi les assistants, le vrai coupable est saisi de remords et se présente au bourreau, car il se refuse à laisser frapper un innocent.

Les juges, surpris et embarrassés, emmènent les trois hommes devant le roi que l'on informe de l'aventure. Il admire la générosité des deux amis, le repentir du criminel, et ordonne qu'on leur rende à tous trois la liberté.

Les deux marchands se réjouirent d'un fait si merveilleux et décidèrent de ne plus se séparer désormais.

LE DIT DU VRAI ANNEAU

Il y avait une fois en Egypte un vieillard dont on vantait la bonté et la vaillance, la courtoisie et la sagesse. Jamais la fourberie ni la jalousie ne l'avaient inquiété. Il possédait un anneau enchanté qui charmait les malades et les guérissait par le simple attouchement. Sa puissance allait jusqu'à ressusciter les morts : Le vieillard était si miséricordieux qu'il prêtait son anneau lorsqu'on en avait besoin.

Or, il avait trois fils : l'aîné, incliné au mal par une pente invincible, était un bougre et un mécréant ; aussi était-il de tous détesté. Le cadet, jeune homme menteur et débauché, était l'objet du mépris public. Le plus jeune, qui était vertueux et

ennemi des vices, avait obtenu par ses qualités la sympathie du monde, tandis que ses frères haïssaient en lui le préféré de leur père.

Le vieillard, plein de pitié pour son plus jeune fils, décida de lui léguer l'anneau miraculeux dont les aînés n'auraient que des copies sans valeur.

Quand il comprit que sa mort n'était plus lointaine, il prit à part l'aîné et lui dit : « La mort s'approche de moi, mon fils, comportez-vous sagement ; je vous laisse mon anneau, pourvu que vous ne le montriez à personne jusqu'au jour de ma sépulture. »

Il fit ensuite appeler le cadet et lui tint le même langage.

Quant ce fut au tour du plus jeune, le vieillard lui dit : « Mon fils, je dois chérir ceux que Dieu revêt de sa grâce ; je vous donne mon bon anneau, que j'aimais tant. Comme vos frères sont de méchants hommes,

plus perfides que Ganelon, j'ai contrefait pour eux deux anneaux : ils ne doivent les montrer qu'après ma mort. »

Le jeune fils baisa les pieds et les mains de son père, et, le cœur dolent, s'inclina devant lui avant de le quitter.

Bientôt le vieillard rendit son âme à Dieu qui lui tendait les bras. Dès qu'il fut enterré, l'aîné s'écria avec orgueil : « C'est moi qui possède l'anneau de mon Père, et le voici. »

Tout le monde regretta que le joyau fût tombé en de si mauvaises mains. Mais le cadet accourut et déclara sans retard : « C'est moi qui possède l'anneau de mon Père, » et il montra le sien.

Le plus jeune enfin prit la parole et assura que lui seul avait reçu le véritable anneau. L'expérience prouva qu'il ne mentait point.

Les gens du pays s'en réjouirent, mais les deux frères courroucés se promirent de mettre à mort celui qu'ils haïssaient.

Le jeune homme n'osait paraître nulle part tant il redoutait la vengeance de ses frères, et l'anneau semblait avoir perdu son pouvoir surnaturel.

Enfin, par bonheur, trois princes furent mis au courant de l'aventure ; ils n'hésitèrent pas à emprisonner les méchants cruels, recueillirent l'innocent persécuté, et le bijou redevint le vrai anneau merveilleux et bienfaisant.

LA RUSE D'UN AMOUREUX

Un chevalier normand désirait avoir une dame pour amie, et tâchait à lui plaire par tous moyens. Sans opposer aux prières du galant un refus formel, elle était résolue à ne se donner qu'à bon escient : « Vous me parlez d'amour, lui dit-elle, et vous n'avez pas fait jusqu'ici le moindre exploit pour me conquérir.

— Je suis prêt à vous obéir, répond l'amoureux, et consens à provoquer votre mari dans un tournoi. La lutte aura lieu devant votre château, vous serez juge. Vous saurez désormais si je sais porter une lance et un bouclier. »

La châtelaine accepte l'épreuve. Le chevalier envoie un défi à son rival, invite ses

amis à assister au combat. Ceux-ci viennent en grand nombre revêtus de brillantes armures. Les deux adversaires s'élancent l'un sur l'autre avec une ardeur égale.

Bientôt les lances volent en éclats; les champions se servent de leurs épées. La dame voit son mari faiblir ; elle est anxieuse, partagée entre la douleur et la joie. Elle est peinée de la défaite certaine de son époux et fière de la victoire de son ami.

Cependant, il advient que dans un autre duel de chevaliers, l'un d'eux est blessé à mort. Sous un orme, on l'enterre. A cause de l'heure tardive, on interrompt le tournoi, et chacun revient à son logis.

La dame envoie au chevalier vainqueur deux messagers et lui fixe un rendez-vous pour la nuit prochaine : « Je n'y manquerai pas, répond le chevalier, quand je devrais y perdre la vie. »

A l'heure dite, l'amoureux se présente. Une demoiselle le reçoit et l'emmène dans

une chambre en le priant d'attendre sa maîtresse.

« J'irai le voir, assure celle-ci, dès que mon mari sera couché. »

L'attente paraît longue au chevalier. Harassé de fatigue, il s'endort. La dame, désolée d'être en retard, arrive près de son ami, et s'aperçoit qu'il sommeille. Elle mande aussitôt la suivante : « Va dire à ce chevalier qu'il s'en aille. »

La demoiselle, étonnée, interroge sa maîtresse : « Pourquoi le congédiez-vous ? par Dieu, Madame, vous avez tort.

— Tu mens, vilaine, répond la dame ; il aurait bien dû veiller toute la nuit, pour avoir un baiser de moi. Je suis furieuse de le voir endormi. S'il m'aimait, il n'aurait voulu pour rien au monde me faire un tel déplaisir. Va et donne-lui congé. »

La jeune fille obéit, et s'approche du chevalier qui dort, appuyé sur son coude ; elle l'éveille. Il se lève brusquement et

s'écrie : « Ma dame, soyez la bienvenue ; vous avez longtemps tardé.

— Votre salut est inutile, Monsieur le chevalier, répond la demoiselle ; je vous apporte une désagréable nouvelle. Ma dame s'en est allée coucher près de son mari ; elle me charge de vous dire de n'être plus assez audacieux pour paraître devant elle.

— Pourquoi donc, Mademoiselle ?

— Parce que vous n'auriez pas dû dormir comme vous l'avez fait en attendant une si noble dame.

— Mademoiselle, répond le malheureux, je suis coupable en vérité, mais veuillez me permettre d'aller jusqu'au lit où reposent ma dame et son mari. C'est la chose que je désire le plus.

— Volontiers, dit la jeune fille, je vous l'accorde. »

Le chevalier tout joyeux s'élance dans la chambre où veillait une lampe. Il va droit au lit, l'épée nue à la main. Le mari

s'éveille et aperçoit son rival immobile. « Qui êtes-vous ? s'écrie-t-il.

— Je suis le chevalier qui fut blessé mortellement ce matin. Il doit vous en souvenir.

— Je le sais, mais pourquoi venez-vous ici ?

— Je suis en grande peine, jamais mon âme n'aura de repos, si la dame qui est couchée près de vous ne me pardonne. Je lui ai manqué une fois dans ma vie. Mais cette faute est irrémissible. Unissez vos prières aux miennes et faites-moi obtenir sa grâce.

— Dame, dit le mari, si vous gardez rancune à ce chevalier, pardonnez-lui, je vous en conjure.

— Je n'en ferai rien, dit la dame, je ne sais ce qui vous trouble la cervelle ; c'est un fantôme ou une bête qui nous vient visiter et troubler.

— Ce n'est pas une apparition, dit le mari.

— Non pas, reprend le chevalier, je le jure par Notre Seigneur et sa mère.

— Répondez-moi, seigneur, dit le mari, d'où vient la haine que ma femme peut avoir contre vous ?

— Sire, je ne vous le dirai pour rien au monde ; car je souffrirais plus encore si je révélais un tel secret.

— Je vous pardonne, Monsieur le Chevalier, dit la dame, je ne veux plus vous tourmenter désormais.

— Je vous remercie, ma douce amie, répond le fantôme, c'est tout ce que je désire. »

Il s'en retourna joyeux, car, s'il n'avait inventé ce stratagème, il n'eût jamais recouvré l'amour de sa dame.

LE MOINE SACRISTAIN

A Cluny en Bourgogne vivait jadis un riche changeur. Il épousa une gracieuse et sage demoiselle, qui chaque jour s'en allait prier à l'église du couvent.

Or, un moine, sacristain de l'abbaye, devint amoureux d'elle. Le diable inspira à Guillaume le goût des folles dépenses, et le malheureux, ruiné, fut obligé d'emprunter de l'argent. On lui prêta à Provins quatre-vingts livres qui lui permirent de faire un marché avantageux ; mais la malchance poursuivait le changeur. En revenant de la foire, il fut attaqué par des voleurs : ils lui prirent sa bourse et tuèrent son serviteur. Guillaume dut donc, pour payer ses créanciers, leur abandonner ses trois moulins.

Triste et ruiné, il revient auprès de sa femme Ydoine : « Ne vous courroucez pas, lui dit-il, si Dieu m'a laissé perdre tout mon avoir.

— Je regrette fort, répond-elle, la mort de notre valet; mais vous êtes vivant : cela me suffit. On peut réparer une perte, on ne saurait ressusciter un mort. »

Le lendemain, la dame s'en va à l'abbaye faire brûler un cierge, et prier Dieu qu'il leur donne meilleure fortune. Elle met le cierge sur l'autel. Ses yeux, mouillés par les larmes, brillent comme des étoiles; elle pleure et soupire tant qu'elle n'arrive pas à faire sa prière.

Le sacristain, depuis longtemps amoureux d'elle, s'approche d'Ydoine; doucement il la salue. La dame s'essuye les yeux et dit au moine : « Dieu vous garde! Comment vous portez-vous?

— Madame, je ne désire au monde qu'une chose : votre amour. Si je le possède, mes vœux seront comblés. Je suis trésorier de

l'abbaye, et vous récompenserai magnifiquement : Vous recevrez cent livres. »

Lorsqu'elle entend parler de cent livres, la bourgeoise demeure pensive. « Cent livres, pense-t-elle, c'est une belle aubaine ! »

Cependant, elle aimait de grand amour Guillaume son bon seigneur, et ne se résignait pas à le trahir : « Je ne prendrai pas l'argent sans qu'il le permette, » se dit-elle.

Le moine la presse de répondre à ses désirs : « Il y a quatre ans que je vous aime, s'écrie-t-il, et jamais ma main ne vous effleura... Il n'en sera plus de même désormais. » Le moine la prend dans ses bras et la baise avec passion : « Seigneur, dit la dame, il ne convient pas de faire l'amour dans un monastère ; j'irai chez moi et demanderai conseil à mon mari.

— Votre idée me paraît étrange, lui réplique le sacristain.

— Ne craignez rien, proteste la femme. Que ne ferait-on pas pour gagner de l'ar-

gent ? Je caresserai si bien Guillaume et lui dirai des paroles si tendres qu'il consentira à mon dessein. »

Le moine tire alors une aumonière qui contenait dix sols. Son amie les accepte avec joie.

Ydoine revient à son hôtel, où il n'y avait ni pain ni quoi que ce fut tant la misère était grande. Guillaume était silencieux. « Sire, dit sa femme, écoutez-moi, je vais vous donner un moyen de devenir riche avant qu'il soit deux ans.

— Comment ? ma dame, dit le mari. »

Alors Ydoine montre l'aumonière et les dix sols du sacristain : « Seigneur, dit-elle, ne vous fâchez pas si je vous dis mon secret. »

Puis elle conte son aventure avec le moine et parle des cent livres qu'il lui a promises. Guillaume se met à rire et assure que pour tous les trésors du monde il ne souffrira qu'un homme soit l'amant de sa femme. Il aimerait mieux mendier, mourir de faim.

« Mon ami, répond la femme, il s'agirait de trouver un moyen de prendre les deniers du moine sans lui rien donner en échange. Il n'irait pas se plaindre au prieur ni à l'abbé.

— Je ne demande pas mieux, dit Guillaume, mais comment faire ?

— Voici, répond Ydoine, j'irai parler au sacristain dans l'église et le prierai de tenir sa promesse. Il n'hésitera pas, je vous le promets, et apportera sa ceinture pleine d'argent.

— Nous verrons plus tard, dit le mari, en attendant, il faut acheter de quoi souper aujourd'hui.

Guillaume, avec les dix sols du moine, se procura des mets savoureux : Ydoine prépara les condiments, le dîner fut exquis. Ils se couchèrent ensuite, et la nuit fut charmante. Dès qu'il fut jour, la dame revêtit ses plus beaux habits, sa guimpe de soie, et se dirigea vers le monastère. Déjà

la messe était chantée et les fidèles sortaient de l'église.

Ydoine va droit à l'autel Saint-Martin où le moine la devait retrouver.

« Il me tardait de vous revoir, dit le sacristain, ne me faites pas attendre davantage : Depuis hier matin que je vous vis, je n'ai pu boire ni manger.

— Rassurez-vous, dit la dame, cette nuit même vos vœux seront exaucés, si vous tenez votre promesse.

— Je n'y manquerai pas, dit le moine, vous aurez cent livres et plus, si vous répondez à ma tendresse. »

En prenant congé de la dame, il lui donne tout l'argent qu'il possède ; puis il va cherchant partout les aumônes des fidèles ; il en garnit une ceinture avec cent livres pour le moins.

Ydoine prépare le repas, puis Guillaume va se mettre au lit, et prend à la main une fronde.

Quand les moines sont couchés, le sacristain quitte l'abbaye par une porte dérobée et visite son amie. Il entre, et Ydoine referme la porte derrière lui. Tous deux mangent et boivent joyeusement.

« Où est donc, bel ami, la somme que vous m'avez promise ? demande Ydoine.

— Voici, Madame, prenez cette ceinture, et gardez-la précieusement. »

Ydoine s'empresse de cacher son trésor. Le moine, tourmenté par la beauté de son amie, ne veut pas différer plus longtemps son plaisir.

« Pas ici, proteste la dame, les gens qui passent nous verraient ; emportez-moi dans cette chambre, et je suis toute à vous. »

Au moment qu'il prend Ydoine dans ses bras, le moine reçoit sur la tête un coup terrible qui l'étourdit ; un second le renverse.

La dame, en voyant trépasser le sacristain, pousse un profond soupir. « Malheur,

s'écrie-t-elle, j'aimerais mieux être à Babylone qu'ici ! Guillaume, pourquoi l'avoir tué ?

— Aviez-vous donc plaisir, répond le changeur, à vous sentir entre ses bras ? Nous n'avons plus qu'à quitter ce pays. »

Ydoine pleure et Guillaume est pensif.

Après avoir quelque temps réfléchi, celui-ci dit à sa femme : « Par où le moine est-il venu ici ?

— Par la petite porte qui est près du clos. »

Le changeur alors bande la tête du moine et porte le cadavre jusqu'au monastère ; il ouvre la poterne et jette son ſardeau dans la cour. Puis il lui met au poing un torchon de foin. Cela fait, il va retrouver Ydoine.

Le prieur de l'abbaye, ayant fait bombance, se rend la nuit dans la cour, et aperçoit le sacristain immobile. Il l'interpelle sévèrement : « Monsieur le sacristain, il vous siérait mieux d'être au dortoir que de

dormir dans cette latrine. Ce n'est pas un endroit convenable pour sommeiller. »

Le sacristain ne répond mot, le prieur le secoue et le moine tombe à terre lourdement.

« Ce moine est mort, s'écrie l'abbé; j'avais bien tort de m'occuper de lui. Nous eûmes une dispute avant-hier ; on va m'accuser de l'avoir tué. »

Devant le cadavre, il s'excuse en ces termes : « Compagnon, j'eus grand tort de vous faire mourir ! Par Dieu, je croyais jouer... Je n'ai plus qu'à fuir loin de ce pays, si Dieu ne m'aide. J'ai ouï dire que le sacristain aime la femme d'un marchand de la grand'rue. Je porterai donc le moine jusqu'à la maison du bourgeois. Ainsi, je ne serai pas inquiété. »

Aussitôt il prend le moine et l'abandonne devant la demeure d'Ydoine.

La nuit, un coup de vent projette le moine contre la porte du logis. Guillaume

s'éveille et aperçoit le sacristain. Il appelle sa femme : « Nous sommes trahis, s'écrie-t-elle, en voyant le moine ; maudite soit notre convoitise ; ce sont les diables qui ont apporté le mort ici. »

Guillaume mit le cadavre sur le fumier de Thibout, le riche fermier des moines, et force fut enfin de l'enterrer.

. . . .

LA REINE ET LE SÉNÉCHAL

Il y avait une fois en Égypte un roi, ami de la vérité et passionné pour les oiseaux. Un jour qu'il chassait dans une forêt, un orage éclata qui dispersa les compagnons du roi. Il ne connaissait pas les chemins et s'inquiéta de la solitude, mais finit par sortir du bois et aperçut un château près d'une rivière.

« Qui est là ? » demanda le portier au prince qui frappait à la porte.

« Ami, dit le roi, je suis un chevalier égaré dans la forêt, je ne sais où passer la nuit. Je prie ton maître de m'héberger. »

Le châtelain reconnaît le roi, et l'accueille avec honneur. Il l'emmène dans la grande salle et ordonne à sa femme et à sa fille de revêtir leurs plus beaux atours.

Les deux dames saluent leur hôte royal. Celui-ci est tellement charmé par la beauté de la fille, qu'il la fait asseoir près de soi et ne cesse de la regarder.

« Si cette femme consent à m'aimer, pense-t-il, elle sera reine de mon royaume. »

A table, le roi fait placer en face de lui celle qu'il aime : le repas est exquis, mais le roi n'y prend pas garde, abîmé dans sa contemplation.

Le lendemain, il demande au seigneur la main de sa fille. Le châtelain et sa femme, ravis d'un tel honneur, se jettent aux genoux de leur prince et le remercient. Le roi se fiance à la demoiselle. Peu après, les compagnons de chasse arrivent au château et sont heureux de retrouver leur souverain. Il y a parmi eux un sénéchal dont les conseils sont chers au maître.

Le roi lui apprend qu'il se propose de prendre pour femme la fille du châtelain. Le sénéchal, voyant la jeune fille si belle,

approuve le roi. Celui-ci prend congé de son ami, et lui promet de revenir trois jours après, pourvu que l'on ignore sa présence dans le château. La jeune fille donne au roi une clef pour parvenir jusqu'à elle sans être vu.

Le roi conte son projet au sénéchal : « Sire, je suis votre serviteur et vos intérêts me sont chers. Abandonnez votre dessein : à le réaliser vous perdriez l'honneur. » Le sénéchal sermonne si bien son maître, qu'il le fait renoncer à son entreprise. Le roi remet à son serviteur la clef mystérieuse.

L'idée vient alors au sénéchal d'aller au rendez-vous. La demoiselle ne le distingue pas dans la nuit obscure, et croit être en compagnie de son fiancé. Le traître est si habile et si tendre qu'il passe avec elle une nuit d'amour. Mais tout à coup il se met à ronfler... La jeune fille reconnaît alors qu'on l'a trompée : « Le roi n'est ni si gros ni si grand ; il est jeune, tandis que cet homme est un vieillard. »

Elle allume un cierge et voit le sénéchal. Aussitôt elle prend l'épée du traître et le tue.

Il y avait dans la maison une jeune fille confidente de la princesse. Les deux femmes traînent le corps du félon et le jettent dans un puits. Parents et amis du sénéchal le cherchent partout. Le roi lui-même ordonne une enquête parmi le royaume. On ne parvient pas à retrouver le disparu. Quelque temps après, le roi assemble ses barons, leur demande conseil sur la femme qu'il doit épouser et fait choix de la princesse.

Il s'agissait pour celle-ci de cacher au roi qu'elle n'était plus vierge. Elle demande à sa cousine de dormir avec le roi, afin qu'il ait son pucelage ; puis, avant le jour, de quitter la couche royale.

Le roi et la cousine firent donc l'amour pour leur plus grande joie, et, vers minuit, ils s'endormirent.

La reine arrive dans la chambre, et s'écrie : « Je suis trahie, si la malheureuse dort dans

ce lit jusqu'à l'aube. » La cousine n'obéit pas à la princesse irritée : « Je ne bougerai point d'ici ; je veux avoir le roi pour époux, car j'ai mérité cet honneur. » Cinq ou six fois la reine renouvelle sa requête, mais en vain. Alors, elle ligote la rebelle et met le feu au lit : le roi s'éveille en sursaut, cependant que la demoiselle meurt dans les flammes.

Toutefois, la reine, obsédée par ces crimes, est en proie aux remords. Elle fait construire une chapelle à la Vierge Marie et vient y prier tous les jours, mais pendant deux années elle n'ose avouer ses fautes à un confesseur.

Enfin la torture devient intolérable ; elle va trouver le chapelain du roi, et lui fait, toute en larmes, ses aveux ; elle lui raconte le meurtre du sénéchal et la mort de la jeune fille.

Le chapelain blâme vivement la reine, et l'assure qu'il révélera son passé au roi.

Eperdue, la reine s'écrie : « Faux prêtre, méchant hypocrite! dans mon malheur, j'étais venue vous demander un conseil. Vous devriez m'encourager et me réconforter par de bonnes paroles. J'étais prête à faire pénitence de mes fautes. Mais le roi saura qu'il a chez lui un parjure, et Dieu ne manquera pas de vous punir selon vos mérites. »

Le chapelain, craignant d'être devancé par la reine, va trouver le roi et lui répète la confession qu'il a entendue.

Le roi, étonné, ordonne qu'on aille chercher dans le puits le corps du sénéchal, et la nouvelle s'en répand parmi le royaume. Le souverain fait juger son épouse ; évêques et barons s'accordent à la condamner au feu. La malheureuse, abandonnée par tous, s'adresse à Marie : « Douce dame, lui dit-elle, lumière de vie, je n'ai plus d'espérance qu'en vous; sauvez-moi du feu; et si je meurs, recueillez mon âme et préservez-la de l'enfer. »

La reine est menée au bûcher, en chemise.

Près de là se trouvait un ermite plus que centenaire. Il demeurait dans un trou comme un oiseau dans sa cage. Il était si vieux et si cassé qu'à peine il se pouvait tenir debout. La nuit, le saint homme eut un songe : on allait brûler près de sa cellule une femme innocente ; il fallait empêcher sa mort. De grand matin il se rendit au lieu du supplice, et apprit au roi que la Vierge demandait grâce pour la reine innocente. Le religieux pleura en voyant la malheureuse en chemise, les cheveux dénoués.

Aussitôt, Dieu par miracle délia la dame, la revêtit d'une honnête robe, couvrit sa tête d'un voile, et le roi émerveillé dit à sa femme : « Mon amie, j'ai eu grand tort de vous faire condamner, mais le mauvais prêtre payera de sa vie sa faute. »

Le chapelain est saisi, garrotté et expire sur le bûcher destiné à la reine.

CHANSON DE LA MAL MARIÉE

Dans un verger, près d'une petite fontaine dont l'onde est claire et le gravier blanc, la fille d'un roi est assise. Rêveuse, elle appelle en soupirant son doux ami : « Ah ! comte Gui, mon ami, votre amour m'enlève joie et plaisir.

« Comte Gui, mon ami, quelle triste destinée est la mienne !

« Mon père m'a donnée à un vieillard, qui dans cette demeure m'a mise et enfermée. Je n'en puis sortir, ni le soir ni le matin.

« Ah ! comte Gui, mon ami, quelle triste destinée est la mienne ! »

Le méchant mari a entendu la plainte. Il

entre dans le verger et déshabille sa femme ; il la bat de telle manière qu'elle devient toute bleue et livide. Peu s'en faut qu'elle ne meure entre les pieds du bourreau.

« Ah ! comte Gui, mon ami, quelle triste destinée est la mienne ! »

Après avoir ainsi maltraité la dame, le mauvais mari s'en repent, car il a fait une folie ; il appartenait jadis à la maison de son beau-père et sait bien que c'est la fille d'un roi quoi qu'il dise.

« Ah ! comte Gui, mon ami, quelle triste destinée est la mienne ! »

La belle, pâmée, se relève enfin, et invoque Dieu du fond du cœur. « Seigneur, dit-elle, vous qui m'avez créée, ne permettez pas qu'on m'oublie ; faites que mon ami revienne avant ce soir.

« Ah ! comte Gui, mon ami, quelle triste destinée est la mienne ! »

Notre Seigneur l'a fort bien exaucée. Voici venir son ami qui la réconforte. Ils

vont s'asseoir tous deux sous un arbre touffu. Et alors ils pleurent maintes larmes d'amour...

« Ah ! comte Gui, mon ami, votre amour m'enlève joie et plaisir. »

CHANSON DE BELLE DOETTE

Belle Doette est assise à la fenêtre. Elle lit un livre, mais sa pensée est vagabonde. Il lui souvient de Doon, son ami, qui est allé tournoyer dans un autre pays.

« Et maintenant j'en ai deuil. »

Un écuyer descend les degrés de la salle et Belle Doette vient à sa rencontre ; elle ne pense pas apprendre une mauvaise nouvelle.

« Et maintenant j'en ai deuil. »

Belle Doette lui demande aussitôt : « Où est mon mari, que je n'ai pas vu depuis si longtemps ? »

L'écuyer ressent une telle douleur qu'il pleure de pitié.

Aussitôt Belle Doette se pâme.

« Et maintenant j'en ai deuil. »

Belle Doette se relève et se dirige vers l'écuyer.

Elle souffre dans son cœur, et se lamente de ne pas voir son seigneur.

« Et maintenant j'en ai deuil. »

Belle Doette demande à l'étranger : « Où est mon seigneur que j'aime tant ?

— Au nom de Dieu, Madame, je ne puis vous le cacher : mon maître est mort ; il fut tué en joutant. »

« Et maintenant j'en ai deuil. »

Belle Doette laisse éclater sa douleur : « Vous avez été là-bas pour votre mal, comte Doon, noble chevalier. Par amour pour vous je vêtirai la haire ; jamais mon corps ne portera de pelisse fourrée.

« Et maintenant j'en ai deuil.

« Pour vous je deviendrai nonne en l'église Saint-Paul. Pour vous je ferai bâtir une abbaye : le jour où l'on en célébrera la fête,

s'il y vient un homme qui ait manqué à l'amour, on lui refusera l'entrée du monastère.

« Et maintenant j'en ai deuil.

« Pour vous je deviendrai nonne en l'église Saint-Paul. »

Belle Doette fit construire l'abbaye, qui est fort grande déjà et deviendra plus spacieuse encore, car elle y invitera tous ceux et toutes celles qui savent par amour souffrir peine et douleur.

« Et maintenant j'en ai deuil.

« Pour vous je deviendrai nonne en l'église Saint-Paul. »

CHANSON DE LA BELLE YDOINE

Belle Ydoine est assise sous le vert olivier dans le verger paternel; elle se tourmente, se fait des reproches, soupire tendrement et s'écrie : « Malheureuse que je suis ! Ami, rien ne sert, ni chanson ni musique. Lorsque je ne puis vous voir, je n'ai plaisir à vivre.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine.

« Hélas ! fait-elle, comme l'attente est longue ! Comte Garcile, ami, je suis tourmentée à cause de vous. Ami, votre amour m'obsède à ce point que par les pleurs je fanerai ma jeunesse. Je ne puis vivre plus longtemps si je ne vous sens près de moi.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine.

« Pourquoi mon père a-t-il fait la guerre qui dans ce pays amena vos soldats ! Vous vous êtes si bien défendu par les armes, que vous avez triomphé et obtenu la paix. Mais en attendant, plus d'un chevalier y perdit la vie.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine.

« Le domaine de mon père serait maintedant dévasté ; tous les pauvres gens seraient morts ou mal en point, si la paix n'avait succédé à cette guerre où vous fîtes tant de prouesses et donnâtes de si terribles assauts. Depuis lors, j'ai veillé durant des nuits nombreuses à cause de votre amour.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine.

« Lorsque la paix fut faite et la guerre terminée, et que tous vos vassaux vinrent au manoir, je vous vis loyal et courtois. Mais déjà, à cause de vous, mon cœur ne m'appartenait plus, si bien que je ne pus me défendre de vous aimer.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine.

« Ami, il m'est agréable de rappeler votre beauté. Vous êtes doux et franc, courtois et débonnaire, car jamais vous n'avez commis à mon égard la moindre faute. Vous m'avez trop aimée pour que je ne vous aime pas. Aussi mon cœur ne peut s'éloigner de vous.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine.

« Que ferai-je, hélas ! si grande est ma détresse ! Ami, votre beauté, votre sens, votre prouesse ont blessé mon cœur d'une flèche amoureuse. Si vous ne retirez vous-

même le dard de la plaie, personne ne me pourra guérir, car c'est vous qui avez enfoncé en moi le fer et la flèche.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Tandis que la belle Ydoine pleure et se plaint et souffre pour le preux Garcile qu'elle aime et désire tant, voici venir sa maîtresse jalouse de tout bonheur. Elle accourt par un sentier plein d'herbe et voit la demoiselle abîmée dans la douleur.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

« Demoiselle, fait-elle, dominez votre cœur. Vous vous êtes aujourd'hui trop follement comportée. Le roi et la reine ont remarqué vos manières, et ils disent entre eux que vous n'êtes pas sage. »

Et puis, voici venir la mère ; bientôt surviendra un malheur.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

La mère la prend par les tresses qu'elle a blondes comme de la laine, et sur-le-champ l'emmène devant le roi son père. Elle lui conte la folie d'Ydoine dont elle est bien certaine.

« Elle sera donc battue prochainement, dit le roi ; puis je la ferai enfermer dans une haute tour. »

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Il fait dépouiller la jeune fille de sa ceinture et de ses habits, et la bat si cruellement avec un bâton, que la chair blanche devient toute rouge. Puis le roi l'emprisonne dans la tour ; il espère ainsi la corriger et la réduire à merci.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Voici la belle Ydoine toute seule dans la tour ; mais pour autant son cœur n'est pas changé. Elle est follement éprise de Garcile : rien au monde ne lui est si cher et si précieux que son amour. Elle le regrette en pleurant, car elle ne veut pas l'oublier.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

La jeune fille fut trois ans enfermée dans la tour. Elle regrette son doux ami, dolente et éplorée. « Hé, doux ami, fait-elle, quelle longue absence. Je suis pour votre amour dans cette tour carrée. Pour vous j'y mourrai, tant mon chagrin est cuisant. »

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Elle pleure et s'écrie encore à voix haute : « Ami, à cause de vous, j'ai passé maintes dures semaines : pour vous je suis enfermée et je souffre. Je ne puis me tenir debout,

tant je suis accablée et sans forces. » En disant ces mots, elle tombe pâmée sans voix et sans souffle.

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Le roi a entendu et le cri et le bruit. Il est grandement surpris de voir que sa fille ne s'apaise ; il monte en courant jusqu'à la tour, plus rapide qu'un cerf, et voit Ydoine la courtoise pâmée. Il la prend dans ses bras et ne veut pas se séparer d'elle.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Le roi souffre cruellement dans son cœur, et ne sait que dire. La belle revient à soi et soupire. « Ma fille, dit le roi, cet amour vous consume. »

Quand elle peut parler, elle répond : « Oui, sire, j'en mourrai, hélas! je ne m'en puis défendre. »

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

« Ma fille, comme cet amour vous a rendue pâle et blême! Ce ne fut pas une passion simulée ni légère! Avant un mois vous serez morte si le désir continue de vous oppresser!

— Sire, Dieu merci, il est inutile de me contraindre. S'il n'est mon époux, je mourrai de douleur.

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

« Ma fille, si vous vouliez songer au mariage, je vous unirais au fils d'un roi riche et de haut parage.

— Sire, je n'aimerai en ma vie d'autre homme que Garcile, le beau, le preux, le sage. Car je ne connais de plus fière intelligence que la sienne.

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur

et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Persuadé que sa fille ne changera pas d'avis, le roi, sans tarder, fait proclamer un tournoi. Il aura lieu devant la tour; chacun pourra s'y montrer. Le vainqueur aura pour récompense Ydoine la courtoise, qui ne mérite aucun reproche.

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Dans le pays, on connaît bientôt la nouvelle. Elle est plus douce à l'oreille des chevaliers que son de harpe ou de vielle. Tous disent qu'ils viennent conquérir la jeune fille. Pour son amour ils briseront leurs lances.

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Des chevaliers se présentent, venus de plusieurs contrées lointaines. Le comte

Garcile est arrivé suivi d'un somptueux cortège. Devant la tour où demeure la belle, on peut voir d'étincelantes enseignes. Le tournoi commence ; tout le monde est joyeux d'y prendre part.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Chacun est décidé à bien faire pour la belle Ydoine. Elle s'est mise à la fenêtre ; il n'y a pas en France de femme aussi gentille. Le comte l'aperçoit et s'élance au milieu du tournoi. Jamais meilleur chevalier ne porta l'écu et la lance.

« Ah Dieu ! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Brillant fut le tournoi sous la vieille tour. Tous les champions veulent, par leurs prouesses, mériter Ydoine. Et la belle s'écrie : « A mon secours ! comte Garcile ! »

Le comte, qui n'a peur d'aucun che-

valier, en renverse plus d'un ce jour-là.

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Garcile, preux et fort, se comporte très bien. Pour l'amour de la belle, il s'évertue et se fait admirer, perce et fend les écus, comme s'ils étaient en écorce, n'attaque pas un chevalier sans le jeter à terre.

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

Il fut le vainqueur du tournoi et conquit la jeune fille. Le roi la lui donna, il la prit pour femme, l'emmena dans son domaine et lui fit grand honneur. Alors ils s'aimèrent doucement, avec loyauté et sans feinte. La belle Ydoine a maintenant tout ce que son cœur désire.

« Ah Dieu! quand on ressent la douleur et la peine d'amour, il est juste que la joie soit prochaine. »

CHANSON DE LA BELLE AUDE

La fille et la mère sont assises, elles travaillent à la broderie d'orfroi. Avec un fil d'or elles font une croix d'or. La mère au cœur courtois dit à son enfant :

C'est un si grand amour que celui d'Aude pour Doon !...

« Apprenez, ma fille, à coudre et à filer et avec un fil d'or à rehausser des croix d'or. Il vous faut oublier l'amour de Doon... »

C'est un si grand amour que celui d'Aude pour Doon !...

CHANSON DE LA BELLE BÉATRICE

Dans une chambre dorée, la belle Béatrice est assise. Elle se désole et pleure...

« Mon Dieu, conseillez-moi, vrai Jésus-Christ, car Hugues m'a rendue grosse, ma cote se soulève, et cependant le duc Henri doit me prendre pour femme. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

« Hélas, dit-elle tout bas, que deviendrai-je ? Comment oserai-je venir devant le duc ? Car je ne laisserai aucun homme me toucher, hormis Hugues, si la chose m'est loisible. Il devrait bien, lui, se souvenir de moi. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

« Malheureuse, sans conseil, j'ai bien le droit de haïr le jour où pour la première fois je possédai l'amitié et l'amour d'Hugues. A cause de lui, je perdrai la dignité et l'honneur d'épouser le duc qui me veut prendre pour femme. S'il plaît à Dieu, j'appartiendrai à celui qui cueillit la fleur de mon amour. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Ainsi se lamente la belle dont le cœur est dolent. Un écuyer l'entend, qui est de ses amis. Il vient près d'elle et sent une grande pitié. Béatrice, à sa vue, se réjouit. Puis elle lui dit ses intentions et ses désirs.

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

« Frère, vous avez entendu ce que je souhaite. Allez dire à Hugues sans retard que je l'attendrai sous l'églantier dans le verger de mon père. Qu'il prenne garde de n'être pas lent à me secourir.

— Demoiselle, dit l'écuyer, je suis tout à vos ordres. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

L'écuyer s'en va jusqu'à la demeure d'Hugues. Il lui dit en peu de mots la vie de Béatrice au clair visage. Quand le comte entend les intentions et les désirs de la jeune fille, il tressaille de joie jusqu'à se pâmer.

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Lorsqu'il put parler, il dit à l'écuyer : « Ami, oses-tu m'assurer sans mentir que la belle Béatrice veut être ma femme et qu'elle m'attendra dans le jardin de son père.

— Seigneur, j'ose bien vous le dire et m'en porter garant. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Le comte en ressent une grande joie, car il est épris d'amour; il demande le conseil de cinquante chevaliers, et les fait tous

monter sur des chevaux de prix. Il part, à la nuit tombante, afin que nul d'entre eux ne soit reconnu.

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Ils ont tant chevauché qu'au lendemain ils arrivent le soir près du verger. Hugues escalade le mur, et trouve en un lieu caché Béatrice, son amie; il la prend par la main et dit : « Dieu, je possède tout maintenant, puisque mon amie est à moi. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

« Hugues, dit Béatrice, que ferez-vous de moi? Le duc Henri veut me prendre; j'en suis effrayée; je suis enceinte, vous le savez; de grâce, s'il y eut jamais dans votre cœur loyauté et foi, emmenez-moi donc au plus tôt, car je vous préfère à tous les hommes. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Le comte embrasse doucement le joli

corps de Béatrice ; tous deux se baisent avec amour; leur ennui s'apaise en ce moment. Ils sortent du verger; leur cheval s'en va à si bonne allure qu'ils sont bientôt loin.

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Ils ne veulent pas faire halte jusqu'au palais d'Hugues. Là seulement reposa Béatrice au clair visage. Ils eurent grande joie de se trouver réunis. Ils s'aiment d'un amour si loyal qu'ils s'accordent l'un à l'autre toutes leurs volontés.

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Le duc Henri, en apprenant ce départ, conçut un grand déplaisir. Il s'en fut trouver le père de Béatrice. Comme un homme enragé, il lui dit avec amertume : « Vous m'avez enlevé mon amie. Un malheur en résultera : je couperai la tête à Hugues. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Quand le seigneur l'entend, il lui répond avec douceur : « Sire, par ma parole je vous ai fait une promesse loyale. Hugues a volé ma fille, il l'a emportée hier soir.

— Hélas ! dit le duc, quel chagrin il me cause. J'aimerais mieux être mort que de savoir ce rapt. Dieu d'amour, que ferai-je ?... Viens et me fais mourir ! »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

« Sire, dit la mère, ne vous désolez pas ! Jamais vous ne recouvrerez ma fille Béatrice. Pour Dieu, laissez Hugues être son ami. Il l'a aimée avant vous, vous le savez bien.

— Dame, dit le duc, tout cela est la vérité, mais je souffre de l'amour qui me dévore comme une flamme. »

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

Le duc s'en va : il ne connaîtra plus la

joie. Il revient dans sa terre, morne et affligé, et se couche, terrassé par une maladie telle, si j'en crois l'histoire, qu'il ne se releva plus. Il mourut par excès d'amour et sa mort causa grand chagrin.

Le courtois et aimable Hugues épousa son amie.

Bien savoureux sont les maux que l'on souffre pour le fin et loyal amour.

CHANSON DE GAIETE ET D'ORIOUR

Le samedi soir, quand finit la semaine, Gaiete et Oriour, sœurs germaines, vont la main dans la main se baigner à la fontaine.

Le vent souffle, les rameaux se balancent. Ceux qui s'aiment dorment doucement.

Le jeune Gérart revient de la quintaine et aperçoit Gaiete auprès de la fontaine. Il la prend dans ses bras, et la serre tendrement.

Le vent souffle, les rameaux se balancent. Ceux qui s'aiment dorment doucement.

« Quand tu auras pris de l'eau, Oriour, reviens à la ville, tu connais le chemin. Je demeurerai avec Gérart qui bien me prise. »

Le vent souffle, les rameaux se balancent. Ceux qui s'aiment dorment doucement.

Oriour s'en va, pâle et triste. Ses yeux pleurent, son cœur soupire de ne pas emmener Gaiete sa sœur.

Le vent souffle, les rameaux se balancent. Ceux qui s'aiment dorment doucement.

« Hélas ! dit Oriour, quel malheur d'être née ! J'ai laissé ma sœur dans la vallée. Le jeune Gérart l'emmène dans son pays. »

Le vent souffle, les rameaux se balancent. Ceux qui s'aiment dorment doucement.

Le jeune Gérart et Gaiete sont partis tout droit vers la cité. Et une fois arrivé dans son pays, le chevalier épouse la jeune fille.

Le vent souffle, les rameaux se balancent. Ceux qui s'aiment dorment doucement.

CHANSON DE LA BELLE YOLANDE

Belle Yolande, dans une chambre paisible, déploie sur ses genoux des étoffes : ici un fil d'or, là un fil de soie. La méchante mère la gourmande.

« Je vous en fais reproches, belle Yolande.

« Je vous fais des reproches, belle Yolande. Vous êtes ma fille et je dois vous gronder.

— Madame, ma mère, pourquoi me grondez-vous ?...

— Je vous dirai pourquoi.

« Je vous en fais reproches, belle Yolande. »

« Ma mère, pourquoi me grondez-vous ? Est-ce de coudre ou de tailler ou de filer

ou de broder ? Ou bien est-ce de trop sommeiller ? »

« Je vous en fais reproches, belle Yolande.

« Ce n'est ni de coudre, ni de tailler, ni de filer, ni de broder ; ce n'est pas non plus de trop sommeiller. Mais vous parlez trop au chevalier.

« Je vous en fais reproches, belle Yolande. »

« Vous parlez trop au comte Mathieu, et votre mari en est chagrin ; il en souffre, je vous l'assure ; ne le faites plus, je vous en prie.

« Je vous en fais reproches, belle Yolande. »

« Quand mon mari aurait juré le contraire, lui et tous ses parents, je ne laisserai pas d'aimer cette année, quelque douleur qu'il en ressente. »

« Prenez garde à vous, belle Yolande !... »

CHANSON DES TROIS SŒURS

Trois sœurs sur la rive de la mer chantent d'une voix claire.

La plus jeune est brunette : « Je désire un ami brun, je suis brune : mon ami sera brun comme moi. »

Trois sœurs sur la rive de la mer chantent d'une voix claire.

La cadette appelle Robin son ami : « Vous m'avez prise dans le bois plein de feuilles : il faut m'y reporter. »

Trois sœurs sur la rive de la mer chantent d'une voix claire.

L'aînée dit : « On doit bien aimer une jeune dame et garder son amour lorsqu'on le possède. »

CHANSON DE LA BELLE AELIS

De bon matin se leva la belle Aelis.

« Vous ne savez pas ce que dit le rossignol ; il dit qu'amour périt à cause des faux amants. Le rossignol dit vrai, mais je prétends qu'il est fou, celui qui renonce à un bon amour. Amour fin et loyal est bon à garder. J'ai trouvé loyal amour, rien au monde ne pourra me le ravir ; et, parce que j'ai bon amour, je cueillerai la violette au matin sous la feuillée. On doit bien cueillir la violette, quand on aime par amour. »

Elle mit une belle parure et un vêtement plus bel encore.

« Vous avez bien entendu le rossignol ;

si vous n'aimez pas courtoisement, vous trahissez l'amour. Malheur à qui le trahira ! Celui qui sentira le doux mal sera récompensé. Personne ne sent le mal s'il n'aime ou s'il n'a aimé. Je l'éprouve souvent cette douleur, parce que j'ai bien aimé. J'ai l'amie de mon choix, belle, élégante : j'aime selon mon gré, et je m'en réjouis. »

Elle prit de l'eau dans un bassin doré.

« Le rossignol nous dit en son latin : « Amants, aimez, vous serez joyeux tous les jours. La joie guette celui qui aime bien ; celui qui se repent d'aimer ne peut retrouver l'allégresse. Ne vous repentez pas d'aimer loyalement. Malheur à qui ne dansera par amour et à qui ne se divertira gaiement. Amourettes, je vous ai connues pour mon malheur. Le plaisir d'amour me plaît tant que j'en ai oublié la douleur. Je suis si riche en joie que je n'en sais que faire. »

Elle lava sa bouche, ses yeux et son visage.

« Heureux l'homme qui est loyal ami ; le rossignol lui promet le paradis. Je suis fier et joyeux parce que je n'ai jamais été las de souffrir la douce souffrance. Il paraît bien à mon visage que j'aime d'amour véritable. Vous qui vivez en amoureux, le paradis vous attend. S'il plaît à Dieu, j'y aurai ma place, car jamais plus loyal ami que moi ne vivra. Chacun dit qu'amour le fait mourir ; pour ma part il me guérira. »

La belle entre dans un jardin, le rossignol lui dit une chanson : « Jeune fille, aimez, vous aurez joie et plaisir. »

La demoiselle l'entend et lui répond avec bonté et douceur : « Je ne suis pas sans amour. Mes yeux en témoignent assez. Heureux celui qui possède mon cœur. Il n'est pas avec moi. Plût à Dieu que mon ami fût ici pour longtemps ! Si une seule nuit j'éprouvais son amour, j'accepterais de mourir à l'aube prochaine. »

LE CHEVALIER AMOUREUX ET LA VIERGE MARIE

Un chevalier jeune, beau et vaillant ne cessait de tournoier pour une dame qui avait pris son cœur. Comme la largesse plaît aux femmes, il faisait de folles dépenses pour paraître généreux. Ce seigneur était redouté dans le pays pour son audace et ses allures singulières.

Il ne voulait pas se marier, tant il aimait cette femme, et pourtant il était trop pauvre pour prétendre à sa main. Il aurait pris Châlons et Paris afin de les lui donner.

La dame était si orgueilleuse qu'elle ne daignait même pas abaisser les yeux vers lui. Les prières du chevalier la rendaient

plus inflexible encore. On craignait qu'il ne perdît la raison.

A bout de ressources, il va trouver un abbé et lui conte son malheur. « Les autres femmes, dit-il, ont un cœur de plomb ; celle que j'aime a un cœur d'acier : j'accepte pour mon âme le feu de l'enfer éternel, mais je ne renoncerai pas à cette femme. Je l'aime à tel point que je ne puis manger ni boire, ni dormir. »

L'abbé n'ose contredire son pénitent, car plus on sermonne les amoureux, plus l'amour les enflamme. Dieu seul et Notre Dame peuvent le tirer d'embarras.

« Frère, dit l'abbé, tes vœux seront comblés, si tu me veux obéir.

— Tout ce que vous voudrez, je le ferai, répond l'amoureux.

— Ce sera pénible, reprend le moine, tu devras chaque jour dire à genoux cent cinquante fois l'*Ave Maria*.

— Volontiers, dit le chevalier, deux

mille fois, si c'est votre bon plaisir. Je ferai tout pour obtenir qu'elle m'aime.

— J'ai grand'peur que tu ne manques à ta promesse ; les tournois et la chasse te détourneront de la prière.

— Vous me moquez, monsieur l'abbé ; par saint Jean, je me résignerais plutôt, dit le chevalier, à vivre un an dans un cloître, pour parvenir à mon dessein. Je ne dors point, tant l'amour m'a enlacé. »

Alors le saint homme embrasse le chevalier et l'assure que Dieu l'aidera.

L'amoureux oublie chasses et tournois ; il ne quitte plus la chapelle de Notre Dame ; avec ferveur il supplie la Vierge d'obtenir pour lui l'amour de son amie, de son amie si belle, qu'à son avis elle ressemble à la lune parmi le ciel...

L'année fixée par le confesseur touche à sa fin. Egayé par le printemps et le chant des oiseaux, le chevalier s'en va chasser dans la forêt. Il aperçoit chemin faisant une vieille

chapelle ruinée et dévastée ; il descend de cheval, entre dans l'oratoire, et s'agenouille pour prier devant une statuette de la Vierge.

Il dit cent cinquante *Ave* et supplie Notre Dame de servir son amour. « Elle est si belle, disait-il à Marie, de corps, de bras, de mains et de visage, que jamais Dieu n'a formé si parfaite créature. Tout mon cœur lui appartient. Las ! si je ne parviens jusqu'à elle, j'en mourrai ! »

Telle était la plainte angoissée du malheureux.

La mère de Dieu, qui a consolé tant d'âmes, apparaît au chevalier dolent ; elle porte une couronne enrichie de pierres précieuses, dont l'éclat est tel qu'il éblouit les yeux. Ses vêtements reluisent comme les rayons du soleil matinal ; son visage est si clair et si beau que le plus grand bonheur du monde est de le contempler.

« Celle pour qui tu soupires, dit la Vierge, est-elle plus belle que je ne suis ? »

Le chevalier est si stupéfait de la clarté qu'il se laisse tomber à terre et met ses mains devant les yeux. Mais la Dame, qui est toute pitié, le réconforte : « C'est par moi, reprend-elle, que ton désir sera exaucé : cependant prends garde au choix que tu vas faire : Celle de nous deux qui te semblera la plus belle, sera ta maîtresse.

— Dame, répond le chevalier, si je puis vous avoir, je ne demande plus rien ; je renonce pour vous à toutes les femmes.

— Là-haut, dit Notre Dame, en Paradis, je serai ton amie fidèle ; tous les plaisirs que tu souhaites, je te les offrirai ; mais tu ne feras pas moins pour moi que pour ta dame terrestre. Si tu prétends à mon amour, renonce à la chevalerie, et dis en mon honneur tous les jours pendant un an cent cinquante *Ave.* »

Aussitôt le chevalier revint auprès de l'abbé et lui conta sa vision. L'abbé se réjouit et remercia la Dame du ciel : l'amou-

reux devint moine. Il fit raser ses cheveux blonds et, pour Notre Dame, renonça à son amie. Il aimait si tendrement la Vierge du Ciel, qu'il passait ses jours à la contempler.

Au bout d'une année, la Vierge, fidèle à sa parole, vint chercher son ami afin de lui faire connaître les joies sans fin du Paradis.

L'HOMME QUI ÉPOUSA L'IMAGE DE PIERRE

C'était à l'époque très ancienne où les païens adoraient des images de pierre ou de bois et perdaient leurs âmes par idolâtrie. Le pape saint Grégoire supplia ces pauvres gens de renoncer à leurs erreurs et de brûler leurs idoles.

Après avoir fait casser les bras, les pieds, il fit entasser ces statues dans l'endroit que l'on nomme Colisée, entre Saint-Pierre et le Latran, et où les jeunes gens de Rome venaient jouer à la paume et s'exercer à la lutte. De cette façon, ils verraient les statues mutilées.

Un jour un nouveau marié, sur les conseils de ses parents, décida de prendre part au

concours. Il avait au doigt un petit anneau d'or qui lui était cher.

« Je vais l'ôter, pensa-t-il, sinon je le mettrais en pièces. »

Il vit près de lui une statue de femme, appuyée contre la muraille. Cette femme avait la main droite ouverte. Le jeune homme mit son anneau à l'un des doigts de la statue, et lui dit, tout en riant : « Femme, voici mon anneau, tu es mon épouse. »

Puis il entra dans l'arène, renversa son adversaire et obtint le prix de la lutte. Il remit ses vêtements, s'essuya le visage, et voulut reprendre sa bague à la statue. La femme avait fermé son poing.

Le jouvenceau, épouvanté, verdit comme une feuille de lierre. Il s'en alla souper avec ses amis et oublia l'aventure. La fête se prolongea jusqu'au milieu de la nuit, puis le vainqueur se mit au lit avec sa jeune femme. Quand il voulut la toucher, la statue de pierre qu'il avait prise comme

épouse se glissa à ses côtés. Il souvint au jeune homme éperdu de la femme de pierre du Colisée ; l'épouse se leva, toute nue, fit allumer des cierges, mais ne trouva rien d'anormal dans la chambre. Elle se coucha sans éteindre la lumière.

Le jeune homme alla rejoindre sa femme, mais la statue se présenta à lui de nouveau et dit : « Tu sais bien que tu me trompes, tu m'as épousée aujourd'hui ; jamais tu ne posséderas plus cette femme ; toutes les fois que tu essayeras de l'approcher, je serai entre vous deux. Tu m'appartiens par la loi du mariage ; tu n'ignores pas que tu ne peux sans péché aimer une autre femme que la tienne. Je suis à toi et je te possède ; rien ne pourra nous séparer. » Alors l'image disparut. Les deux époux se signèrent, mais ne purent rester au lit.

Le jeune homme souffrait cruellement. Il savait que le diable s'était caché dans la statue pour l'attirer à soi. Il alla donc

conter l'histoire au chapelain, et le pria de venir en apportant l'eau bénite, la croix et l'étole. Le prêtre fit coucher le mari près de sa femme, afin que parût le diable.

La statue vint en effet et s'écria : « Ni clercs, ni prêtres ne pourront rien. » Le chapelain aussitôt lance à l'apparition l'eau bénite et l'étole, et lui présente la croix : « Es-tu le diable ? dit-il à la statue ; je te conjure, au nom de Dieu, de ne plus te montrer ici. »

« Billevesées que tout cela ! répond l'image, ton manège est inutile ; ta croix et ton étole ne m'empêcheront pas de venir. Je veux qu'il me traite comme son épouse, ainsi qu'il le doit faire. Quiconque prend une femme de son plein gré doit lui garder sa foi toujours. Songe à ta religion qui fait de cette fidélité un devoir. Voici l'anneau qu'il me mit au doigt en plaisantant, le jour où il m'épousa. Ton entreprise est donc vaine ; prêtre, retire-toi. »

Le prêtre, tout interdit, s'enfuit, persuadé qu'il a vu le diable en personne. Le jeune homme prend sa femme par la main et quitte le pays ; mais la statue les suit pas à pas. Les deux époux vont conter au pape leur merveilleuse aventure.

Celui-ci s'étonne et leur recommande le silence ; l'Eglise serait discréditée si l'on savait qu'elle ne peut vaincre le diable. L'homme et la femme promettent de se taire.

Le mari souffrait de ne pouvoir caresser sa femme. Il supporta cependant son malheur avec patience. Il apprit un jour qu'un ermite de bon conseil le pourrait aider, et se mit donc à la recherche du saint homme. Il le trouva dans la Pouille.

L'ermite assura le jeune homme que cette histoire manifestait la volonté de Dieu de l'avoir tout entier à son service.

« Dieu soutient ses dévots, et les préserve du malheur où les conduirait leur témérité ;

ainsi il enclôt le bourgeon trop tendre, et le protège contre la gelée... Confesse-toi, dit-il au pèlerin, prie Notre Dame et promets de l'honorer tous les samedis. Elle ne tardera pas à t'envoyer un conseil salutaire. »

Le jeune homme réconforté quitta l'ermite, revint à Rome et suivit ponctuellement les ordres reçus. Il pria la Vierge avec tant de ferveur que la dame du Ciel le prit en pitié. A la fin de l'année il eut une vision ; il lui sembla voir une dame dont la clarté brillait tout à l'entour.

Et la dame dit au jeune homme : « Je t'ordonne de faire une statue qui me ressemble ; qu'elle soit finement gravée et ciselée et qu'elle tienne un enfant dans ses bras. Aie soin de sa beauté et de sa perfection. Cette œuvre une fois entreprise, prends garde de ne pas l'abandonner. Je suis celle que tu as servie et qui te récompensera. »

La vision alors s'évanouit. L'homme, une

fois éveillé, alla trouver le pape et lui conta son rêve. Le Saint-Père lui dit : « Vous savez bien qu'il est défendu à Rome de sculpter aucune statue d'homme, ni de femme. Quiconque ferait une image serait condamné sur-le-champ, à cause des sots qui adoraient de telles idoles. Renoncez donc à votre entreprise, quel que soit votre rêve. »

La nuit suivante, la même voix interpella le jeune homme, plus impérieuse cette fois et pleine de menaces. Le malheureux se rendit le lendemain chez le pape et lui fit le récit du nouveau songe qu'il venait d'avoir : « Attendez la nuit suivante, dit le pontife ; la vision ne manquera pas de se représenter, si elle émane de Dieu. »

La voix ne se fit pas attendre longtemps : « Je t'ai ordonné par trois fois, disait-elle, de tailler des statues en mon honneur, et tu n'en veux rien faire. Si tu persistes à me désobéir, avant le mois de mai tu porteras

la peine de ta faute ; tu périras et avec toi périront tous ceux qui contredisent à mes ordres. »

Le jeune homme se lève de grand matin, projette, en dépit de toutes les défenses, d'exécuter la statue. Il raconte au pape les menaces terribles qu'il vient d'entendre, et le pape n'oppose plus de refus, puisque Dieu a manifesté par trois fois sa volonté.

Le jeune homme appelle les meilleurs artistes de Rome qui sculptèrent une statue merveilleuse, la plus belle du monde, couverte d'or et d'argent. Désormais toutes les dames romaines vinrent faire leurs dévotions devant l'image de Marie.

Un jour cependant, la statue s'évanouit. Le jeune homme possesseur de ce joyau fut désolé et supplia Notre Dame de lui rendre son image. « Las ! dit-il, que ferai-je si j'ai perdu mes amours, ma joie et mon secours, et mon confort et mon espoir ! » L'image reparut ; mais elle avait au doigt un anneau.

Le miracle émut tous les chrétiens, et une foule de mécréants se convertirent.

Le pape, informé du fait, conseilla à l'imprudent qui avait mis l'anneau au doigt de la dame de le lui redemander. La statue ouvrit la main, l'homme reçut l'anneau en pleurant de joie et depuis lors il put aimer sa femme sans être inquiété.

LE MOINE QUI CONTREFIT L'IMAGE DU DIABLE

Il y avait une fois un moine qui aimait Dieu de tout son cœur. C'était le sacristain d'une abbaye. Parmi ses confrères étaient de bons ouvriers habiles à tailler la pierre ; ils sculptaient des scènes de l'enfer et du Paradis. On y voyait les anges porteurs des âmes bienheureuses, et des diables qui prenaient plaisir chaque jour à tourmenter les damnés.

Le moine apprit peu à peu par les imagiers les secrets de leur art. Il décida d'exécuter une statue du diable, et le représenta si affreux qu'il suffisait de le voir pour être effrayé. Les visiteurs déclaraient impossible de concevoir un diable

plus horrible que celui-là. Le démon s'irrita et menaça le moine qui l'avait si mal portraituré. Tandis que le saint homme dormait, le diable vint près de son lit en maugréant.

Le moine, effrayé du bruit qu'il entendait, s'écria : « Qui est là ?

— Je suis ton ennemi, répondit le démon, tu m'as contrefait trop laidement ; si tu ne corriges ma statue, je te déclare une guerre sans merci ; tu te repentiras de m'avoir mal traité. »

Le moine, tout éperdu, prit de l'eau bénite et fit le signe de la croix sur son visage et sur son corps pour chasser le malin. Celui-ci eut tôt fait de disparaître.

Le moine se recoucha, mais la peur l'empêcha de dormir. La nuit suivante, le démon reparut et assura le moine qu'il le rendrait fou s'il ne consentait à retoucher son œuvre. Le signe de la croix mit en fuite Satan, mais le lendemain il osa revenir plus menaçant que jamais.

Dès lors il ne tourmenta plus de sa présence le sculpteur, mais il trouva un moyen de se venger. Il mit au cœur du moine un amour insensé pour une veuve belle et riche, bienfaitrice du monastère. La dame fut éprise à son tour du sacristain. Celui-ci se disait un jour : « Suis-je donc fou? Quelle sottise m'entraîne? Il faut apaiser ma passion, mais je ne puis le faire, hélas! je vais tenter de toucher la dame et de la séduire. »

La femme est orgueilleuse et se défend d'abord : mais elle est bientôt vaincue. Le moine essaye de renconter seule à Matines celle qui l'aime et lui avoue sa passion. La dame, elle aussi, souffre et soupire : « Que vais-je faire, dit-elle à part soi, je perdrai mon honneur, folle que je suis. J'ai vécu sagement et personne n'a eu le droit de me moquer. Je résisterai au désir coupable; et pourtant je l'aime : je le désire malgré moi, oui, je le désire. Cette nuit

même je lui ferai confidence de mon amour. »

Ainsi le diable torturait ces malheureux et les induisait au péché.

Le moine déclare sa passion à la veuve qui l'accueille avec tendresse ; mais il faut que le moine quitte son abbaye.

« Apportez, dit-elle à son amant, tout l'or et l'argent que vous trouverez et nous fuirons loin de ce pays. »

Le sacristain fait les préparatifs de départ. La femme vend tout son avoir et le moine infidèle dévaste l'abbaye ; il n'y laisse ni croix, ni châsse, ni calice.

Au milieu de la nuit, les coupables s'en vont chargés de butin. Mais le diable, toujours furieux contre le sacristain, va lui jouer un méchant tour. Il crie de toutes ses forces dans le dortoir : « Levez-vous, le monastère est saccagé, on emporte toutes vos richesses. Courez à la poursuite du voleur, il n'est pas loin. »

Les moines sautent à bas de leurs lits, et

constatent que leur église est dépouillée de ses trésors. Les religieux s'arment de bâtons ou de massues et suivent la piste du larron. Ils ne tardent pas à rejoindre le sacristain et son amie. Ses confrères reprennent les biens de l'abbaye, et ramènent au couvent le voleur tout morfondu. Mais ils ne touchent pas à la femme qui s'enfuit épouvantée. Ils ne l'ont pas reconnue, et ne lui ont même pas adressé la parole.

Certes, il y a bien peu de moines qui seraient aussi discrets aujourd'hui ! Les coutumes ont changé, depuis que l'on prise les dames davantage...

Arrivé au monastère, le moine est mis en prison. Il regrette sa faute et demande pardon à Dieu : « Seigneur, dit-il, comment ai-je pu commettre de tels forfaits qui me rendront malheureux toute ma vie ? Ce cachot sera pour toujours ma demeure, personne n'aura pitié de moi ; je n'aurai plus un seul ami désormais. »

Tandis que le moine se lamente, le diable se présente à lui : « Tu as ce que tu mérites, et j'en suis bien aise. Je t'avais promis de me venger, si tu refusais de retoucher ma figure. C'est tant pis pour toi ! Cependant, si tu voulais encore me rendre le service que je t'ai demandé, je te délivrerais sur-le-champ, et tu serais estimé de tous.

— Je t'obéirai, répond le moine, pourvu qu'il ne me faille pas renier Dieu et sa mère.

— Je n'exige de toi qu'une chose, reprend le démon : Tu mettras en pièces la statue pour en sculpter une autre plus jolie et plus élégante.

— Tu peux compter sur moi, » dit le moine.

Aussitôt ses pieds et ses mains sont libres, et il va se coucher dans son lit. Au matin, il ouvre les portes, allume les lampes et sonne les cloches. Les religieux, éveillés par le carillon, se lèvent pour chanter

matines. Quand ils aperçoivent le sacristain, ils courent à lui, pensent l'étrangler, et lui demandent qui l'a tiré du cachot.

« Que dites-vous, mes frères, répond très calme le sacristain. Jamais je n'ai été en prison. Vous êtes fous de me malmener ainsi.

— N'emportiez-vous pas le trésor de l'abbaye, quand nous vous avons arrêté ?

— Je crois que vous rêvez, répond le moine, en me racontant de pareilles histoires.

— Cependant vous n'y échapperez pas.

— Que comptez-vous me faire ? Vous avez tort de m'importuner.

— Ce fou, disent les moines, nous a tous enivrés.

— C'est vous, par ma foi, qui êtes ivres de m'accuser faussement. »

Les religieux se rendent à la prison. Ils y trouvent le diable dans les fers, vêtu d'une robe et d'un froc, et fort paisible. Ils s'aperçoivent qu'ils sont moqués, et vont

prier l'abbé d'apporter la croix et l'eau bénite pour chasser le malin.

L'abbé adjure le diable de quitter la prison. Soudain le démon s'évanouit, non sans briser le toit du cachot.

Les moines retournent au monastère et demandent pardon au sacristain de leur méprise. Le coupable confesse sa faute et s'acquitte envers le diable, car il redoute une trahison de sa part.

La veuve, de son côté, regretta ses folles amours et expia par une vie sainte son erreur passagère.

LA COUR DE PARADIS

Au paradis, Dieu voulut une fois réunir sa cour. C'était à la Toussaint. L'on se pressa de tous côtés, car Dieu ne souffre pas de retard. Il désirait connaître les hommes épris de son amour. Aussitôt il appelle saint Simon, qu'il estime, et saint Jude.

« Avancez-vous, mes bons amis, et venez me parler. Allez par tous les dortoirs, les chambres, les manoirs et convoquez ici les saints et les saintes. Personne ne doit être absent. Que chacun vienne avec ses compagnons, car je veux tenir ma cour le mois qui suivra la Saint-Remi. J'exige que tout le monde comparaisse devant moi : je tiendrai ma cour plénière.

— Sire, dit saint Simon, vous serez obéi ; samedi prochain, nul n'ignorera vos ordres. »

Simon prend une sonnette et prie saint Jude de l'accompagner. Ils entrent d'abord dans une chambre où tous les anges sont réunis. Au premier rang paraît saint Gabriel, qui transmit à la Vierge le salut divin. Saint Michel est près de lui : les deux archanges se donnent la main. Saint Simon agite la sonnette et salue Gabriel qui lui fait un accueil gracieux.

« Dieu va tenir sa cour, dit l'apôtre à l'ange ; ne manquez pas d'y venir avec tous vos camarades. »

Saint Simon poursuit sa route, va trouver les patriarches et leur fait connaître sa mission. Il se rend ensuite auprès des apôtres, qui, comme les anges et les patriarches, promettent d'être exacts au rendez-vous. Simon chemine jour et nuit, car il est vaillant et têtu ; il ne se reposera pas avant d'avoir terminé son message. Il communique à l'assemblée des martyrs l'invitation divine : « C'est chose décidée, » répond saint Etienne.

Après quoi Simon rencontre saint Martin et la troupe des confesseurs ; il les convie à la fête de la Toussaint. Les Innocents, qui par milliers s'ébattent dans le ciel, ne sont pas oubliés. Eux aussi prendront part à la réunion. Saint Simon, après les avoir prévenus, marche un long temps sans rencontrer personne.

Il parvient, harassé de fatigue, dans la plus belle des demeures, où il voit maintes jeunes filles dont une couronne rehausse la beauté. La langue la plus fine ne saurait les décrire comme il convient. C'est la chambre des Vierges. Simon sonne trois coups et s'écrie : « Mes demoiselles, je viens vous faire savoir le bon plaisir de Dieu. Il vous prie de vous rendre à sa cour plénière.

— Nous n'y manquerons pas, beau frère Simon, crient en chœur les jeunes filles, remerciez Dieu de l'honneur qu'il daigne nous faire. »

A la droite des Vierges, l'apôtre aperçoit

des dames polies, mignonnes, jolies, plus belles qu'on ne saurait dire. Ce sont les saintes veuves qui ne se remarieront pas, pour plaire à Dieu; elles aussi se réjouissent d'aller à la cour céleste.

En vérité, Simon n'oublie personne ; tous les saints et toutes les saintes, les dames mariées elles-mêmes sont invitées par leur nom. L'apôtre retourne auprès de Dieu, tout fier d'avoir rempli son mandat.

Au jour dit, les Anges et les Archanges, les Chérubins et les Séraphins traversent les airs ; ils se frôlent et se caressent du bout de leurs ailes bruissantes; ils volent en chantant : « *Te Deum laudamus !* »

Arrivés au sommet de la voûte céleste, ils s'inclinent devant Jésus assis près de sa mère, et le saluent avec grâce.

Le Sauveur les accueille gentiment : « Soyez les bienvenus; vous verrez la fête que je vais donner; j'y ferai de grands miracles. »

Puis voici venir les Patriarches, Jacob, Moyse, Abraham et le prophète Jean. Tous entonnent d'une voix claire cet hymne d'allégresse : « Je vis d'amour en grande espérance. »

Les apôtres les suivent : saint Pierre, saint Thomas, saint Philippe, saint Jacques, saint André le débonnaire, qui est si beau. De leurs voix graves, ils psalmodient ce cantique : « Ne vous repentez pas d'aimer loyalement, car de bon amour vient le plaisir. »

Et ils continuent leur chanson tout enivrés de la joie de Paradis : « Ainsi va celui qui vit d'amour et aime bien. »

A la suite des Apôtres paraissent les martyrs, saint Etienne, saint Clément, saint Vincent, saint Laurent qui fut rôti et grillé sur le feu. Ils chantent harmonieusement : « Celui-là doit bien se réjouir qui attend la joie des maux qu'il ressent. »

Après eux, voici les confesseurs, saint

Silvestre, saint Ambroise, saint Augustin, saint Nicolas, saint Martin, saint Jérôme, tous en posture fort sage.

Près d'eux est saint Benoît, le religieux amant divin plein d'amour, saint François, saint Dominique, et le bon ermite saint Giles. Saint Bernard amène une foule de compagnons. Partout retentit leur chanson : « Je ne fus jamais, je ne serai point sans amour. »

Les Innocents jadis massacrés par Hérode s'écrient de leurs voix enfantines : « Sire Dieu, beau père, notre joie vient de vous. » Voici l'aimable cortège des Vierges : la Madeleine et ses compagnes, et Catherine, jeune fille charmante et douce ; près d'elles, Agnès, Cécile, Marguerite aux riches couronnes. Toutes murmurent ces paroles suaves : « Joyeusement, je vais chez mon ami. »

Les veuves ne sont pas moins belles que les vierges, drapées dans leurs manteaux

précieux. Elles se tiennent par la main et chantent en chœur : « Si j'ai aimé follement jadis, je suis sage maintenant, et regrette le passé. »

Voici encore les dames mariées qui furent fidèles à leurs époux. Elles ont une robe plus blanche que la neige sur la branche et de gracieux molequins; leur joyeuse chanson dit : « C'est ainsi qu'une dame doit aimer son ami. » Elles défilent, saluent la douce Vierge d'un *Ave Maria*. Notre Dame leur souhaite la bienvenue et les signe de sa main droite. Elles s'agencuillent et remercient Jésus de les avoir invitées : « Levez-vous, mes amies, dit le Sauveur, et que la joie soit avec vous. »

Dieu alors appelle saint Pierre : « Saint Pierre, bel ami, puisque tu as les clefs du Paradis, prends garde que personne n'entre ici, s'il n'est bien connu de moi. » Saint Pierre promet de se conformer aux ordres du Maître. Il chante d'une voix mélodieuse :

« Vous qui aimez, venez ici ; allez ailleurs, vous qui n'aimez point. »

Lorsque les préparatifs sont terminés, Jésus se rend auprès de sa mère : « Douce mère, lui dit-il, cœur loyal épris d'amour, je vous prie de vous lever sans retard : ayez soin de prendre part à la fête; j'ai invité tous ceux pour qui je suis mort et ressuscité ; je veux que vous manifestiez votre allégresse.

— Volontiers, répond Notre Dame, volontiers, gentil cœur doux et débonnaire ; je dois bien accomplir votre volonté. »

Elle appelle Madeleine et la prend par la main. Toutes vont chantant : « Que tous les amoureux et non les autres viennent ici danser. »

A ces mots accourent les jeunes filles, les vierges, les dames et les demoiselles, les apôtres et les martyrs, les Innocents et les Evangélistes. Toute la cour retentit du bruit des cantiques.

Chaque évangéliste tient un cor, et le

fait résonner en disant : « Je garde le bois ; que personne n'emporte le chapeau de fleurs, s'il n'est amoureux. »

Les Angelots ont revêtu de brillants costumes et balancent des encensoirs.

Voici venir Notre Seigneur. Son visage est joyeux. Il regarde longuement autour de lui pour reconnaître ses amis et prend par la main sa mère qui est belle et toute lumineuse ; puis il commence une chansonnette : « Qui suis-je donc, regarde-moi, ne mérité-je pas l'amour ? »

Le bonheur est si intense parmi la cour que les hommes n'en peuvent concevoir de pareil.

Pour être agréable à son fils, la Sainte Vierge, douce et pure, saisit les pans de son habit, et se promène en chantant : « A pleins girons, je distribue mon amour, à pleins girons ! »

La Madeleine accompagne la Vierge avec une théorie de belles femmes. En apercevant Jésus qui a tant souffert pour elle, elle

s'attendrit et s'écrie avec ferveur : « Fin cœur, amoureux et gai, je ne veux pas vous mettre en oubli. »

Après la Madeleine, les apôtres, les martyrs, les confesseurs disent aussi leur chanson. Jésus arrive parmi eux. En voyant Madeleine, il lui lance un doux regard, comme il fit jadis lorsqu'il lui pardonna ses péchés. Il lui adresse cette romance en réponse à la sienne : « J'emmène par la main mon amie, j'en ai plus gracieuse allure. »

Tout le monde est ravi ; les jours passent comme des minutes à contempler le roi du ciel. « Tout mon cœur s'épanouit de joie, murmurent les bienheureux, quand il est en présence de Dieu. »

Et cependant les âmes du Purgatoire crient d'une voix plaintive : « Glorieux père, ayez pitié de nous. Très doux fils, qui êtes né à Bethléem, vous que la Vierge Marie a porté dans ses flancs, apaisez l'ardeur du feu qui nous brûle. »

Saint Pierre, portier du Paradis, entend monter ces gémissements : « Entendez les cris, dit l'apôtre, ce sont les malheureux qui implorent la pitié.

— Ah ! Jésus ! qu'il vous souvienne de vos souffrances. Notre Dame, douce Vierge précieuse, délivrez-nous de cette flamme qui nous dévore. »

Après saint Pierre, les Saints et les Saintes viennent à leur tour supplier le Christ et sa mère en faveur des âmes souffrantes. Marie alors se lève, émue de pitié, et se présente à son fils : « Mon fils, dit la dame, regarde-moi, je suis celle qui t'ai porté et nourri de mon lait ; je t'ai couché, levé, dorloté dans mes bras. Roi des cieux, tu restes malgré tout mon enfant ; et ceux qui pleurent en bas sont mes frères et mes sœurs, pour qui je te prie. Beau fils, douce et tendre jeunesse, sois miséricordieux ; ils vivent dans une morne tristesse. La fête n'est pas complète si elle n'améliore la destinée des

pauvres et des malheureux. Bref, accorde-leur le repos pour aujourd'hui et demain.

— Volontiers, ma dame, dit Jésus, je leur octroie deux jours de bonheur et même trois si vous le désirez. Je ne veux pas vous contredire et ferai votre volonté. »

A ces mots, Jésus couvre de baisers les yeux, la bouche et les joues de sa mère. La Vierge est plus belle que rose épanouie.

Aussitôt le feu s'apaise dans le Purgatoire et devient aussi doux que du lait. Une foule d'âmes purifiées quittent ces lieux attristés par les larmes. Saint Michel les guide vers le Paradis et saint Pierre tout joyeux leur en ouvre les portes. Tandis qu'il les présente à Dieu, saint Michel chante doucement : « J'ai ramené ici la joie. »

Que Dieu nous permette d'assister à cette fête de la Toussaint et du Jour des Morts où tous jouissent du repos!

SAINT PIERRE ET LE JONGLEUR

Il y avait à Sens un pauvre jongleur qui se ruinait au jeu de dés : souvent il devait vendre sa vielle ; il n'avait ni chausses, ni cote, et ses souliers étaient percés de toutes parts.

Il aimait la taverne et la débauche, et y dépensait tout son argent. Se promenant coiffé d'un petit chapeau vert, il n'avait de goût que pour les jours de fête et les dimanches... Après avoir péché toute sa vie, il mourut.

Le diable, habile à tromper les hommes, vint quérir l'âme du jongleur. Depuis un mois il avait quitté l'enfer, sans pouvoir s'emparer d'une seule âme. Il saisit donc le

jongleur et l'emporta joyeux avec soi. Pendant la route, il rencontra ses camarades chargés de prêtres, de moines, d'abbés, et de chevaliers coupables. Lucifer complimenta ses sujets et fit jeter les damnés dans la chaudière.

Le démon qui portait le jongleur vint à son tour. Le maître du lieu dit au pauvre poète : « Quelles sont tes fautes ? As-tu été ribaud, traître ou larron ?

— Non, répond le malheureux, j'étais jongleur. Mon corps a souffert de la froidure ; souvent l'on m'a injurié. Maintenant que je suis à l'abri du mauvais temps, je chanterai, si vous le désirez.

— Nous n'avons que faire de tes chansons, répond Lucifer ; puisque tu es mal vêtu, tu attiseras le feu sous la chaudière. »

Il s'assit donc près du foyer, et alimenta le feu de toutes ses forces.

Il advint que les diables se réunirent et décidèrent d'aller sur la terre chercher les

âmes coupables. « Ecoute, dit le chef au jongleur, je te confie tous mes damnés ; tu seras mangé vif, s'il s'en échappe un seul.

— Soyez tranquille, dit le jongleur, vos âmes seront bien gardées.

— Je compte sur toi, reprend Lucifer ; au retour, pour ta récompense, je te ferai servir à la broche un moine bien gras, à la sauce d'usurier. »

Un jour que le jongleur était seul à surveiller les damnés, saint Pierre entra en enfer, porteur d'un brelan et de trois dés. Il s'assit près du jongleur et lui dit : « Mon ami, veux-tu jouer avec moi ? J'ai un brelan et trois dés, tu peux gagner force monnaie. »

Cependant saint Pierre montrait sa bourse où brillaient les pièces d'or.

« Sire, répondit le jongleur, je n'ai rien au monde que ma chemise. Allez-vous-en.

— Il te suffit de mettre en gage cinq ou six des âmes qui sont ici.

— Je n'oserais, répartit le jongleur ; si j'en perdais une seule, mon maître me mangerait tout vif.

— Qui le lui dira ? reprit saint Pierre, si quelques âmes disparaissent, il ne le remarquera pas. Voici de l'argent, tâche de gagner ces esterlins tout neufs. »

Le jongleur prit dans sa main les pièces d'or, et les caressa avec envie.

« Jouons donc une âme, dit-il à saint Pierre ; blonde ou brune à votre choix. »

Les joueurs disposent l'argent : « Ma foi, dit saint Pierre, j'ai huit ; si tu ne l'emportes pas sur moi, j'aurai trois âmes pour ma part. »

Le jongleur jette trois, deux et as.

« Tu as perdu, dit son partenaire, qui fait encore douze points. Tu me dois neuf, cette fois. »

Le jongleur perd de plus en plus. « Ma foi, dit-il à saint Pierre, jamais je n'ai plus mal été servi par le sort ; vous jouez, je crois,

avec quatre dés, ou bien vous trichez au jeu. »

De nouvelles combinaisons ne sont pas plus favorables au jongleur que la précédente. Il perd toujours et injurie saint Pierre.

« Je crois que vous êtes un habile voleur, et que vous changez les dés.

— Vous mentez, dit l'apôtre, ce sont là des coutumes de ribauds.

— Vous êtes un voleur, vieillard, dit le jongleur. Vous n'emporterez pas un denier d'ici. »

Mais saint Pierre arrache l'argent des mains du pauvre diable, déchire les vêtements de l'homme qui le voulait saisir par la barbe. Longtemps ils se frappent : mais le jongleur voit bien qu'il n'est pas assez fort. Il regrette sa robe perdue dans la mêlée.

« Sire, dit-il à saint Pierre, faisons la paix et jouons comme ci-devant.

— Je ne demande pas mieux, dit l'apôtre, c'est vous qui avez cherché noise, puisque vous

me traitiez de voleur. Je veux bien recommencer, mais me paierez-vous honnêtement?

— Oui, dit le jongleur, selon votre fantaisie, vous aurez chevaliers, dames, chanoines, larrons, champions ou moines.

— Voilà qui est parler, s'écrie saint Pierre. »

Cette fois le jongleur a le dessus, mais l'apôtre ne tarde pas à reprendre avantage : grâce à un point il est vainqueur. Cela ne surprend point le jongleur : il a toujours été un malchanceux, sur terre comme en enfer!

En apprenant que saint Pierre a gagné, toutes les âmes l'appellent à l'envi : « Vous êtes à moi, dit saint Pierre, j'ai dépensé tout mon argent pour vous avoir; cette nuit vous serez dans le ciel. »

Le jongleur dit alors : « Nous ne pouvons en rester là; ou bien je prendrai tout, les âmes et ma chemise. »

Le jeu recommence; après une lutte

acharnée, saint Pierre avait gagné toutes les âmes ; il les emmène en Paradis et laisse en enfer le jongleur tout morfondu.

A son retour, Lucifer ne voit plus personne hormis le jongleur.

Le démon lui demande : « Où sont allées les âmes que je t'ai confiées ?

— Par Dieu, répond le jongleur, je vous dirai la vérité. Un vieillard est venu ici, apportant de l'or à foison. Nous jouâmes ensemble. Le traître se servit de faux dés et eut sur moi l'avantage. J'ai perdu au jeu tous vos damnés.

— Vil truand, s'écrie Lucifer, votre jonglerie me coûte cher : malheur au diable qui vous conduisit ici. »

Celui-ci fut battu de telle sorte qu'il jura de ne jamais plus transporter en enfer ni jongleur ni joueur de dés. Après quoi Lucifer dit au ménestrel : « Quittez la maison au plus vite, je n'ai cure d'un serviteur comme vous. Jamais un jongleur n'entrera

céans ; que Dieu garde là-haut les gens de cette espèce. »

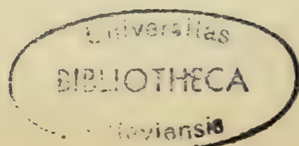
Le jongleur monta tout droit au Paradis. Lorsque saint Pierre l'aperçut, il courut lui ouvrir la porte, et lui désigna une bonne place parmi le ciel.

Que les jongleurs se réjouissent donc, ils ne logeront pas en enfer : car celui qui perdit les âmes au jeu de dés, les a pour toujours chassés de ce pays maudit...

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PAGES



Les illustrations sont reproduites d'après les originaux du Louvre et de la Bibliothèque Nationale

Achevé d'imprimer
le dix-sept décembre mil neuf cent treize,
par Georges Supot, imprimeur à Alençon.



